DEFENSE DE L'HOMME



2e année. — N° 4 REVUE MENSUELLE Janvier 1949. — Prix : 40 francs

DÉFENSE DE L'HOMME

Revue mensuelle
paraissant toutes les fins de mois

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, ALGÉRIE, COLONIES

Six mois .... 250 fr.
Un an .... 400 fr.

EXTÉRIEUR

Six mois .... 300 fr.
Un an .... 500 fr.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE

concernant l'administration et la rédaction à Louis Lecoin, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner, au besoin, à Berny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme Lecoin (même adresse que ci-dessus) N° 4.504-77 - Paris.

Prix de l'exemplaire : 40 fr.
50 fr. pour l'extérieur

SOMMAIRE N° 4

Notre Gala

Ce sera une fête splendide qui se déroulera, grande salle de la Mutualité, en matinée, le dimanche 13 mars. Vous pourrez, ce jour-là, abandonner votre banlieue, venir même de province, vous ne regretterez pas ce déplacement.

Vous apprécierez un programme de classe, d'une variété infinie. Du chant, de la danse, de la musique, du théâtre. Des artistes de talent vous amuseront et vous feront passer quelques heures dans la joie et l'émotion.

Un bel après-midi en perspective.

Dès maintenant, des cartes d'entrée (prix : 150 francs) sont à votre disposition. N'attendez pas pour vous en munir.

La vraie science : une Élite
Le faux savoir : une Classe

I. — Techniciens et technocrates

A mesure que l'application des découvertes mécaniques a permis au rendement humain d'être plus productif, la société, au lieu de répartir intelligemment le travail utile de manière à en alléger la part de chacun, a multiplié les emplois superflus et s'est encombrée d'un tas de gens dont la fonction n'offre qu'un intérêt illusoire, comme si elle se souciait uniquement de leur assurer un prétexte à rémunération, en même temps qu'un palliatif contre l'oisiveté.

De sorte que la société, qui crée le chômage en remplaçant ses salariés par des machines, le combat en affectant ceux qu'elle a ainsi évincés à des postes où, loin de seconder l'effort général, ils le gênent par leur présence intempestive et leur inopportune intervention.

La plupart de ces postes correspondent à des fonctions d'Etat, ou sont rendus obligatoires par des créations de l'Etat ; car, de même qu'à l'époque où la population trop pauvre ne peut se procurer, faute de numéraire, les produits qu'elle a fabriqués et dont elle a besoin, le surplus inécoulable en est résorbé par l'Etat, chargé de le faire détruire par ceux qui n'eussent demandé qu'à le consommer, de même quand l'industrie privée est tenue de licencier du personnel en raison de l'amélioration de son équipement, de l'énormité de ses charges et de la rigueur de ses échéances, c'est encore l'Etat qui est tout désigné pour résorber ce surplus de prolétariat. De là, la création de services inutiles, à qui l'on donne des missions de contrôle le plus souvent indésirables qui, non seulement ne collaborent pas à la prospérité née du travail, mais l'entravent et la compromettent.

Une des conséquences particulières de ce phénomène est d'avoir introduit dans la société une notion et un principe de complication qui en étaient absents auparavant.

Les techniciens ont pris dans le monde une place prépondérante qui est en voie de faire d'eux des technocrates, de même que le marchand affranchi des exigences et des tutelles féodales et pratiquant à son tour l'oppression était devenu le bourgeois ; et il se fonde une classe technocratique en passe de supplanter la classe bourgeoise dans les privilèges dont elle jouissait et jouit encore par rapport au prolétariat.

Il y a, à la prépondérance croissante des techniciens, une raison simple : la complication croissante de la science et du travail ; le domaine de la connaissance est devenu tellement vaste que, nécessairement, il se compartimente et que, chaque individu ne pouvant exceller qu'en un très petit nombre de tâches, ceux d'entre les citoyens qui, grâce à de bonnes études, parviennent à se pousser très loin et à se hisser très haut dans une spécialisation, l'emportent en valeur sociale sur l'anonyme cohorte des manœuvres.

La naissance d'un sentiment de classe chez ces privilégiés du savoir les incite à orienter la société de telle sorte qu'ils soient également des privilégiés de la fortune ; et il s'ébauche un genre de société, à la fois nouveau et très ancien, dans lequel ils occupent le haut de la

hiérarchie, tandis qu'en bas continue de se mouvoir confusément, et tantôt de se soumettre, et tantôt de se révolter, l'immense grouillement du prolétariat déshérité à la fois de la fortune et du savoir.

Ce phénomène de l'ascension de la classe technocratique est perceptible dans les sociétés industrielles modernes, et n'est pas moins discernable dans la Russie des plans quinquennaux et de l'électrification que dans l'Amérique des *brain trusts* et du New Deal. Il est universel, il n'y a pas un seul pays bien équipé où il ne soit apparent. C'est donc un phénomène nouveau, mais aussi un phénomène ancien, car il rappelle l'antique Egypte des initiés ; seulement, il se dépouille de l'argument religieux au bénéfice de l'argument scientifique.

C'est la classe technicienne qui a imaginé de transposer dans les rapports sociaux la notion et le principe de complication que le progrès des recherches avait introduits dans la science.

II. — Le principe de complication

Tout le monde est disposé à admettre que, pour construire une fusée à réaction, un hélicoptère, un appareil de télévision, un télescope électronique, un cyclotron, voire même une linotype ou une montre, il peut n'être pas mauvais d'avoir étudié les hautes mathématiques, d'être familier du calcul différentiel et de la mécanique ondulatoire et d'avoir une teinture de la théorie de la relativité. Tout le monde admet aussi la complication sans cesse accrue de la biologie, de la médecine, de la thérapeutique.

Mais peu de gens seront enclins à convenir qu'il est socialement utile de compliquer à loisir ce qui peut fort bien rester simple, par exemple le calcul des impôts, celui des loyers, celui des échanges, celui des écritures commerciales. La première offensive de complication scientifique fut la mise en pratique du taylorisme, quand, à l'ancienne notion ouvrière de la « cadence » dans les usines — qui n'était pas une grève perlée, mais une réaction de défense physique contre l'exploitation patronale — les techniciens opposèrent leurs tables chronométriques assorties d'appareils et de spécialistes appropriés.

Aujourd'hui, il suffit de lire le *Journal officiel* ou de jeter un coup d'œil sur les bulletins corporatifs, les organes des chambres syndicales d'employeurs, les circulaires des consortiums ou des groupements professionnels, pour se convaincre à quel point la complication scientifique — non pas nécessaire et inévitable, mais artificielle et surajoutée — s'est installée dans les rapports humains, pour le malheur et le désespoir des hommes.

Les taux de marque et les marges bénéficiaires, les taxes au pourcentage, les abattements, les dégrèvements, les exonérations, les rappels, les acomptes provisionnels, les minimums moyens et les moyennes minima s'enchevêtrent, se conjuguent, se multiplient, s'additionnent, se succèdent en une jonglerie acrobatique où valsent les décimales et les coefficients.

Le *Journal officiel* a publié un jour un mode de calcul de tarif des pompes funèbres qui consistait en une équation que seule une connaissance aisée des sinus et des logarithmes pouvait rendre accessible ; et à de nombreuses reprises, des barèmes ont été fournis, dont la lecture ne pouvait être profitable qu'à ceux pour qui l'algèbre et l'arithmétique n'ont pas de secrets, car ils fourmillaient de racines cubiques, de lettres grecques et d'x à la n^e puissance.

La récente loi sur les loyers paraît avoir été dressée en vertu de ce nouveau concept ; le calcul des surfaces corrigées et des taxes d'ensoleillement, et autres, procède de la spéculation de la classe technicienne, peu à peu dirigeante, sur l'ignorance de la plupart des hommes à l'endroit de ces choses difficiles. *Car, en définitive, on ne peut exploiter le travail des hommes que si, au préalable, on s'est*

assuré du moyen d'exploiter leur ignorance en la leur faisant sentir, les exploités ne consentant à l'être qu'autant qu'ils présument, et qu'autant qu'on leur fait admettre, que ceux qui les exploitent sont véritablement leurs supérieurs.

On complique à loisir le droit humain en y versant les complications inhérentes à une science de plus en plus subtile et élevée, pour substituer de nouveaux mystères scientifiques aux mystères religieux qui ne nous en imposent plus.

Dans certaines usines, les ouvriers étaient devenus turbulents parce qu'ils soupçonnaient les directeurs de réaliser de gros profits pendant qu'eux se serraient la ceinture. Ils se sont apaisés le jour où leur fut accordé le droit de regard sur la gestion de l'entreprise. Depuis qu'ils ont obtenu ce droit, les comptables, à jour fixe, leur soumettent les livres, où des millions de chiffres s'alignent en colonnes serrées, sur des feuillets grands comme une table, et quadrillés du haut en bas. Les pauvres jettent sur toute cette arithmétique un regard éperdu ; on leur dit : « Voyez, contrôlez. » Puis ils signent et s'en vont. A leurs camarades ils disent : « Nous avons vu, tout est correct. » Et, pareils à des illettrés qui signeraient leur condamnation à mort, ils font semblant d'avoir accompli leur devoir.

Un moment viendra où le coup de génie de Pascal découvrant la propriété de la roulette à la faveur d'un mal de dent semblera une épreuve de certificat d'études au technicien de l'Office du liège chargé de fixer le prix d'un bouchon.

III. — Parenthèse

Ce n'est pas que je prétende interdire à la science un domaine quelconque. Elle se rirait d'une telle prohibition et n'aurait pas tort ; tout le ridicule serait pour moi. La science progressera et se passera de notre aveu, et se jouera de nos effrois. La complexité d'aujourd'hui sera l'élémentaire de demain.

Que l'on tente de résoudre scientifiquement les problèmes intéressant les rapports humains, problèmes éthiques, problèmes intellectuels, problèmes moraux, je ne m'y oppose pas, et je sais que des pionniers de l'esprit ont déjà projeté des vues hardies dans ce sens-là ; l'échec des écoles doctrinales, des clientèles philosophiques, des églises confessionnelles ; l'échec des mystiques qui, cependant, à des échelles réduites, ont pu séduire et persuader par certains de leurs résultats, autorisent à penser qu'il n'est pas absurde d'investir la science d'une mission éthique, de la doter d'un nouveau domaine de recherche où elle substituerait à des hypothèses douteuses et à un empirisme désuet des notions exactes. L'idée, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, et déjà Spinoza associait l'éthique et la géométrie. En se fréquentant, la morale et la science peuvent perdre, la première son incertitude et sa nébulosité, la seconde sa sécheresse et sa froideur.

De même dans l'économique. Autant je m'emporte contre les statistiques de bureaux, contre les diagrammes des fonctionnaires de cités administratives, autant je suis persuadé de l'utilité d'une incursion, dans l'économique, d'une véritable science. Un camarade m'a écrit : « La science économique est une science exacte, d'ordre mathématique, aux possibilités pratiques encore insoupçonnées et insoupçonnables. » Je n'ai pas le cerveau conditionné de façon à spéculer profondément dans ce domaine de la connaissance et de l'investigation ; je le regrette et j'en suis sincèrement humilié ; en vérité, je suis tout disposé à croire que de grands pas seront faits en cette direction, que l'avenir réserve de grandes surprises à ceux qui le contesteraient.

J'ai donc une confiance illimitée dans la science, dont le terrain à défricher s'élargit sans cesse en même temps que les horizons neufs qui lui sont ouverts. Mais si je lui accorde le droit de résou-

dre les problèmes humains, je lui dénie celui de les compliquer pour les rendre insolubles dans le dessein de créer une classe privilégiée d'initiés à qui la table de logarithmes confère des titres de noblesse et une place à part dans l'Etat, à la façon d'un mystérieux livre saint ou d'un étrange bréviaire de magie qui donnerait la puissance à ceux qui, seuls, sauraient l'épeler.

IV. — Maintenir l'ignorance pour l'exploiter

A ce point du présent exposé, d'aucuns peut-être feront observer que, pour dénoncer les complications voulues dans lesquelles la société nous enveloppe de plus en plus comme un argument technocratique destiné à fasciner et à paralyser le peuple, il n'était point besoin que je commençasse par des considérations sur le machinisme et sur l'éviction de la main-d'œuvre.

J'espère que l'enchaînement est cependant assez clair pour se passer de longue démonstration. Ne convenait-il pas de faire apparaître comment les *applications rationnelles* de la science avaient travaillé à libérer l'homme, avant que ses *applications irrationnelles* tendissent à l'enchaîner de nouveau ?

Il est aisé de comprendre par quel processus les victoires de l'élite savante dans le domaine industriel, et leurs conséquences sociales, ont donné naissance, dans le domaine administratif et politique, à une fausse aristocratie scientifique soucieuse de maintenir ou de rétablir à son avantage les privilèges qu'elles compromettaient. Les complications sont des stratagèmes imaginés pour éviter la chute du salariat, l'abolition de la monnaie d'échange capitaliste, le régime de la propriété au détriment des non-possédants, et c'est en définitive un échafaudage d'équations destiné à étayer un monde croulant — et croulant sous le poids sans cesse accru de ses propres injustices. Nous ne nous exposerons pas nous-mêmes au ridicule de prouver des choses qui sont simples au moyen de théorèmes et de corollaires alambiqués : ce serait tomber dans le travers que nous dénonçons et que, du reste, nous n'avons dessein que d'effleurer. Nous laissons aux technocrates le soin de nouer jusque dans la poésie hermétique, avec le dessein d'ériger un nouvel ésotérisme culturel sur le nouvel obscurantisme des masses, l'imbroglio réticulaire de leur pédanterie et de leur faux savoir. Notre but est le contraire du leur ; nous essayons d'éclairer les ténèbres tandis qu'ils les approfondissent, et nous gardons des coups de vent pervers le lumignon tremblotant de Diogène pendant qu'ils s'efforcent d'empêcher d'arriver en bas les rayons magnifiques qui resplendissent sur les hauts lieux.

J'ai évoqué la complication dans les échanges. Elle est illustrée par les mirifiques plans d'importation-exportation et symbolisée par la balance commerciale des Etats. Cela est très scientifique et très superbe. C'est de la technocratie. Mais si l'on en considère le résultat, on trouve des cacahuètes en Suède ou en Finlande, et l'on reste dix ans sans en voir dans des pays qui se ruinent pour conserver la souveraineté du continent qui les produit !

Les hommes qui n'ont pour toute richesse et pour toute culture que leur tempérament d'individus libres ont certes beaucoup à apprendre des scientifiques. En retour, ceux-ci ont une toute petite chose à apprendre de ceux-là, c'est que, lorsqu'on a découvert le moyen de briser l'atome, il y a autre chose à faire, et de plus pressé, que fabriquer une bombe, et que, lorsqu'on a résolu par les chiffres les inconnues de la consommation et du travail, il y a autre chose à faire, et de plus urgent, que se servir de cette trouvaille pour nous empoisonner l'existence.

Quelques-uns ont dénoncé, non sans raison, les « terribles simplificateurs », qui finirent par simplifier tellement que le four crématoire devint leur suprême

instrument de simplification ; qu'il nous soit permis, à notre tour, de dénoncer, non sans raison, les « terribles complicateurs ».

V. — Simplifier « l'alphabet »

Au-dessus des connaissances ou des croyances du vulgaire, plane l'ésotérisme. Il était l'essence des mystères philosophiques de l'ancienne Grèce. Tandis que le commun croyait aux dieux multiples, les disciples éclairés avaient accès aux secrets prodigieux de l'existence d'un Dieu unique et de l'immortalité de l'âme. Plus tard, quand le christianisme eut fait tomber dans le domaine public ce trésor mystique désormais réparti entre tout le genre humain, il eut à son tour son ésotérisme scolastique, dogmatique, rituel. S'il est prouvé que les Pyramides, construites par des esclaves ignorants, véritables robots de l'univers concentrationnaire d'alors, recèlent des données géométriques et astronomiques extrêmement précises et avancées, comme des esprits sérieux le proclament, c'est que les initiés de l'Egypte ancienne possédaient un ésotérisme scientifique absolument inconnu du peuple qu'ils gouvernaient et qu'ils exploitaient. Cet ésotérisme est aujourd'hui à la portée d'un bachelier, mais tout le monde ne peut pas encore être bachelier.

La science contemporaine possède deux ésotérismes : un ésotérisme supérieur, vertical, qui n'est ésotérique que parce que peu de cerveaux peuvent encore accéder aux formules qu'il énonce, mais qui tend à se divulguer et à se répandre ; c'est un ésotérisme de vraie science, clef que nous offre *une élite ;* — et l'autre, un ésotérisme latéral, superficiel, qui se situe, non pas au-dessus, mais en marge de la science, qui y érige un maquis... de procédure, qui cherche à nous y égarer ; c'est un ésotérisme de faux savoir, piège que nous tend *une classe.*

Pendant que l'élite scientifique œuvre pour notre libération, la classe pseudo-scientifique travaille à sa dictature. La première nous conduit avec un fil d'Ariane vers l'issue du dédale ; la seconde nous empêtre en des rets toujours plus étroits qui nous entraînent chaque jour plus avant au plein cœur du labyrinthe.

Notre position devant le phénomène social que nous dénonçons, est-il besoin de la préciser ? Ne se conçoit-elle pas d'elle-même ? Pas plus que devant le théologien érudit, qui connaît les vertus de la grâce concomitante et le sexe des anges envoyés à Sodome par Dieu ; pas plus que devant le juriste cultivé, qui abonde en cas d'espèce, en distinguo savants et en qualifications profondes ; pas plus que devant eux, l'homme traité en inférieur par les techniciens experts de la nouvelle caste montante, ne capitulera.

Le primitif qui ne sait compter que jusqu'à deux s'imagine que ceux qui comptent au delà de cent sont des surhommes. Le pauvre paysan chinois prend pour un être extraordinaire son mandarin lettré, parce que le mandarin a étudié pendant quinze ans avant de finir par connaître les 30.000 signes de son alphabet, effort quasi stérile qui n'aboutit qu'à savoir lire. Mais on n'a pas besoin d'apprendre 30.000 lettres pour lire : *il suffit de simplifier l'alphabet,* et il n'est pas nécessaire d'être un surhomme pour savoir compter.

Que la science aille le plus loin possible pour étendre la connaissance des hommes et améliorer leur sort, tel est notre vœu, et telle est sa mission. « *Ne nuis point à qui t'a créé !* » est l'ordre que nous lançons à Frankenstein.

Mais si quelques-uns s'ingénient à en faire un nouvel instrument de mystère, d'obscurantisme et d'oppression, comme d'autres l'ont fait de la religion, comme d'autres l'ont fait de la philosophie, comme d'autres l'ont fait du droit, nous ne serons pas de leur côté.

Nous serons du côté de ceux dont on exploitera le travail, l'ignorance, et l'aveuglement, et la faiblesse ; parce que c'est de leur côté qu'il y aura la conscience et qu'il y aura la vérité.

Pierre-Valentin BERTHIER.

Croyons encore à la Paix et agissons en conséquence

Si pour agir il nous fallait d'abord acquérir la certitude d'aboutir, nous n'agirions jamais et nos efforts actuels pour sauvegarder la paix apparaîtront sans doute ridicules, alors que la guerre persiste par endroits et couve à fleur de terre partout dans le monde.

Un camarade m'écrit : « Que pouvons-nous empêcher ? Mieux vaut nous coucher, du moins nous ne nous fatiguerons point et nous n'irons pas au-devant de nouvelles désillusions. »

Un autre ami doute de la qualité des pacifistes d'aujourd'hui : « Ils sont bien nombreux, subitement ; quand la guerre arrivera, ils se disperseront. »

Tout est possible et le pire a plus de chance de l'emporter que le mieux. Mais de même que le printemps succède à l'hiver, l'amour de la paix remplace les les cris de haine de la guerre.

Cet amour est-il profond, durable ? Vaines questions.

Il est ! Et nous n'allons pas nous en plaindre, nous qui, depuis tant d'années, attendons de le voir apparaître.

***

Personnellement, je suis pessimiste. Je crains que la dernière guerre, en faisant disparaître quelques grandes nations et en créant deux blocs géants, ait rendu presque fatal le heurt que nous redoutons tous.

En 1939, j'avais la conviction que la guerre était évitable. En 1949, je n'ose en dire autant pour celle qui rôde.

Le capitalisme d'Etat stalinien désire défaire les trusts américains pour atteindre ensuite à son apogée. Le capitalisme privé qui ne veut pas disparaître et dont la puissance est encore colossale, là-bas outre-Atlantique, s'apprête, lui, à jouer sa dernière carte.

Il semble bien que les deux monstres vont s'empoigner, nous broyant au milieu.

Et devant cette perspective, l'on se sent petit, tout petit, quand on appartient à un pays vassal qui ne sait même pas se protéger tant soit peu en affirmant sa neutralité absolue et non armée à la face de l'univers.

On voudrait être Russes ou Américains pour faire une pression directe sur des gouvernants responsables.

On voudrait que le pacifisme qui emplit enfin le cœur de nombreux Français occupe le cœur des Américains et des Russes, puisque c'est de leurs pays respectifs que dépend la guerre ou la paix.

On voudrait que les Russes qui ont souffert atrocement des guerres puissent parler ; que les Américains en aient pâti davantage pour s'y opposer enfin efficacement.

***

Malgré cela, amis sceptiques, la paix n'est pas encore à son dernier souffle. Le pessimiste que je suis admet que des événements peuvent se produire qui feraient s'estomper et disparaître les dangers de guerre.

Que tous les pacifistes européens enflent donc leur voix, qu'elle prenne une telle ampleur que les pires sourds l'entendent.

Et entrons tous dans la ronde de la paix, à côté des nouveaux venus, en vue d'assurer ensemble la continuité de la vie.

Louis LECOIN.

Regards sur le marécage

Si je dois, cette fois encore, revenir à M. André Marie, je prie qu'on m'en excuse. Qu'on n'y voie pas une marotte, un parti pris ou l'assouvissement d'une rancune. M. Marie seul m'y oblige, sinon lui personnellement, du moins le ministère dont il a la charge et qui s'applique, avec une étrange obstination, à démentir son appellation. Qu'on en juge :

Il y a quelques mois un scandale révélait au public le pensionnat des Petites Ailes, à Montmorency, et les méthodes d'éducation qu'y pratiquait son directeur, un certain Jules Mounié. Assisté de sa femme et d'une infirmière, Georgette Sisteberg, couvert par un docteur attaché à l'établissement, ce personnage maltraitait les enfants confiés à sa garde. Quand je dis maltraitait, qu'on m'entende. L'enquête a prouvé que les malheureux pensionnaires étaient sous-alimentés, privés des soins les plus élémentaires et victimes d'inimaginables sévices. On cite, entre autres, deux garçons de treize ans qui eurent les pieds gelés ; on les avait contraints de marcher durant des heures pieds nus dans la neige.

Ces éducateurs, qui eussent fait merveille à Gurs ou à Dachau, furent inculpés et condamnés par le tribunal correctionnel de Pontoise, Mounié et sa femme à chacun trois ans de prison ferme et soixante mille francs d'amende, Georgette Sisteberg à un an ferme et soixante mille francs et le trop désinvolte docteur à huit mois.

Ils firent appel et, de ce fait, ils viennent de comparaître devant la 10e Chambre, à Paris. Les bords de Seine, plus que les rives de l'Oise, inclinent sans doute à la mansuétude. Rochefort, qui voulait qu'on supprimât la peine de mort sauf pour les parents qui laissent leurs enfants jouer avec des allumettes ou s'ébattre sans surveillance à proximité des fenêtres ouvertes, n'a pas d'adeptes à la 10e Chambre. Mounié a vu sa condamnation ramenée à treize mois, sa charmante épouse, de trois ans ferme à un an avec sursis, et la douce « infirmière », de un an ferme à dix mois, également avec sursis. Quant au vigilant médecin, il a été purement et simplement acquitté. Immédiatement relaxés, mégères et morticole ont quitté l'audience avec la mine satisfaite d'honnêtes citoyens à qui justice vient d'être enfin rendue. Il reste au principal coupable moins de temps à maudire dans sa cellule les « chenapans » douillets générateurs de ses « ennuis » qu'il n'en faudra à ceux-ci pour se remettre à marcher sur leurs deux jambes.

Si je rapporte ici cet ahurissant verdict, ce n'est pas pour déplorer qu'une prison s'ouvre, fût-ce devant ces peu reluisants pédagogues. Convaincu qu'un séjour plus prolongé dans un cachot n'amollirait en rien ces brutes, je ne vois pas inconvénient majeur à ce qu'on les envoie se faire pendre ailleurs, pourvu que leur soit à jamais interdit d'exercer leur autorité sur des gamins, quels qu'ils soient.

Mon but est d'illustrer l'incohérence des services de M. Marie en opposant cette sentence à celles que rendent actuellement les tribunaux devant qui sont traduits les grévistes des mines.

Là, pas de pardon, pas d'indulgence, pas de sursis. Partout où des arrêts, déjà sévères, sont prononcés, les procureurs, obéissant aux ordres reçus du gouvernement, font appel à minima et les peines sont augmentées, voire doublées. Huit mois, treize mois, dix-huit mois de prison ferme et amendes à l'avenant. Quelque puits endommagé dans l'ardeur de la lutte, quelques lampes fracassées dans un geste de colère, le motif est trouvé pour une sanction implacable. Le motif, oui, mais pas le coupable, puisque le coupable c'est tout le monde, c'est l'équipe. Qu'à cela ne tienne. Hitler n'est pas passé en vain et ses leçons ont profité. On prendra des otages. Les délégués syndicaux sont tout désignés. Sans s'attarder à chercher si personnellement ils ont assumé une responsabilité matérielle, c'est eux qu'on frappe. Leur qualité est garante de

leur délit. Nous voilà bien loin des principes républicains que M. Marie exalte pour la galerie et la Justice n'en est que plus boiteuse après cette nouvelle entorse.

Entendons-nous bien. Que la grève des mineurs n'ait pas été simplement un mouvement revendicatif, nul observateur impartial n'en saurait disconvenir. Encore qu'il y a des motifs de protestation suffisants dans l'impéritie de ce gouvernement, sa gabegie et son impuissance à assurer au travailleur des conditions de vie acceptables. Si, exploitant sans vergogne cette incurie, un parti politique suscite une agitation dont l'objet réel vise à des fins plus particulières, il est arbitraire de l'imputer à crime à l'ouvrier, dupé deux fois et trahi sans recours. Il eût été plus pertinent de mettre en évidence auprès des mineurs le rôle équivoque des meneurs de jeu qu'exercer à l'aveugle une rageuse répression.

C'est là sans doute demander à nos gouvernants plus d'habileté et de sens politique qu'ils n'en peuvent produire. Ils ne savent qu'agir avec la maladroite brutalité des faibles, la hargne des pleutres qui ont tremblé et se vengent, sur leurs ennemis désarmés, de la peur qu'ils ont éprouvée.

Le résultat est clair. Loin de détacher les mineurs des démagogues qui les manœuvrent, ils les rejettent inexorablement dans leurs bras. Selon le mot célèbre, c'est pis qu'un crime, c'est une faute.

Que les syndicalistes lucides accumulent de solides rancunes contre les dirigeants communistes dont l'action tortueuse crée ces confusions, disloque le mouvement syndical et conduit la classe ouvrière à ces sévères défaites, il n'en reste pas moins que leur colère s'adresse aussi aux gouvernants stupides bafouant la justice sans autre effet que renforcer parmi la masse la position des staliniens.

M. Marie et ses procureurs, s'ils portent la désolation dans les corons, comblent d'aise MM. Frachon et consorts. Les mois de prison distribués font plus que les discours de propagande du Parti. Partout où une élection, municipale ou autre, permet l'auscultation, le diagnostic est sans ambiguïté.

On ne désarme pas une opposition en faisant des martyrs. Puissent les imbéciles qui nous gouvernent ne pas l'apprendre à leurs dépens, et aux nôtres, hélas !

⁂

Quand je dis : « Qui nous gouvernent », c'est une image. Peut-on appeler « gouverner » légiférer dans le vide, discourir dans le néant, afficher l'impuissance, étaler la corruption ? Les prix, les trafiquants, les denrées se gaussent de l'autorité qui prétend les régir et l'infortuné qui n'a d'autre lot que le travail et l'honnêteté sort détroussé de cette forêt de Bondy où le gangster seul sait imposer sa loi. Le gangster, il est partout et spécialement au Pouvoir. Il n'est pas de bandits que ceux qui sillonnent les routes en traction avant. Ceux-ci opèrent de façon violente et spectaculaire. Mais ils sont de moindre envergure comparés à ceux qui, aux plus hauts postes, pratiquent la prise au tas dans l'avoir collectif. Le rapport désormais fameux de la Cour des Comptes jette une timide lumière sur les tripotages des gens en place. Comptons sur le Gouvernement pour souffler pudiquement cette chandelle.

Qu'importe, le voile est levé et, faute d'en mieux faire, le public en jase. Il suppute l'emploi des impôts dont on le pressure et jette un regard effrayé dans ce Padirac qu'est la caisse de l'Etat. Le peu qu'il entrevoit ne manque pas de l'édifier.

Pour ma part, dussé-je passer encore pour un esprit paradoxal, j'y trouve quelques motifs à m'égayer. Si l'on en excepte certaines malversations spécialement odieuses, tels les détournements commis par les surveillants du camp de la Chauvinerie — ô, cet humour des noms propres ! — qui permirent à des canailles de mener grande vie en laissant mourir de faim les détenus, bien d'autres parmi les dilapidations décelées, appellent le sourire plus que l'indignation.

Spécialement celles que révèle la comptabilité de ce corps social illustre, glorieux et, hélas, il faut bien l'avouer, immortel, puisque aussi bien le ridicule ne tue plus en France. J'ai nommé l'Armée française.

Quand donc je lis qu'une part du budget qu'on consacre à la Défense nationale a servi à pourvoir de ping-pong nos vaillants soldats, je ne me sens nullement ulcéré.

C'est là une arme pacifique, amusante, et, au siècle de la bombe atomique, pas plus inefficace que celles dont voudrait nous pourvoir le Haut-Commandement.

Qu'une séduisante « afate » ait requis pour sa vêture un couturier en renom, qu'y a-t-il de si répréhensible ? La coquetterie est recommandée chez les militaires et si l'on veut que l'uniforme continue d'exercer son prestige, ne convient-il pas qu'il soit seyant ?

Quant à la lanterne chinoise dont on fait si grand cas et qui figure pour près de quarante mille francs dans les dépenses d'un chef d'armée, je n'y vois que la preuve d'une louable prévoyance. Se référant aux valeureux exploits de nos troupes au cours de la dernière, ce général se pressent voué, lors d'un prochain conflit, à jouer les Soubise et ne veut pas être pris au dépourvu. Qui donc a dit que notre état-major était toujours en retard d'une guerre ? Voilà qui le dément formellement.

Et, au fond, de tout cela, le contribuable n'est-il pas le premier responsable ? Allez donc parler au Français moyen de l'inutilité de son armée ! Joli motif pour vous faire conspuer. Ils en veulent, du militaire, et du panache, et du clinquant. Et de la politique de grandeur, et de l'esprit cocardier, et des canons modèle 1893 modifié en 1906, et des obus qui ne partent pas, et des soldats qui foutent le camp ! Comme disait l'autre, c'est bien plus beau quand c'est inutile. Seulement, voilà, mes bons amis, tout cela se paie et il ne faut pas rechigner devant la facture même si les comptables ont un peu truqué les additions.

On ne peut pas tout avoir : de la viande dans son assiette, du vin sur la table, pavillon à La Varenne, un pernod pour Arthur et autres idéalistes aspirations, avec un tiers du budget englouti pour former des bataillons qui seront balayés en quarante-huit heures. Paul Reynaud déjà l'avait dit : « Les bornes-fontaines ou les mitrailleuses. Il faut choisir. » Il a choisi pour nous et on a vu le résultat. Recommençons donc puisqu'il est dit que les Français sont incorrigibles.

Il n'empêche qu'avec nos prétentions, nos rodomontades et notre jactance, nous sommes la risée de l'univers. Habitué à se contempler patriotiquement le nombril, notre homme de la rue ne se doute guère du mépris amusé avec lequel on le considère à l'étranger.

Qu'il lise la presse des autres pays, ou les comptes rendus des conférences internationales, à l'O.N.U. ou ailleurs. Il y découvrira matière à rabattre sa superbe. Nous passons pour des jocrisses et ceux-là qui pensent que, louvoyant entre les deux blocs, nous pourrions habilement exploiter leur rivalité, se leurrent sur la valeur laissée à notre initiative. Ne serait l'exceptionnelle importance stratégique de notre territoire, personne ne miserait sur nous et il y a beau temps qu'on nous laisserait croupir dans notre marais.

Mais nos patriotes ombrageux, perdus dans un narcissisme béat, ne voient rien, n'entendent rien, ne comprennent rien. Là où il faudrait des solutions hardies si l'on veut que ce pays qui fut grand le redevienne, ils ratiocinent. Ils ne perçoivent pas que, comme la baïonnette, le vieil ordre social, les poteaux-frontières, le nationalisme sont périmés. Comme aussi le colonialisme, souci premier de nos actuels dirigeants.

Arabes et Malgaches nous le déclarent ouvertement et les Vietnamiens nous le prouvent, qui nous font des pieds-de-nez dans leurs rizières. Au lieu d'affranchir ces peuples et de lier avec eux des contrats d'amitié, on s'entête à les vouloir contraindre sans en avoir la puissance. « La France est entrée en Algérie pour un coup d'éventail, elle en sortira par un coup de balai », disent les Nord-Africains. La féroce répression de Madagascar n'a rien résolu et quant à l'Indochine, on y engouffre des milliards sans profit. Les moins bornés de nos politiciens cherchent le moyen élégant de nous dépêtrer de cette aventure désastreuse.

Mais le chatouilleux amour-propre national s'insurge, allié comme toujours aux gros intérêts. Ramadier qui, paraît-il, s'évertue à nous dégager de ce jeu perdant, a eu récemment ce mot : « Nous quitterons l'Indochine sur la pointe des pieds. » Un journaliste conservateur en suffoque quatre colonnes durant et vitupère le malheureux Farrebouc.

Pour une fois qu'une de nos Excellences veut se montrer réaliste ! Peut-être faudrait-il expliquer à cet intransigeant qu'il est préférable à tout prendre de sortir sur la pointe des pieds qu'à coups de pied au cul. Mais allez donc faire com-

prendre cela aux cuirassiers de Reischoffen ?

En bref, le peuple de ce pays n'est pas à la hauteur de l'événement.

Ignorant l'essentiel, abreuvé de scandales, balloté entre les faux tickets de Dédé la Boulange, l'aramon de M. Gouin, les métamorphoses de Pierrot le Fou et le vaisseau fantôme de Jules Moch, il est sans ressort et désemparé. Vieilli, saigné par ses deux guerres, trop vidé pour trouver à ses problèmes une solution conforme à son génie, il oscille entre la cautèle de Duclos et les appels que, derrière son micro, lui lance, avec des gestes de sémaphore, un général qui « repense » la question sociale entre les deux églises de son village.

Dans l'alternative, il se raccroche sans conviction au quarteron de politiciens, usés jusqu'à la trame, qui, depuis trente ans, président à sa déliquescence et qui, en dépit de leur insuffisance, remontent sans cesse en surface comme des bouchons dans une baignoire.

Blum, Daladier, Herriot, Reynaud, vieilles litanies qu'on ressasse.

A ce ronron monotone, la France, lasse et désabusée, finira par s'endormir.

Mais quel sera le réveil ?

Maurice DOUTREAU.

Des « criminels » de paix aux criminels de guerre

CESAR BUGANY, objecteur de conscience, est actuellement en passe de subir, après une longue détention, une nouvelle condamnation.

La troisième.

« Nul ne peut être poursuivi deux fois pour un même délit. »

Cependant, pour un même refus sans discontinuité, cela fera, pour Bugany, trois condamnations. Car l'autorité militaire renouvelle indéfiniment la punition en ramenant l'objecteur de la prison (où il a terminé sa peine) à la caserne. Là, la persistance de l'objecteur dans son refus est arbitrairement considérée comme un nouveau crime.

Par ce procédé, des condamnations successives menacent de maintenir l'objecteur en prison jusqu'à la limite d'âge militaire.

Ainsi, pour manifester le droit et le devoir si naturels de ne pas tuer, face au totalitarisme militaire, le résistant devrait passer plus de temps en prison qu'il n'en a déjà vécu.

Mais les gens sans conscience peuvent faire davantage encore pour mâter le refus d'une obéissance qui ne fut jamais promise !

Si personne ne s'élève pour soutenir ceux qui, ayant une conscience, n'entendent pas se laisser gouverner par ceux qui en sont dépourvus, les résistants aux forces d'oppression mourront en prison, comme d'autres sont morts dans tous les pays du monde où sévit l'esclavage guerrier.

Et la liste des martyrs pour crimes de Paix et de Liberté ne cessera de s'allonger.

L'Etat-Souverain ne reconnaît pas à l'homme la liberté de s'appartenir. L'homme appartient à l'Etat qui dispose de lui à son gré. L'Etat, n'ayant pas de conscience, n'en reconnaît point à l'homme. Il ne peut respecter le droit des gens, car il n'en a cure, lui, qui le foule sans cesse...

L'Etat ne conçoit aucune inaptitude morale. Il n'admet officiellement que l'objection de tuberculose, l'objection cardiaque, l'objection pour pieds plats.

Ainsi, autrefois, étaient rejetés par les négriers, les vieillards, les infirmes, les tarés, impropres à tout asservissement.

Ainsi, la guerre sélectionnant les plus forts pour les détruire, ne laisse que les inaptes pour continuer et refaire la Vie.

On ne mensure que les corps, non les âmes.

Pas d'inaptes moraux !

Ce n'est donc que lorsqu'une longue détention aura miné sa santé au point de nécessiter une réforme sanitaire que l'objecteur pourra aller cracher ses poumons dehors.

Et encore ! ! !

L'objecteur Gérard Vidal, après avoir passé quatre ans à Clairvaux, fut réformé et se vit condamner, quelques jours après sa réforme, à cinq ans et demi de prison, accomplis intégralement. Il eut la chance de survivre. Mais Georges Chevé, un autre objecteur, est mort en prison.

Emile VERAN.

La Force et le Droit

Que la force crée le droit, c'est ce que l'on se refuse ordinairement à admettre. Rousseau a fort bien montré, d'ailleurs, dans *Le Contrat Social*, que ce prétendu droit du plus fort impliquait une contradiction. Aussi longtemps que je suis le plus fort, en effet, je n'ai aucun besoin d'invoquer le droit. On m'obéira parce que je suis le plus fort et faute de pouvoir faire autrement ; la force n'a pas à donner de raison, elle n'a pas à convaincre qu'il faut lui céder. Si elle cherche à persuader, c'est qu'elle n'est plus sûre d'elle-même, qu'elle redoute de devenir à son tour faiblesse et d'être mise ainsi dans la nécessité de se soumettre à une force plus grande. Dès lors, le plus fort invoque le droit, c'est-à-dire qu'il cherche à obtenir qu'on lui obéisse par consentement et non plus par nécessité. Mais s'il n'a autre chose que sa force pour fonder son droit, il est évident qu'il perd son droit en perdant sa force et que la force nouvelle sera aussi un nouveau droit. Ainsi le droit du plus fort n'est pas un droit véritable ; il n'exprime qu'une situation de fait. En fait, je dois céder à la force ; en droit, rien ne m'oblige à lui céder. Si la force n'apparaît pas clairement, je ne suis pas tenu d'obéir ; si je puis opposer la force à la force, aucun droit du plus fort ne peut être invoqué ; il s'agira seulement de savoir lequel est, en réalité, le plus fort. Question de fait, non de droit.

Le droit doit être reconnu par tous. Dès qu'il y a contestation, il n'y a plus droit. Car si l'autre ne reconnaît pas mon droit et que je ne puisse le persuader, aucune solution de droit n'est possible. L'intervention de la force résoudra la difficulté en fait, mais non en droit. Car il importe de bien comprendre que la force ne peut pas plus se mettre au service du droit qu'elle ne peut le créer. Dès que la force se montre, le droit disparaît. Les solutions de force n'interviennent jamais que là où aucune solution de droit n'est possible. Si les Allemands refusent de reconnaître aux Français un droit sur l'Alsace et sur la Lorraine, ou si les Yougoslaves refusent de reconnaître le droit des Italiens sur Trieste, il n'y a d'autre solution, à cette querelle de droit, qu'une solution de fait : le plus fort prendra Trieste ou l'Alsace et la Lorraine. Mais il est clair que cette solution est mauvaise. Mauvaise non seulement parce que toute guerre est mauvaise, mais surtout parce qu'elle n'est pas vraiment une solution. Le fait d'avoir été vaincu par les armes ne persuadera nullement un parti du bon droit de l'autre. Les vaincus signeront tous les traités que l'on voudra bien leur faire signer : on ne peut qu'obéir au plus fort. Mais rien ne les obligera, moralement, à respecter leur signature. Et ce sera mauvaise foi de notre part si nous accusons nos adversaires vaincus de mauvaise foi parce qu'ils renient leur signature. Comment pourrait-on accorder une valeur quelconque à un engagement pris sous la contrainte. L'homme se déshonore s'il ne respecte pas une signature librement donnée ; mais en quoi est-il déshonorant de ne pas respecter la force ?

Les problèmes de droit ne peuvent recevoir que des solutions de droit. Toute autre apparence de solution est illusoire et provisoire. C'était folie à Hitler de croire, s'il l'a cru, imposer par la force une entente franco-allemande. Mais ce serait folie à nous de croire que nous pourrions résoudre par la force le problème franco-allemand. Je sais bien que toute autre solution est difficile ; il n'est pas facile, il n'est peut-être pas souhaitable d'oublier tout. Mais cela ne doit pas nous empêcher de comprendre que la solution facile est mauvaise. Le problème des relations franco-allemandes ne sera pas résolu par la force de la France et la faiblesse de l'Allemagne. Tant que nous n'aurons que la force de la France pour faire respecter ce que nous croyons être notre droit, il n'y aura pas de paix possible. Car que dirions-nous si un Etat plus fort que le nôtre prétendait avoir certains droits que nous ne lui reconnais-

sons pas ? Pourrions-nous invoquer cette condition que le droit doit être reconnu par tous ? Evidemment non, puisque par ailleurs nous prétendrions avoir des droits que tous ne reconnaissent pas. Il faudrait donc blâmer autrui d'avoir envers nous l'attitude même que nous aurions envers d'autres. C'est à quoi les politiques évitent de penser. Ils cherchent les solutions faciles sans trop s'inquiéter de leur solidité et ils croient avoir fait quelque chose pour la Paix quand ils n'ont fait que préparer la guerre.

De solution valable, il n'y en a qu'une et ce n'est pas le problème particulier des relations franco-allemandes qu'elle résoud, mais le problème général de la guerre et de la paix. C'est la solution qu'a exposée Emerg Reves dans *Anatomie de la Paix* et celle qu'un homme libre, Garry Davis, réclamait des délégués des « Nations Unies » au Palais de Chaillot. L'idée d'un gouvernement mondial, depuis quelque temps, a fait son chemin. Nombreux sont ceux qui commencent à s'apercevoir que l'on cherche mal la paix et que les discussions de l'O.N.U. ne font pas reculer la guerre d'un pas, au contraire. Pourquoi ? Essentiellement parce qu'à l'Assemblée des Nations Unies nul ne se soucie du droit. Ce sont des forces, comme on dit si bien, qui sont en présence, et aucune paix ne peut résulter de ces contacts. Pour que cessent les contestations entre Etats, il faudrait, et il suffirait, que les différents Etats reconnaissent une autorité qui leur soit supérieure et qui dise le droit. Il ne s'agit pas de créer une force supérieure à la force de chaque Etat, car cette force ne résoudrait vraiment aucun problème ; seule peut mettre fin aux difficultés internationales une autorité librement reconnue par tous. Autrement dit, si l'on veut la paix, il faut que chaque Etat abdique quelque chose de sa souveraineté nationale et reconnaisse, pour toute question touchant les conflits entre Etats, une autorité supérieure. C'est ce que signifie l'idée d'un gouvernement mondial.

On criera à l'utopie et l'on dira que jamais les Etats n'accepteront de sacrifier quoi que ce soit de leur souveraineté, que d'ailleurs la force seule est en passe de faire respecter les engagements, etc. Mais il faut bien voir qu'il s'agit ici de choisir entre la guerre et la paix. Si l'on admet que les Etats ne renonceront jamais à résoudre leurs différends par la force, au lieu de consulter le droit, il faut renoncer à la paix et se contenter d'armistices plus ou moins durables. Telle est la politique des hommes d'Etat, mais ce ne peut être, ce ne doit pas être la politique des peuples. Seuls ceux qui ne font pas la guerre peuvent se résigner à la croire inévitable ; les autres n'en ont pas le droit. Il nous faut donc lutter — chacun selon ses moyens — pour que se réalise le Gouvernement mondial. Si la paix est ainsi possible, c'est l'avenir qui nous le dira, mais nous avons le devoir de croire qu'il dépend de nous qu'elle soit possible et qu'elle devienne réelle un jour ; telle est notre foi, qui n'est pas croyance fanatique mais volonté réfléchie ; telle est la foi qui sauve.

Georges PASCAL.

C'est toujours dans l'individu que l'humanité se retrouve, toujours dans la société que la barbarie se retrouve. — ALAIN.

L'ASIE EN FLAMMES

La guerre s'intensifie en Asie, où le bolchevisme semble marquer des points... Faut-il voir l'explication de ces événements dans ces paroles que prononçait Zinoviev, au Congrès de Bakou, en 1920 : « La Russie tend la main à l'Asie, non pas pour qu'elle épouse son idéal, ni pour qu'elle partage ses conceptions sociales, mais parce que les huit cents millions d'Asiatiques lui sont nécessaires pour abattre l'impérialisme et le capitalisme européens. »

Ces paroles n'étaient d'ailleurs qu'un commentaire de la fameuse phrase de Lénine : « Tournons-nous vers l'Asie ; nous viendrons à bout de l'Occident par l'Orient. »

Si Staline poursuit la réussite de ce plan : la révolution par les Ostiaks et les Mongols, il y aura encore de joyeuses journées sur la planète ! — A. V.

Le Mahatma

Il y a à peu près une année que Gandhi a été assassiné.

Il était paradoxalement normal que l'apôtre de la non-violence périsse de mort violente ; les libertaires ne fréquentent-ils pas plus souvent les prisons que les autres ?

A l'occasion de cet anniversaire, je n'ai pas plus l'intention de retracer ici la vie de Gandhi que le désir de souligner stérilement les divergences doctrinales ou philosophiques qui pourraient opposer le Mahatma à pas mal de mes camarades. Il suffit que Gandhi ait consacré sa vie à la défense de l'Homme, et qu'il l'ait fait avec une telle foi, une telle noblesse et une telle pureté, pour que je l'aime, pour que nous l'aimions (c'est Han Ryner qui prétendait qu'il nous faut nous aimer dans nos différences).

Ce vieux Gandhi, tout menu, tout nu, tout maigre, tout désarmé, rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans le cœur !

Gandhi l'emmerdeur.

Qui dérangeait tout à coups de bonté, de sacrifices et de vérité.

Vous vous rendez compte que, quelques semaines, quelques jours même avant sa mort, une commission d'arbitrage de l'O.N.U. allait s'emparer de la question des relations entre l'Inde et le Pakistan, délibérer sur le sort de trois cents millions d'hommmes prêts à en venir aux mains.

Alors Gandhi, pauvre et misérable, et si laid, a dit : « Si vous vous battez, je me laisse mourir. » Et il a commencé sa jenesaiscombienième grève de la faim. Jusqu'au bout.

En Occident on a rigolé, vous pensez bien.

On s'est moqué du vieux fou.

« Il est naïf, le Mahatma !... » qu'on a dit. Persuadés que le Pakistan et l'Hindoustan, les Hindous et les Musulmans, et tout le saint truc s'en foutaient et allaient le laisser claquer.

Une bonne fois pour toutes.

Qu'il ne fasse plus chier le monde, après avoir tant fait chier l'Angleterre.

Et de hausser les épaules avec commisération, de la pitié railleuse plein la prunelle.

Le temps d'apprendre que les trois cents millions d'antagonistes ne se battaient pas, pour que le Mahatma vive.

Quel homme, si ce n'est Jésus, a su inspirer tant d'amour ?

Les rieurs n'étaient pas de son côté.

Mais, soyons justes, ils ont cette excuse, les Occidentaux, de n'avoir pas un homme de cette probité, de cette force d'âme, capable de ce sacrifice total, à même d'apaiser leurs querelles.

Qui a assez de prestige en Europe pour mettre sa vie en balance ? Pour dire : « Si vous faites la guerre, je meurs », et que la guerre ne se fasse pas ?

Voyez-vous le président de l'O.N.U., Churchill, de Gaulle, Tito, le Régent de Belgique, ou le Pape, faire la grève de la faim jusqu'à ce que l'Europe se fasse ?

C'est à peu près ce que Gandhi a fait, il y a un an, aux Indes.

Juste avant de mourir.

Tout seul.

Moi, j'avoue que le Mahatma m'a épaté.

Le Mahatma ! Ça veut dire : la Grande Ame.

Avouez que ça a une autre gueule que le Duce, le Führer, le Caudillo, le Père des Peuples, le Général ou le Premier Ministre.

Toute la différence qu'il y a entre un saint et un gendarme, un poème et un règlement, un cœur et une mitraillette.

La Grande Ame !

On se sent tout petit...

Léo CAMPION.

Pensées de Gandhi

Je ne me souviens pas d'avoir dit un seul mensonge.

Je ne lèverais pas la main sur vous, même si j'en avais la puissance. Je veux vous vaincre uniquement par ma souffrance.

Nous devons émanciper l'homme des réseaux qu'il a tissés autour de lui, de ces organisations de l'égoïsme national. Nous, les gueux déguenillés, nous conquerrons la liberté pour toute l'humanité.

A la minute même où les travailleurs comprennent que le choix leur est offert de dire oui quand ils pensent oui, et non quand ils pensent non, le travail devient le maître et le capital l'esclave. Et il n'importe absolument pas que le capital ait à sa disposition des fusils, des mitrailleuses et des gaz empoisonnés, car il restera parfaitement impuissant si le travailleur affirme sa dignité d'homme en restant absolument fidèle à son non.

La mort d'un lutteur, quelque éminent qu'il soit, ne doit pas ralentir, mais, au contraire, intensifier la lutte.

Le sacrifice de soi est infiniment supérieur au sacrifice des autres.

Je ne suis pas un visionnaire, je prétends être un idéaliste pratique.

L'utile et l'inutile doivent, comme le bien et le mal, aller de concert et l'homme doit faire son choix.

Lorsqu'on a le choix uniquement entre la lâcheté et la violence, je crois que je conseillerais la violence.

La non-coopération n'est pas un état passif, c'est un état intensément actif, plus actif que la résistance physique ou la violence.

La non-violence ne se réalise pas mécaniquement. Elle est la plus haute qualité du cœur et elle s'acquiert par la pratique.

Nul être humain n'est trop mauvais pour être sauvé. Nul être humain n'est assez parfait pour avoir le droit de tuer celui qu'il considère à tort comme entièrement mauvais.

L'amour est la force la plus puissante que possède le monde, et pourtant elle est la plus humble qui se puisse imaginer.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DES ABONNEMENTS GRATUITS

Vous êtes priés, amis lecteurs, de nous signaler les camarades désireux de lire *Défense de l'Homme* mais qui ne peuvent s'y abonner faute de disposer de la somme nécessaire. Nous leur ferons, sur votre demande, le service gratuit durant une année. Nous le pouvons, grâce aux dons qui nous parviennent de plus en plus nombreux.

On nous a envoyé ce mois-ci :

Jean Kervern, 150 ; Agnès, 50 ; Christophe, 100 ; Herluison, 50 ; Mignon Henri, 150 ; Fraysse, 50 ; Postolle, 50 ; Cviklinski, 50 ; Messageries L.-V., 4.800 ; Gabet, 50 ; Mlles Thomas, Biziens, Berrhéone et leurs amies, 2.100 ; G. Flandin, 100 ; Emile Rousset, 600 ; Synaève, 10.000.

Évolution ou mutation ?

Le rapport de Lyssenko est surtout un pamphlet

Je remarque, dans mon précédent article, une boutade qui, sous sa forme sommaire, prête à confusion. Quand j'ai écrit que s'il était vrai que les caractères acquis fussent transmissibles, les Jivaro à qui on aplatit le front à leur naissance, les Chinoises dont on déformait les pieds, auraient dû depuis longtemps faire apparaître des races à front aplati ou à pieds déformés, je pensais à la lecture que je venais de faire des documents publiés par la revue *Europe* sur le congrès des biologistes russes « mitchouriniens ».

A la vérité, les caractères acquis au cours d'une vie, tels qu'on les envisage aujourd'hui, se réfèrent à des modifications internes provenant d'influences du milieu extérieur et retentissant dans la constitution des cellules et dans le métabolisme des échanges physiologiques. C'est bien ainsi qu'en parle Lyssenko, mais, *en même temps,* il soutient un retour à une conception lamarckienne et, prétend-il, darwinienne, d'un progrès des espèces et de leur transformation au cours d'une *évolution continue,* coupée de sauts brusques résultant des accidents qui bouleversent le milieu. Il prétend que l'homme peut diriger à coup sûr ces transformations en agissant sur ce milieu ou en transplantant les êtres dans des conditions qui leur soient favorables.

Il y a là une confusion qui paraît voulue et qui fausse le problème philosophique tel qu'il est posé par la biologie de Mitchourine conformée au marxisme par Lyssenko. Ce dernier tire de la création de variétés au sein d'une espèce des conclusions qui ne seraient valables que pour la constitution indiscutable de types absolument nouveaux.

Les vaches de Karavaevo

Une « race » nouvelle de vaches — celles-ci fussent-elles d'un poids de viande et d'un rendement laitier extraordinaires — est une race de vaches et non un type de mammifère inédit. Or ce qui importe en philosophie objective, ce n'est pas seulement de savoir si une espèce donnée peut être améliorée, mais aussi et d'abord de savoir comment les espèces se sont constituées, comment elles ont découlé l'une de l'autre.

Sans remonter plus haut que la fin du secondaire, où il n'existait d'autres mammifères que de petits rongeurs, par quel processus, au cours des millions d'années du tertiaire, ces petits rongeurs sont-ils devenus des mammouths, des singes, des hommes ? Il ne s'agit plus ici des seuls caractères internes ni d'organes modifiés quantitativement ou qualitativement, mais de transformations morphologiques complètes. Si cette évolution morphologique s'était manifestée par la transmission héréditaire de transformations successives acquises sous l'influence des conditions de vie de certains individus, on ne voit pas pourquoi l'expérience des Jivaro et des Chinoises ne l'aurait pas continuée.

Il y a toutes sortes de raisons, que je connais, pour rejeter cet argument comme puéril. Précisément, c'est cette puérilité qui se retourne contre le néo-lamarckisme, car, ne l'oublions pas, le transformisme classique nous enseignait que les rongeurs vivant au fond des grottes étaient aveugles parce que leur vie dans l'obscurité leur avait rendu l'organe de la vue inutile. Depuis, on a découvert plus simplement que c'est parce que ces rongeurs naissaient aveugles qu'ils avaient naturellement prospéré en un lieu où ils retrouvaient une supériorité sur leurs ennemis. C'est ce qu'on appelle une préadaptation.

Il se trouve que Lyssenko conteste la préadaptation. Bien mieux, dans les documents du congrès où il a triomphé grâce à l'appui déclaré de Staline, on écrit textuellement, au sujet des vaches

sélectionnées de Karavaevo, que la traite d'une vache faisant subir à celle-ci 6 à 7 millions de pressions de main au cours de sa vie, « est-ce qu'un facteur de pareille importance, jouant sans interruption sur le pis, peut rester sans effet ? » Ce qui revient à dire qu'un boxeur développant ses biceps durant des années, ce développement ne peut être sans effet sur les muscles de ses fils et de ses filles.

Où sont les preuves ?

On ne peut donc douter que Lyssenko, dépassant, semble-t-il, les vues de son maître Mitchourine, tient que les caractères acquis dont il prétend qu'ils sont transmissibles, ce ne sont pas seulement ceux qui opèrent une variation au sein d'une espèce, mais aussi ceux qui peuvent constituer une mutation d'espèce en partant des cellules somatiques, au lieu que la théorie chromosomique ne conçoit de véritables mutations que provenant d'une modification du *germen.*

De cela qui est essentiel, le rapport Lyssenko n'apporte aucun exemple, aucune démonstration probante. Les théories mutationnistes, elles, sont appuyées sur des preuves expérimentales répétées et, alors que les théologies et les métaphysiques battaient en brèche le transformisme classique, les continuateurs de Mendel l'ont rétabli en l'expliquant par d'autres modalités.

Des tomates à cultiver

Sur le plan plus facilement vérifiable de la transmissibilité des caractères internes acquis dans des conditions particulières de milieu, ou sous des influences extérieures organisées, qu'apporte le rapport Lyssenko qui entraîne conviction ? Comment démontre-t-il que les cellules du *soma* (corps physique) transmettent leurs qualités nouvelles au *germen* (cellules génétiques) ? Il ne le démontre pas, il l'affirme.

Je n'ai trouvé qu'un seul argument qui ait forme de démonstration et tende à prouver que les qualités d'un porteur de greffe et les qualités du greffon réagissent les unes sur les autres. Il s'agit de deux variétés de tomates, qui, greffées, ont emprunté mutuellement leurs caractéristiques. Celles-ci sont apparues dans les semis, *mais avec des exceptions.* Je me garderai d'en conclure quoi que ce soit, sauf à faire trois remarques : 1° un seul exemple portant sur une plante aussi plastique que la tomate, c'est bien peu pour baser une théorie dont on assure qu'elle bouleverse la biologie ; 2° il ne semble pas que ces deux variétés de tomates soient d'espèces pures ; il y a donc lieu de tenir compte ici des lois de Mendel touchant les caractères récessifs chez les hybrides, ce qui demande de prudents recoupements ; 3° où, quand, comment, par qui ces expériences ont-elles été répétées ?

Un adversaire de Lyssenko ayant affirmé n'avoir jamais été en mesure de rien constater des miracles mitchouriniens, Lyssenko lui a répondu *in fine* qu'il lui apportait une preuve irréfutable. Et il a exposé alors l'exemple des tomates. Mais le contradicteur n'a pas vu lesdites tomates présentées en cours d'exercice.

On verra bien. Il ne manquera pas de botanistes pour reprendre en Occident cette facile expérience et la tirer au clair.

Science ou technique ?

Pour le surplus, il n'est pas contestable qu'un immense effort soit fait en U.R.S.S., sous l'impulsion de Lyssenko, pour intensifier et améliorer l'agriculture et l'élevage. Toutefois, il semble bien aussi qu'en cette occurrence la préoccupation économique du rendement ait conduit à substituer le progrès des techniques à la recherche scientifique proprement dite.

En lisant les témoignages des congressistes mitchouriniens et le rapport même de Lyssenko, on est tout de suite frappé par le fait qu'il n'y est question — en dehors, bien entendu, des références rituelles au marxisme-léninisme et au génie de Staline omniscient — que de tech-

niques d'hybridation et de sélection, d'adaptation et d'utilisation rationnelle des terrains. Il est certain que les Russes ont accompli de remarquables progrès en ce domaine par rapport aux anciennes méthodes de culture. Il n'est pas impossible qu'ils aient amélioré ou découvert des techniques. Cependant, à cet égard, on est enclin à quelque réserve en lisant l'apologie de méthodes présentées comme révolutionnaires et dont je me souviens qu'elles étaient enseignées en France il y a quarante ans.

Ne nous hâtons pas de renier la théorie mendélienne. Il faudra pour l'abattre quelque chose de plus pertinent que la diatribe trop politique de l'académicien Lyssenko.

Une affaire d'orthodoxie

C'est bien le plus troublant de cette affaire que la forme de ce rapport dont on attendait qu'il apportât des faits, des comptes rendus d'expériences qui pussent être répétées ailleurs et qui n'est qu'un pamphlet destiné à déconsidérer, dans l'opinion soviétique, des chercheurs qui n'ont pas voulu comprendre ce que l'on attendait de leur soumission à des vues officielles. Il est construit comme une symphonie agressive où reviennent sans cesse deux leitmotive qui peuvent être résumés ainsi :

1° Le marxisme-léninisme est d'une vérité indiscutable. Or il ne s'accorde pas avec le mendélisme-morganisme. Donc la biologie mutationniste est fausse et seule est vraie la biologie mitchourinienne soviétique approuvée par Staline ;

2° Les maîtres actuels du mutationnisme sont des Américains. Donc, le mutationnisme est une fausse science, bourgeoise, idéaliste et réactionnaire. Les professeurs soviétiques qui s'obstinent à la soutenir sont des traîtres à la révolution et à la patrie soviétique.

J'affirme que je n'exagère en rien. La preuve, c'est qu'un congressiste, avant le vote, a demandé si le rapport avait été approuvé par Staline. La réponse fut affirmative. On connaît l'épilogue.

Bulles d'excommunication

Le revue *Europe* nous fait part des suites de ce congrès « scientifique ». Elle publie une lettre de résipiscence du biologiste Idanov écrite en un style incompréhensible à une tête de notre temps. On la dirait traduite d'une rétractation théologique du moyen âge. Et on nous la donne comme le type de beaucoup d'autres écrites par des professeurs « convaincus » de leur erreur... Elle nous communique également des textes écrits de même encre par les responsables de l'enseignement, lesquels ont tout de suite compris et adopté les mesures convenables : suppression des chaires des professeurs récalcitrants, bouleversement de l'enseignement aligné selon les vues staliniennes du mitchourinisme soviétique.

Pratiquement, il est concevable que Staline préfère orienter ses ingénieurs vers le développement de méthodes de culture éprouvées en tant que techniques agricoles. Idéologiquement, il est concevable qu'il profite de ce que la recherche pure en biologie ne puisse rien lui apporter d'immédiatement productif pour rejeter les données d'une science dite étrangère au bénéfice d'une théorie russe conforme à l'orthodoxie marxiste. Socialement, il est concevable qu'il fouette l'enthousiasme des kolkhoziens en les persuadant qu'ils sont les artisans d'une science soviétique sans égale au monde et, singulièrement, sans égale en Amérique.

Mais que tout cela se déduise à vue de la lecture du rapport Lyssenko et y soit parfois écrit en toutes lettres, c'est bien ce qui empêche qu'on accepte comme « concevable » une théorie scientifique présentée de cette manière.

Ch.-Aug. BONTEMPS.

Création et Liberté

Il est deux attitudes de la noblesse humaine, toutes deux profondément distinctes, sinon opposées : la contemplation et la création.

La contemplation a un caractère de religiosité cosmique. Elle unit l'homme à l'univers, le fond dans le temps et dans l'espace, le fait se sentir une parcelle du Tout immense, qui est elle-même un autre Tout immense. Et cette fusion de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, cette communion avec l'universel et l'éternité, spiritualisent l'homme en l'élevant au-dessus de la matière.

Mais une telle attitude correspond particulièrement à la psychologie orientale, et même en Orient, elle est surtout le fait de quelques sages. Beaucoup de ceux qui s'en réclament en sont, plus qu'ils ne croient, indignes, et souvent l'inertie à laquelle elle conduit est une source de plaies qui ne sont pas toujours physiques.

L'homme de l'Occident ne peut, sauf exceptions, vivre dans la contemplation, surtout dans celle qui relie à l'univers. Le sens panthéiste lui est à peu près inconnu. L'inaction ou l'inertie sont, chez lui, non signe d'élévation morale, de spiritualisation, mais de déchéance. Du moment qu'il n'agit plus, il ne vit plus que par les sens dégagés de toute influence éthique. La noblesse de l'homme de l'Occident est essentiellement la création.

La création, et non l'activité seule. On peut aller, venir, se déplacer, accomplir des actes et des gestes mécaniques, dirigés ou inconscients qui n'ont rien à voir avec la création. Pousser un morceau de fer sous une machine n'est pas créer. Travailler à la chaîne n'est pas créer. Une des tares les plus graves, la plus grave peut-être, de ce qu'on pourrait appeler l'américanisation, est la mort de l'esprit dans le travail, de l'initiative créatrice. L'homme produit, mais il ne crée pas.

La création est multiple. On crée dans la pensée, en cherchant des vérités sur la vie, le sens et le but de la vie, sur la conduite et les rapports des hommes. On crée dans la science, en expliquant le pourquoi ou le comment de la vie et de toutes ses manifestations, en inventant des théories, justes ou fausses, en partie fausses et en partie justes, qui constituent une synthèse de certaines connaissances, ou de l'ensemble des connaissances. On crée par le travail manuel, en modelant, en tordant la matière pour lui donner des formes nouvelles.

L'homme qui prend des morceaux de bois, les dégauchit, les scie, les rabote, les ajuste, et fait un meuble, crée, non la matière, mais un objet. L'homme qui prend des morceaux de cuir et en fait des chaussures, crée. L'homme qui prend des morceaux de fer et en fait des outils, une grille, un ustensile, crée. Et s'il ne crée pas entièrement, le paysan est cocréateur des moissons, par son travail dans lequel il collabore avec la nature, ou il dirige la nature elle-même.

Tant que le travail n'a pas été mécanisé, le travailleur a créé, et cette création a été une des plus belles, une des plus nobles opérations de son esprit; elle a modelé, élevé l'homme. Et c'est en partie parce que le paysan était moins créateur que l'artisan, que son esprit est « généralement » resté inférieur.

***

Le travail mécanisé est, au fond, un travail autoritaire, dictatorial. L'ouvrier ne fait qu'obéir au vaste appareil dans lequel il est pris, et ravalé au rang d'outil. L'impulsion est toute extérieure. Mécanisation et autorité se confondent. Elles ont pour corollaire immédiat la négation de toute conscience individuelle active, de toute volonté personnelle, de toute responsabilité.

La création suppose donc la liberté, dans la mesure où l'initiative individuelle répond aux besoins sociaux qui la suscitent. Elle suppose aussi exercice de l'intelligence, esprit critique et d'analyse, sens du détail et de l'observation. On est souvent surpris par la simplicité d'esprit de l'Américain moyen. L'explication qui nous est donnée est qu'il est encore un peuple enfant. Elle est certes valable, quoique ce peuple ait été constitué presque uniquement par le meilleur des peuples d'Europe. Mais quand on lit les explications détaillées données pour les activités les plus banales — par exemple sur la façon d'utiliser les aliments en conserve — on est

conduit à y voir un manque d'initiative déconcertant, qui semble bien être dû, partiellement du moins, à la mécanisation de l'intelligence, habituée à obéir, dans l'ensemble des activités qui absorbent la vie de la masse des citoyens.

Je ne prétends faire, ni directement, ni indirectement, l'apologie du retour à l'artisanat, qui supposerait une production infime et l'insatisfaction des besoins, même les plus élémentaires, de l'ensemble des hommes. L'évolution de l'humanité, particulièrement celle de civilisation occidentale — le Japon mis à part — conduit à une nouvelle échelle des valeurs. Mais précisément, plus nous avons recours au travail mécanique, qui annihile les facultés créatrices, plus il est nécessaire de chercher, en dehors du travail, dont le rôle devient secondaire dans la vie de l'esprit, de nouvelles sources de création.

Or, la création ne se limite pas à la sphère individuelle, ne se rapporte pas seulement aux objets usuels, aux formes de l'art, aux investigations scientifiques, à tout ce qui a trait à la vie matérielle immédiate, et de l'esprit. Il est une autre forme qui réclame également l'activité de l'intelligence et de la volonté, et même, parfois, celle de nos bras : c'est la création des formes sociales, des nouveaux rapports sociaux entre les hommes.

Là aussi s'opposent deux méthodes fondamentales : la création mécanique ou autoritaire, la création volontaire ou libertaire.

Au cours de l'histoire, les formes sociales et les rapports sociaux ont évolué, se sont modifiés, transformés. Cela a été l'œuvre des hommes. Cela a été l'œuvre de l'intelligence, de la volonté, de la conscience humaine. Même les inventions qui ont bouleversé les techniques, les techniques qui ont bouleversé le travail et les normes de production, les normes et les variétés de production qui ont bouleversé les classes et fait naître des droits nouveaux, tout cela a été le résultat des efforts de dizaines et de dizaines de milliers de chercheurs, dont la volonté a créé le rythme du progrès.

A la base de l'évolution matérialiste de l'histoire, nous plaçons donc toujours la volonté, la conscience, l'intelligence, souvent l'ambition de l'homme. Au fond, ce n'est pas un hasard que le marxisme, qui a mécanisé l'histoire en plaçant au second rang le facteur humain quand il ne l'en a pas retranché, ait abouti à la dictature. La conception philosophique modèle la conception politique.

Si la création implique liberté, elle signifie non ingérence des autorités constituées, d'un gouvernement, de l'Etat. Elle est donc libertaire, ou anarchiste. Elle est fruit de la libre recherche, de la libre expérimentation. La plupart des chercheurs, des créateurs, penseurs, savants, artistes, ont agi ou agissent anarchiquement, et protestent quand l'Etat se mêle d'imposer une conception de la science ou de l'art.

Eh bien, la création doit être libre aussi, dans la vie sociale. Elle doit, aussi, surgir d'en bas. Sinon, il n'y a que caricature. Sinon, il y a mécanisation, automatisme d'où sont absentes l'intelligence, la conscience, la volonté. Et si l'homme ne crée plus les formes sociales, s'il n'est pas un artisan des nouveaux rapports sociaux, s'il n'en est pas un auteur permanent, il déchoit, sur ce terrain, par le non exercice de ses facultés.

Il déchoit intellectuellement et moralement. Obéir aux directives qui viennent d'en haut, n'implique ni intelligence véritable, ni courage, ni responsabilité. Et, sans responsabilité, rien de sérieux, de juste, de grand, ou simplement de viable, n'est possible. En demandant aux hommes de prendre en mains leur destin, de créer eux-mêmes les formes nouvelles de la société, les normes des rapports sociaux, et de veiller à la perfection de ces formes et au perfectionnement de ces normes, les libertaires tendent à l'application la plus vaste de l'humanisme : celle qui élève l'homme à la création permanente.

***

Précisons qu'on ne crée pas seulement en apportant des éléments sociaux nouveaux. On crée en s'élevant à la compréhension, à la connaissance des éléments existants, quand ceux-ci sont vastes, complexes et harmonieux. On crée en nous-mêmes, on se crée soi-même.

Quand nous appelons tous les hommes à la création de formes sociales nouvelles, quand nous leur demandons d'être les réalisateurs, les orientateurs, les auteurs permanents des institutions indispensables à la vie sociale, nous ne le faisons donc pas seulement pour leur éviter le mal de l'autorité, de la dictature, de l'Etat et de l'oppression politique. Nous aspirons à ce qu'ils s'élèvent à l'attitude de la création. Et dans la vie moderne, où tout s'enchevêtre, s'étend et se répercute, la création, ou seulement la compréhension créatrice, demande un développement des facultés mentales beaucoup plus

grand que ce que demandait très souvent la création d'un objet à un artisan du moyen âge.

Seuls, ceux qui font partie d'institutions réalisant une ou des activités sociales utiles, peuvent comprendre la possibilité de ne pas attendre les ordres venus d'en haut. Car, peu ou beaucoup, ce sont des créateurs qui trouvent en eux-mêmes l'impulsion, le dynamisme, l'orientation. Les autres, parce qu'ils ne créent rien, dans les formes et les normes de la vie collective, doivent attendre tout d'en haut. De Dieu ou du gouvernement. De ceux qui pensent, et souvent agissent pour eux. Automates volontaires ou individualités mort-nées, ils sont faits pour obéir.

Pauvres larves qui n'ont jamais connu l'éveil.

Comme dit le poète, car les hommes sont faits pour se guider eux-mêmes - pour créer.

Gaston LEVAL.

J'EN VEUX UN !

Nous somm's dans un' bien drôl' d'époque,
En équilibre artificiel ;
Tout va d' travers, ça se disloque,
Et le mond' travaill' du gratt'-ciel !
Mais où va-t-on, je vous l' demande ?
On souffr' d'un' cris' d'autorité,
Et des fous font d' la propagande
Pour « libérer » l'humanité.

J'en ai assez des gens stupides
Moi, j' veux un chef, ou je m' suicide !

Oui, j'en veux un ! Un qui conduise ;
L' troupeau humain est si ballot
Qu'y gaspill'rait ses marchandises
Et donn'rait son blé aux pourceaux !
Et, pas besoin qu'on me l' choisisse,
J' suis sociable et pas délicat,
Qu'on l' prenn' parmi ceux qui trahissent,
Dans les partis, les syndicats.

J'en ai assez des gens stupides
Moi, j' veux un chef, ou je m' suicide !

M' faut un « réguyer, un corrèque »,
Pour mettr' de l'ordr' dans la maison ;
Qui protèg' les porteurs de chèques
Et fout' les volés en prison ;
Un qui la fass' « forte et heureuse »,
Un « pacifist' », qui fass' braquer
Les canons et les mitrailleuses
Sur ceux qui les ont fabriqués.

J'en ai assez des gens stupides
Moi, j' veux un chef, ou je m' suicide !

J'en veux un vrai, un joyeux drille
Qui se serve de nos écus
Pour sauver les « Cent mill' familles »,
Et qui nous fass' licher son cul.
A g'noux ! « les damnés de la terre » !
Ça y' est, y présent' son croupion !
Mais poussez pas, là, par derrière,
Chacun aura sa p'tit' portion !...

J'en ai assez des gens stupides
Moi, j' veux un chef, ou je m' suicide !

CLOVYS.

Le fanatisme et la cruauté

La croyance au progrès, qui avait, au début du siècle, remplacé en partie la foi religieuse déclinante, subit à son tour une grave crise de désaffection en notre époque d'indicible confusion, où la connaissance s'avère impuissante à sauver quoi que ce soit et où la science, gravement touchée dans ses aspirations morales, se trouve déshonorée par la monstrueuse cruauté de ses applications.

C'est bien le drame angoissant de ces lendemains de guerre, que la science ne puisse éveiller d'autres images que les visions dantesques d'un monde dévasté. Cependant, ne serait-ce pas injuste et prématuré de proclamer la faillite de la science en mettant à sa charge toutes les abominations qui ont ravagé la planète ? Il ne faut pas oublier que la science reste entièrement subordonnée à cet état social « qui porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage ». Il faut bien reconnaître aussi que l'implacable cruauté des guerres modernes n'est pas entièrement imputable aux « facilités » de la technique, car, parallèlement au bond prodigieux du « scientifique » dans le domaine hallucinant des catastrophes, il y a la poussée bestiale des instincts de « l'homo-fanaticus », de cet « homme des cavernes » que l'hérédité a fait survivre au choc des siècles et des civilisations et qui surgit cauteleusement aux périodes tourmentées pour y poursuivre l'avilissement et la torture du faible *homo sapiens*.

Ce sont ces instincts « cristallisés » dans l'âme impitoyable des bourreaux de Belsen, de Buchenwald, de Dachau, de Dora et de tant d'autres lieux, qui ont provoqué ces scènes d'horreur qui ont tant indigné la conscience de tous les hommes sensibles...

En lisant les tragiques relations de ceux qui, parmi les survivants de ces enfers, firent abstraction de leur légitime colère pour garder malgré tout la pure objectivité du témoin, comme le fit l'auteur de la *Colline sans Oiseaux*, l'on croirait parcourir les tablettes du vieux maître Jehan Froissart au temps que les reitres se divertissaient, entre deux arquebusades, en éventrant les prisonniers malchanceux dont ils enroulaient fort cocassement les tripes à l'aide de quelque dévidoir...

Nous avons soutenu dans *Ce qu'il faut dire* cette opinion basée sur la connaissance des hommes et sur quelques données d'histoire, que ces instincts de brute, mis au service du fanatisme ou de la tyrannie, avaient surgi et pouvaient surgir à toutes les époques et dans tous les pays. Notre propos, irrespectueux des évangiles du jour, passa inaperçu dans le tintamarre des falsifications et des mensonges de ces voraces et immondes parasites qu'on voit après tout combat fondre sur le champ de carnage pour se disputer la curée sur les cadavres des « vainqueurs », comme sur ceux des vaincus.

Aujourd'hui, alors que les passions se sont quelque peu apaisées, à la faveur des scandales ininterrompus qui ont marqué la fameuse renaissance nationale, des témoignages irréfutables démontrent que le « pays le plus spirituel de la terre » n'est pas resté en dehors de cette « sanglante orgie » qui est la marque ineffaçable de la bestialité et qui s'exerça sous le prétexte ironique de la justice populaire !

***

Dans son livre l'*Eternel* (1), Pierre Hamp, avec une sincérité d'autant plus troublante qu'elle s'affirme par une force de persuasion qui ne doit rien à l'artifice littéraire, Pierre Hamp exprime tout le pathétique du drame vécu par une multitude de braves gens qui furent, pour des motifs futiles ou même sans motif, au gré des voix délatrices, arrêtés, insultés, assommés, voire soumis à la torture, avant d'être jetés dans les cachots de cette « Libération » qui n'ouvrait les prisons que pour les remplir « jusqu'à la gueule ».

Pierre Hamp a conservé de sa jeunesse libertaire de beaux élans qui font chaud au cœur. Aussi bien son livre fourmille d'aperçus profonds et de pensées géné-

reuses qui sont comme une éclatante revanche de l'esprit.

Les préoccupations de l'auteur de l'*Eternel*, dans sa prison, sont d'ailleurs loin de nous être étrangères. Elles sont celles des emprisonnés de tous les temps et de partout... C'est d'abord une sorte d'anesthésie. Le corps réclame impitoyablement sa part. Quand la faim, si bien décrite par Knut Hamsun, vous agrippe de ses doigts de fer, elle ne se contente pas de vous prendre aux entrailles, elle vous étreint le cœur, elle vous enserre le cerveau, et les idées fuient comme des flammèches dans la nuit, vous laissant rivé à l'obsession de cet implacable besoin physique.

Il nous souvient avec étonnement des heures gaspillées, en compagnie de l'ami Marc Laprelle, dans les barbelés de Luckenwald, à élaborer de curieux programmes culinaires qui eussent mis l'eau à la bouche d'un Curnonsky !

La faim devenue un peu moins exigeante, nous pouvions tenter enfin la seule évasion qui fut possible à toute heure. Celle de « l'homme intérieur ». Pour échapper au lourd fardeau des jours sans horizon, c'est naturellement l'infini métaphysique qui vous attire. Dans cette immensité livrée à l'esprit, on ne craint pas la rencontre fortuite des petitesses et des méchancetés humaines. C'est l'ultime refuge contre les attaques du désespoir ! Avec l'instituteur Guibert, combien fîmes-nous de voyages dans les nuées, maniant l'hypothèse et le rêve sans même nous arrêter aux barrières de l'inconnaissable. Nous finissions toujours par reprendre pied piteusement au milieu de nos infortunes terrestres !

⁂

Si nous n'adoptons pas les mêmes conclusions quant à l'élévation spirituelle de l'homme, nous comprenons très bien l'intense désir d'évasion d'hommes comme Pierre Hamp qui déclare qu'il fut vivement touché par l'esprit de résignation des croyants qui partageaient sa captivité et qu'il envia leur sagesse.

Sans nier la valeur subjective de la résignation, nous doutons cependant qu'elle puisse supprimer jamais une injustice sur la terre. Nous lui préférons la colère généreuse du révolté qui n'accepte pas l'explication sommaire des « volontés divines ». Nous disons même avec Maeterlinck « *que certaines idées sur le renoncement, la résignation et le sacrifice épuisent, plus profondément que de grands vices et que des crimes mêmes, les plus belles forces morales de l'humanité* ». (*La Sagesse et la Destinée.*)

Pour nous le « fidéisme », auquel s'arrête Pierre Hamp, ne saurait être qu'une tromperie de soi-même, une concession à cet obscur besoin de « fixation » qui émerge de cette partie de nous-mêmes, que Montaigne appelle « les profondeurs opaques de nos replis intimes ». Nous voyons là une démission de l'intelligence qui ouvre la porte sur ce traditionnalisme religieux qui, tout comme Calvin, situe la raison parmi la pire des pestes !

⁂

Si la foi fait quelquefois les martyrs, la foi fait encore plus souvent les bourreaux. Elle est la grande justificatrice !

La « foi mystique » conduit presque toujours au fanatisme et à la justification des guerres qui savent se parer de prétextes idéologiques. Le catholique Paul Claudel n'a-t-il pas écrit : « Ce que nous défendons, avec notre bien, avec l'arpent carré dans lequel tient notre droit et notre destinée, c'est Dieu même qui s'est remis à notre garde... » D'autre part, n'est-ce pas une curieuse transposition du sentiment religieux que nous retrouvons dans l'âme de ces fanatiques qui luttèrent aux crix de : « Pour Hitler ! » ou « Pour Staline ! » en de féroces mêlées que la « poésie » des deux camps exaltait frénétiquement.

Resté seul en lice, Staline continue d'ailleurs à recevoir les hommages dus à un Dieu. C'est ainsi que le général major Kovpak, « deux fois héros de l'Union Soviétique », déclare dans son *Histoire des Partisans soviétiques :* « Toutes nos pensées étaient tournées vers le grand Staline. Lorsqu'une décoration était remise, chacun de nous pensait : nous la devons aux soins et à la protection de notre Père. Il nous a désignés pour une campagne glorieuse. Aussi loin que nous puissions nous trouver sur les arrières de l'ennemi, partout il nous voit, partout il suit chacun de nos pas, partout nous sentons son attention paternelle, ses enseignements... Je voyais dans les yeux de tous les combattants que si on leur disait de s'élancer aux confins de la terre, vers le « royaume du ciel », ils se mettraient

en route sans qu'aucun obstacle puisse les arrêter, ni fleuve, ni montagne !... »

Nous ne savons si cette ferveur religieuse est feinte ou vraie. Il est difficile de l'interpréter autrement que comme un phénomène réactionnaire qui convertit en amère plaisanterie la fameuse interdépendance dialectique des fins et des moyens qui constitue un des principaux articles de foi du marxisme !

Le fameux Rossi, qui appartint autrefois au secrétariat de l'Internationale Communiste et qui « fit le tour » des mouvements communistes de tous les pays peut dire avec raison, dans son livre magistral qui vient de paraître sous le titre de *Physiologie du Parti communiste* (2) : « *Mon ambition a été de prouver que la sociologie peut utilement appliquer ses recherches à d'autres sociétés que les sociétés polynésiennes ; qu'il y a des circuits au moins aussi intéressants que ceux du potlatch et qu'il reste dans le monde moderne où nous vivons des « mentalités primitives » dont la redoutable puissance engage les destinées de l'humanité, nullement protégée de leur « magie » par l'avion à propulsion ou le microscope électronique !* »

S. VERGINE.

(1) et (2) Editions Self.

Sous l'angle de l'humour

Un de mes amis est un personnage original, en ce sens qu'il a une manie peu commune : il nourrit et affirme en toute occasion une admiration délirante pour la principauté de Monaco. Pour lui, tout ce qui est monégasque, institutions, mœurs, principes de gouvernement, représente l'idéal vers lequel doit tendre toute société civile. Il est inutile de dire que, dans le chaos où nous vivons, les destins de la principauté le préoccupent vivement. Quand il imagine les périls qui la guetteront dans une seconde guerre mondiale, son plexus se crispe, il perd l'appétit, il dort mal.

Mais, l'autre jour, je l'ai vu venir vers moi littéralement transfiguré. « J'ai trouvé, s'écria-t-il. Ou plutôt, l'exemple d'autrui m'a inspiré une solution qui permettrait de sauvegarder cette chère principauté. » Et il m'expliqua gravement que, ne croyant plus guère aux gouvernements des grandes puissances, à l'O.N.U. et autres fariboles, il projetait de s'adresser aux peuples eux-mêmes. L'idée lui en était venue en voyant s'amorcer la propagande communiste au sujet d'une guerre possible contre la Russie. Son plan était simple, puisqu'il ne s'agissait que de reprendre à son compte la technique du Parti, et celle qu'on lui prête : grande campagne par affiches pour alerter l'opinion ; prestation de serment par les jeunes conscrits de ne jamais porter les armes contre la Principauté.

Et, dans un élan de lyrisme : « Jure-moi, ajouta-t-il, jure-moi solennellement que tu n'iras jamais affirmer notre volonté de grandeur en allant guerroyer contre les Monégasques ! » Inutile de vous dire que je me suis « engagé » à fond. Personnellement, je suis prêt à signer d'avance un pacte de paix séparée avec n'importe quel homme d'Etat qui aurait la fantaisie de tenir compte de ma modeste personne. A plus forte raison un pacte de non-agression. Mais comme je n'ai pas une douzaine de dragées atomiques à ma disposition, je doute fort que jamais pareille proposition me soit faite.

Ceci dit, l'idée de mon camarade n'est pas si bête si on voulait l'élargir. Les communistes n'ont pas tort de ne pas vouloir se battre contre l'U.R.S.S. Et pour un tas de raisons sur lesquelles nous sommes tous d'accord. Alors, puisqu'ils s'inspirent principalement d'un idéal pacifiste dont le fondement est que la Russie a besoin de la paix, je leur propose de doubler leur serment, de lui donner une efficacité réelle, de lui retirer tout ce qu'il comporte d'équivoque, en jurant solennellement de ne jamais se battre contre les U.S.A. Quelle portée considérable aurait un tel geste à l'heure actuelle ! On me dira qu'il ne serait pas sincère. Qui sait ? Les membres du parti, avant d'être communistes, sont tout de même des hommes. Et, *in petto*, je les soupçonne fort de ne pas tenir tellement à aller au casse-pipe, fût-ce pour voir leurs

petits-neveux profiter d'un régime idéal comme on sait qu'il en existe un derrière le rideau de fer.

D'ailleurs, ils seraient relativement prisonniers de leur serment. Si quelques initiés se livraient, en le prêtant, à quelque restriction mentale, la masse des braves gars qui les suivent iraient sans doute franc jeu. En outre, je suppose que la plupart des Français, à part quelques excités qui rêvent de nous faire massacrer pour défendre le capitalisme américain, seraient pris d'un viril enthousiasme et leur emboîteraient le pas aussitôt. Alors, en cas d'occupation russe, si un Marty ou un Fajon quelconque voulait coller à quelques millions de Français l'uniforme russe, il y aurait peut-être du tirage, et ces collaborateurs d'un nouveau genre éprouveraient quelques déboires.

Je ne sais pas si les camarades du parti goûteront ma proposition. Mais, pour ma part, j'affirme solennellement dès aujourd'hui ma volonté de ne jamais faire la guerre contre l'U.R.S.S., la principauté de Monaco, et les Etats-Unis. On pourrait, bien entendu, élargir cette position à toutes les nations des cinq parties du monde. Et si quelque milliers de Français l'affirmaient définitivement, ils seraient bientôt suivis par quelques centaines de milliers, et il est probable que cette nouvelle technique du pacifisme déborderait vite nos frontières.

Le docteur Evatt répond aujourd'hui à Garry Davis que « l'O.N.U., et en particulier l'assemblée générale n'a pas le pouvoir général ou la prérogative de faire la paix ». C'est bien ce qui m'ennuie, et c'est pourquoi, en me servant de ce qui existe déjà, à savoir la prise de position des communistes, je propose une solution qu'on jugera fort médiocre, mais qui n'est pas exclusive d'une initiative plus intelligente pour que les grands Etats modernes, s'ils tiennent absolument à en découdre, finissent par foutre la paix aux Européens résolument pacifistes que nous sommes à peu près tous.

LA PALICE.

DODO

Dodo mon petit, fleur qui vient d'éclore,
Dors demain, demain et demain encore.

Dors longtemps, longtemps, innocente aurore,
Même avec ta lèvre et tes yeux ouverts.
Qu'aujourd'hui t'épargne et demain t'ignore,
Le deuil est si grand dans notre univers.

Dodo mon petit, fleur qui vient d'éclore,
Dors demain, demain et demain encore.

Mon amour te berce et, mère, je veille
Afin que soit long ton jour sans rumeur.
Si parfois un bruit frappe à ton oreille,
Qu'il ne soit rien que celui de mon cœur.

Dodo mon petit, fleur qui vient d'éclore,
Dors demain, demain et demain encore.

Mais le pied des jours efface les rêves.
Et j'ai peur, j'ai peur, j'ai si peur du temps
Dont la paix dira : « C'était une trêve ;
Ton fils aujourd'hui vient d'avoir vingt ans. »

Dodo mon petit. Le temps qui dévore
Pour dormir te laisse un moment encore.

Joseph BRIAND.

L'avis des Lecteurs... ...et le nôtre

La plupart des lecteurs qui nous ont écrit depuis la parution du premier numéro se sont montrés satisfaits de la tenue de la revue et ils nous l'ont affirmé dans les termes les plus élogieux.

Quelques-uns seulement se sont appesantis sur la question, nous ont soumis leurs suggestions et fait leurs critiques — sur un ton amical, à part un seul qui nous a mal lus, mal compris, mal jugés en tout cas.

Deux ou trois voudraient que nous modifiions le format.

Impossible. Ne serait-ce que pour ceux d'entre vous qui désirez conserver la collection et la relier.

De même, pas possibilité maintenant de donner une couverture de meilleure qualité. Question de prix. Lorsque nous serons plus riches, nous demanderons à notre imprimeur un carton plus résistant et même un papier plus fort à l'intérieur.

Trois ou quatre camarades aimeraient que nous abandonnions l'idée de multiples rédacteurs et que nous nous en tenions à cinq ou six tout au plus — chacun d'eux disposant de dix à douze pages.

Nous ne pouvons agréer leur point de vue. Notre revue n'a pas été créée pour instruire cinq cents ou six cents lecteurs que rien ne rebute. Elle apparaîtrait vite comme un pensum à tous les autres qui n'hésiteraient pas à l'abandonner.

Douze à quinze articles de trois à quatre pages, voilà ce que nous souhaitons vous apporter avec de très courts papiers les séparant. Toutefois, nous nous inclinerons toujours lorsqu'un collaborateur ayant écrit un article d'une seule coulée aura besoin de sept à huit pages et même davantage.

Nous sommes aussi contre les « *à suivre* » dans un périodique ne paraissant que mensuellement. Une étude est-elle trop longue ? En ce cas, il est facile d'imiter nos amis Sergent et Laumière, de la publier en plusieurs fois, mais en s'arrangeant pour que chaque papier forme un Tout.

Notre intention n'est pas surtout de prêcher des convaincus. Si ceux-ci en nous lisant y trouvent leur compte et en éprouvent quelques satisfactions, tant mieux. Mais notre désir est de pénétrer également dans d'autres milieux que ceux ordinairement prospectés, et c'est alors que devra intervenir le vieux militant, celui dont l'éducation est suffisamment avancée, qui fera lire un article, prêtera sa revue et nous adressera des noms d'abonnés possibles.

Retenir l'attention de nouveaux venus, les intéresser ensuite, les convaincre après est plus utile, plus profitable à la cause de l'Homme que se contenter d'entretenir la foi de quelques convertis endurcis.

Notre ambition est de parvenir à faire une revue qui soit lue par un nombre croissant de lecteurs.

Et, revenant au sujet, je suis au regret d'avertir que *Défense de l'Homme* ne pourra insérer ni manifestes, ni ordres du jour, ni les communications de réunions ou annonces de manifestations diverses — nous en serions inondés et la revue en deviendrait illisible.

Un mot, pour terminer, à mes camarades du *Libertaire* qui ont écrit sur nous avec une plume acérée et trempée dans une encre qui ne nous était pas sympathique. C'est bien leur droit et c'est sans doute aussi de leur âge.

Dire que leur charge ne m'a pas affecté qui le croirait, et que je n'aurais pas préféré une main tendue plus fraternellement personne n'en doutera. Car, avant d'étendre notre désir de paix à toute la planète, il me plairait de le voir se concrétiser au sein même de ma propre famille d'élection. — L. L.

Nouvelles réflexions sur le progrès

Le progrès moral

PEUT-ON valablement parler de progrès moral comme on peut parler valablement de progrès technique et de progrès dans l'art ? Autrement dit, y a-t-il, dans le comportement des êtres humains pris autant que possible isolément, aussi bien que dans leur comportement à l'intérieur des groupes sociaux dont ils font partie, un état actuel succédant à un état antérieur jugé moins bon ? Cet état antérieur lui-même succède-t-il à un autre encore moins bon ? Et ainsi de suite ? Peut-on penser que l'état actuel sera suivi d'autres qui seront jugés meilleurs ?

Tel semble être, posé aussi succinctement que possible, le problème du progrès moral.

Le problème du progrès social peut se poser sensiblement dans les mêmes termes : tel groupe humain, tel peuple, telle nation, ont-ils actuellement un comportement que l'on puisse considérer comme meilleur que dans le passé ? Dans un avenir plus ou moins lointain, le même groupe humain aura-t-il un comportement meilleur que son comportement actuel ?

On peut même, à l'échelle mondiale, se demander si l'*ensemble* des êtres humains vivant actuellement sur le globe terrestre ont entre eux des rapports meilleurs que dans le passé et si, plus tard, ce mieux observable aujourd'hui ne sera pas à son tour dépassé.

Pareils problèmes soulèvent d'énormes difficultés, et il ne saurait être question de prétendre ici les résoudre une fois pour toutes en quelques pages, quand des penseurs éminents ont parfois renoncé à se prononcer eux-mêmes dans un sens ou dans l'autre (1). Mais il faut noter qu'à défaut de *progrès,* beaucoup de philosophes et d'historiens ont enregistré au moins qu'il y avait eu *évolution* dans le domaine moral et dans le domaine social (2). Et c'est bien un problème très voisin de celui que nous avons posé en commençant que M. Léon Brunschwicg examine dans les deux volumes de sa vaste et pénétrante étude sur « les progrès de la conscience dans la philosophie occidentale ».

Quant au problème social dans toute son ampleur, il se confond avec le problème de la civilisation, et c'est assez dire qu'il n'est pas simple : un excellent guide sur cette question est le petit ouvrage de M. F. Sartiaux, paru en 1938 (3).

⁂

La première difficulté est celle des *critères* permettant de juger qu'il y a eu ou non amélioration dans le comportement des êtres humains en des groupes sociaux. A quoi se référer ? Quels termes de comparaison utiliser ? Quels points de repère fixer afin de mesurer, ou au moins d'apprécier, s'il y a eu ou non progrès ?

Il faut ici avant tout, comme en ce qui concerne le progrès dans l'art, faire une remarque préalable de la plus grande importance.

Une œuvre d'art ne va par elle-même ni en avant ni en arrière. Elle est « une impasse », un *fait* dont l'existence ne saurait être niée, pas plus que celle du sol sur lequel nous marchons ou que celle de l'air que nous respirons. De même, l'acte moral, le geste individuel qui est jugé remarquable pour toutes les raisons que l'on voudra, à quelque moment et dans quelque milieu que ce soit, ne va non plus ni en avant ni en arrière. Il est un aboutissement, une conclusion, un fait qui se trouve à son tour posé

(1) Voir en particulier les conclusions du petit volume de M. André CRESSON : *Le problème moral et les philosophes.* (A. Colin, Paris, 1939, 2e édit.)

(2) Herbert SPENCER : *Les bases de la morale évolutionniste* ; LÉTOURNEAU : *Evolution de la morale* ; F. NIETZSCHE : *La généalogie de la morale.*

(3) Félix SARTIAUX : *La civilisation.* (A. Colin.)

devant la conscience humaine. L'artisan qui a terminé un mobilier, même s'il est particulièrement satisfait du résultat de son travail, ne peut empêcher que celui-ci est désormais détaché de lui. Il n'est pas plus, en présence de ce mobilier, que l'un quelconque des milliers de visiteurs qui l'examineront dans une exposition. Le compositeur qui vient d'achever une sonate, le sculpteur qui a mis la dernière main à une statue sont exactement dans le même cas. Leur œuvre existe désormais en dehors d'eux et va vivre d'une vie propre, *pour d'autres qu'eux*.

De même le geste de Socrate.

De même, tous les traits qui illustrent, dans telle ou telle morale particulière, chez les sauvages Hottentots comme chez les Lapons, chez les Japonais comme chez les Italiens, les différentes règles qui se sont plus ou moins imposées à l'être humain par l'intermédiaire de son groupe social.

Dès lors, à ce point de vue, il y a progrès moral toutes les fois qu'un geste de cette nature, porté à la connaissance d'un nombre de plus en plus grand d'individus, suscite un geste identique dans les intentions et dans les conséquences. De même que lorsqu'un air à la mode se répand dans un public de plus en plus large, il y a le progrès horizontal.

Que, dans un milieu donné, à Athènes, à Sparte, des *actes exemplaires* différents se produisent en nombre croissant, et il y aura progrès vertical, comme lorsque des œuvres musicales nouvelles naissent et se répandent successivement. Que, chez un nombre croissant d'individus, par la tradition, par l'éducation, ou par la vie, s'accumulent les exemples de nature à influer sur leur comportement, et que chacun devienne capable de s'inspirer tour à tour dans sa vie privée ou publique du courage, de la sobriété, de l'ardeur au travail, de la loyauté, dont il porte en quelque sorte les germes en lui-même, et il y aura par là progrès voluménal.

On est ainsi amené à cette conclusion paradoxale en apparence, c'est que *la notion de critère, de terme de comparaison, n'intervient pas dans le progrès moral. L'idée d'amélioration est indépendante de l'idée de progrès.* « Le progrès... peut être observé et défini sans recours à des jugements de valeur. » (1).

« Les sociologues ont d'abord mis autant d'ardeur à découvrir (le progrès) partout qu'à en nier ensuite l'existence, et à le douer de vertus ou de vices, de valeurs morales, qui ne sont que l'expression de tendances subjectives. » Avec ces pertinentes remarques de F. Sartiaux, il suffit de rappeler encore que le progrès n'est pas une entité, mais un fait basé sur la loi des grands nombres et il en est dans le domaine moral, comme dans les domaines technique et artistique.

C'est le groupe humain qui ajoute, pour des raisons et pour des fins qui lui sont propres, ses jugements de valeur sur les actes individuels et qui les qualifie de moraux et d'exemplaires. Mais le sacrifice de sa vie par esprit d'obéissance aux lois de la cité, comme Socrate, n'est pas, en soi, plus « moral » que le sacrifice de sa vie, volontaire et réfléchi, pour sauver des gens en péril. Faire preuve de tempérance, de sobriété, n'est pas, en soi plus « moral », que faire preuve de bravoure ou de justice. Ce n'est même peut-être pas, à y regarder de près et, malgré les apparences, sensiblement plus facile.

On comprend donc pourquoi tous les traités de morale « puérile et honnête » — celle qui vaut pour l'immense majorité des individus — abondent en *exemples* de gestes dont le renouvellement paraît souhaitable, quelle que soit la raison profonde de ce souhait et quels que soient les desseins et la personnalité de qui le formule. Depuis le *De viris illustribus* jusqu'aux petits manuels des écoliers de France, la méthode est la même. On montre les circonstances, d'une part, l' « acte moral » qui s'y insère, d'autre part, et l'on conclut : si vous vous trouvez dans des circonstances identiques, agissez de même. Cette invitation, si l'on y réfléchit, est magnifique par ce qu'elle suppose de foi en l'instinct d'imitation, de confiance en la docilité, en l'orgueil de ceux à qui l'on s'adresse (2).

⁂

Une seconde difficulté est dans la *relativité* de la morale. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Vérité en un temps, erreur en un autre. Or, la mo-

(1) F. Sartiaux : *Op. cit.*, p. 49.

(2) Notons en passant, c'est d'une extrême importance, ce qu'a de *mécanique* cet aspect de la morale. Celle-ci se trouve, en fait, fondée sur la répétition, la multiplication « en série » des gestes proposés en exemple.

rale est faite d'impératifs, donc d'absolus. Et ce n'est pas sans raison, car agir ne souffre pas de moyen terme. Socrate, s'il voulait agir, ne pouvait que boire la ciguë. Le sauveteur, s'il veut agir, ne peut faire autrement que risquer sa vie. *L'acte accompli, il n'est plus possible de revenir en arrière,* de faire comme s'il n'avait pas été accompli — et à cet égard, on le sait, ne pas agir est encore agir. Mais ce geste qui a quelque chose d'unique, de catégorique, même s'il est le cent-millième d'une série inspirée par un exemple donné, est inscrit dans un cadre, et il y a autant de cadres différents qu'il y a de groupes humains différents dans l'espace ou dans le temps.

Or, c'est un fait que les préceptes moraux que la famille, la tribu, la nation enseignent n'ont pas d'autre but, conscient ou non, que de faire participer ceux à qui ils sont enseignés à la perpétuation de la famille, de la tribu, de la nation. Les hommes ne peuvent vivre qu'en groupes, et les groupes ne peuvent vivre que si leurs éléments respectent certaines règles communes. La vie du groupe est ou paraît compromise dès qu'un de ses éléments se révolte contre les règles que tous les autres respectent. Car, là aussi, l'exemple est contagieux, et la désagrégation familiale, tribale, nationale, peut ne pas tarder où souffle l'esprit d'indépendance. C'est la raison pour laquelle les lois morales, comme les lois civiles, s'appuient sur des gendarmes et sur l'esprit de coercition. Mais ce sont des gendarmes intérieurs, qu'on les nomme scrupules ou remords.

Il est apparu de bonne heure, dans chacun des groupements humains les plus variés, des hommes qui, dans la nécessité d'enseigner ces lois morales, en ont fait des systèmes, des « sommes » relativement à leur groupe et au moment où ils vivaient. Et ceux qui, ensuite, ont pu confronter ces systèmes, ont constaté des analogies et des différences. Aujourd'hui, où le travail n'est pas certes terminé (mais le sera-t-il jamais ?), que voit-on ?

En premier lieu, le nombre des divergences profondes que recèlent les préceptes moraux suivis par les groupes humains a tendance à diminuer. Au contraire, le nombre des préceptes communs a tendance à croître. Certains — en dépit des violations qu'ils subissent journellement — ont une valeur universelle, comme le « Tu ne tueras point », ou comme le « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Dans cette double décantation, on peut voir un aspect du progrès sur le plan moral. En effet, un nombre croissant d'êtres humains, dans le temps et dans l'espace, obéit, par crainte, par intérêt ou par raison, à un certain nombre d'impératifs catégoriques, d'où résulte pour l'ensemble de l'espèce humaine une tranquillité plus grande, une sécurité d'existence plus importante que dans le passé, coïncidant d'ailleurs avec l'aire d'extension plus grande couverte chaque jour par des groupes de moins en moins nombreux.

En second lieu, on observe, comme en ce qui concerne le progrès technique et le progrès dans l'art, l'emploi de moyens nouveaux pour parvenir au même but. Beaucoup de règles qui, en des temps plus ou moins reculés, relevaient de la seule conscience individuelle, de la moralité de chacun, sont devenues des règles collectives relevant de l'action du groupe sur l'individu. C'est ce que les juristes appellent le passage du droit moral au droit pénal. Quand un seigneur du moyen âge avait envie de tuer un de ses vassaux, il ne pouvait en être empêché pratiquement que par sa conscience, s'il était le plus fort. Aujourd'hui, si fort que soit celui qui souhaite la mort d'un autre homme, il se trouve toujours plus faible que le groupe social dont il fait partie et auquel il doit rendre des comptes, même s'il échappe pendant plus ou moins longtemps à cette dernière nécessité.

⁂

Enfin, il faudrait ici pouvoir poser dans toute leur ampleur les problèmes de la guerre et de la révolution. L'une et l'autre sont des conflits collectifs, mettant aux prises, dans un cas de groupes sociaux individualisés, peuples ou nations ; dans l'autre cas, des classes sociales diffuses à l'intérieur d'un même peuple. L'une et l'autre déchaînent des passions de toute nature : les meilleures comme les pires, bien que les conséquences de ces dernières surtout éclatent aux yeux. Où aperçoit-on à travers l'une et l'autre le progrès moral, si progrès moral il y a, et le progrès social, si progrès social il y a ? Ainsi posée — et c'est à peu

près toujours ainsi qu'on la voit posée — la question n'a pas de sens. Ce n'est pas dans la guerre ou dans la révolution en elles-mêmes, ni parce qu'elles sont ou qu'elles ne sont pas, que le progrès moral ou social se peut observer. Comme le progrès de la chirurgie, ou de la chimie, ou de l'électricité, il s'effectue *malgré* ou *à cause* des guerres, *malgré* ou *à cause* des révolutions. Il n'en est pas et ne peut pas en être absolument indépendant, mais il n'en dépend pas non plus d'une manière si étroite qu'on puisse dire : il y aura toujours des guerres et des révolutions, donc il n'y a pas de progrès moral (à cause du déchaînement des passions individuelles), ni social (à cause des ruines accumulées). Ce fatalisme est une forme du pessimisme et un aveu d'impuissance, en même temps qu'il révèle une vue superficielle des choses. Il revient à nier le progrès de la culture du blé parce que le nombre d'épis fauchés augmente avec le rendement à l'hectare, ou parce que la quantité de grain livrée à la consommation augmente avec la production, et diminue d'autant le nombre de grains qui accompliront leur destinée en revenant à la terre sous forme de semence. Qu'on nous comprenne bien : il ne s'agit pas, par cette image, d'assimiler la destinée de l'homme à celle d'un épi, celle d'un peuple à celle d'un champ où la mort peut moissonner sans nous émouvoir. L'épi, pour autant que nous le sachions, n'a pas conscience de son destin. L'homme, comme Faust, mais avec ou *sans* le concours du diable, est généralement maître de son destin. Nous voulons dire par là que s'il est vrai qu'il est très largement déterminé dans chacune de ses actions, *du fait qu'il en a conscience,* il réussit peu à peu à se libérer de ce déterminisme. Il s'est libéré déjà en grande partie de ses terreurs ancestrales, comme il s'est libéré de l'obscurité nocturne ; il s'est libéré des obstacles que le temps et l'espace accumulaient devant lui et n'a d'ailleurs pas dit son dernier mot à cet égard ; il s'est libéré des maladies et, jusqu'à un certain point, de la famine, qui décimaient les peuples autrefois ; de même, il se libérera de la guerre, comme ne peuvent le faire espérer les tentatives avortées, d'où qu'elles aient émané, et les tentatives en apparence les plus folles comme celle dont Garry Davis porte en ce moment le drapeau.

Mais la Révolution ? L'homme s'en libérera-t-il ? Qui pose ainsi la question craint la Révolution parce qu'il en ignore l'essence. C'est parce qu'il se contente du milieu où il vit et de ce que ce milieu lui apporte. C'est parce qu'il ne voit aucune erreur à relever autour de lui, aucune situation à améliorer, aucun horizon nouveau à explorer. Celui-là craint le mouvement et la vie dans ses aspects changeants.

Au total, le révolutionnaire Jésus-Christ, et beaucoup d'autres de son espèce — mais qui ne se sont pas tous fait un « nom » — ont apporté peu à peu aux générations qui peuplent en ce moment le globe terrestre, un certain nombre de choses à quoi il est bon de penser avant de jeter l'anathème sur le progrès : respect croissant de l'être humain, dans sa personnalité, dans sa vie, dans ses pensées (en dépit de ce que peuvent nous présenter à ces divers points de vue les régimes totalitaires), vie généralement plus réellement libre pour chaque être humain en des communautés de plus en plus étendues : les Etats-Unis d'Europe verront peut-être le jour à la faveur de la rivalité des deux « blocs », et le moment viendra sans doute où la « nationalité commune » voulue par Churchill en 1940 entre Français et Anglais, sera réalisée entre Russes et Américains. C'est en tous cas, et quelles que soient les imperfections possibles des sociétés futures, à quoi doivent tendre les efforts des hommes d'aujourd'hui. Même si l'homme ne change pas dans sa nature intime, et n'est en lui-même ni meilleur ni pire qu'à aucun moment passé de l'humanité, il est maintenant possible d'envisager, sans passer pour utopiste, le temps où l'organisation sociale, englobant un nombre de plus en plus important d'êtres humains, fera disparaître le souvenir de la longue période où l'homme était un loup pour l'homme.

LAUMIÈRE.

Ne confondons point la tolérance avec la paresse d'esprit qui excuse tout. Elle sait discerner ce qui est faux de ce qui est vrai. Elle rend à chacun ce qui lui est dû. — LACAZE-DUTHIERS.

LES FILMS

“ La Belle Meunière ” ou la vilaine plaisanterie

LORSQUE *Marcel Pagnol écrit des choses truculentes — excepté sa capricieuse* Cinématurgie de Paris *— enfante du bon théâtre aimablement populaire, vend ses produits d'un joli accent méridional, amuse et émeut les foules avec d'interminables bavardages que débitent des personnages savoureux, et même joue son rôle le plus cocasse sous la coupole de l'Académie française, il est gentil, spirituel à l'occasion, sympathique toujours. Mais dès qu'il se mêle de mettre le cinéma au service de son talent et de ses « affaires », il est le plus agaçant des plus mauvais farceurs.*

L'auteur de Topaze *n'est pas, ne sera jamais un homme de cinéma. A l'époque de* Marius, *cela n'était pas encore prouvé ; et puis, tout de même, dans l'équipe et la dominant, il y avait Raimu... Aujourd'hui l'illustre comédien n'est plus et son ami Pagnol, ancien répétiteur devenu titulaire de l'habit vert, continue de faire tourner cette caméra, à la façon d'un marchand de conserves de Chicago écoutant du Jean-Sébastien Bach.*

L'intérêt de La Belle Meunière *tenait, pensions-nous, dans un nouveau système de la « mise en couleur » de l'image. Le procédé intitulé « Rouxcolor », invention des frères Roux, ne semble apporter pour le moment aucune amélioration sensible, du point de vue pictural, par rapport aux méthodes Technicolor et Agfacolor. Peut-être de prochaines applications se révéleront-elles plus intéressantes que le « barbouillage plaqué » de cette* Belle Meunière... *Depuis de nombreuses années les cinémas américain et allemand, puis plus récemment le cinéma soviétique, nous prouvent obstinément la médiocrité persistante des lamentables balbutiements de la couleur. En France, ce pauvre* Fils de Ramuntcho *nous a obligés à quitter vivement la salle avant le mot « Fin ». Et cette* Belle Meunière *suit la ligne traditionnelle.*

La couleur n'est valable au cinéma que dans l'exigence d'une rigoureuse mesure du sens pictural. Le jour où quelques peintres orienteront leur regard vers les possibilités de l'art du cinéma, la féerie sera proche et des styles naîtront. La couleur, telle qu'elle se trouve produite par les divers procédés actuels, tue l'esthétique de l'image, supprime toute atmosphère, empêche la poésie de surgir d'un « flottement de vie » qui, dès lors, cesse d'être, rend l'œuvre plate, dépourvue de vérité à cause d'une volonté simpliste de réalisme, contribue avec l'aide de l'aveuglement des auteurs à faire le film laid, affreusement criard. Dans cette Belle Meunière, *comme dans tout film de ce genre, rien n'est délayé, aucun élément n'est confondu, le flou n'opère pas, la vie des choses, la vie de la nature, la vie des êtres ne sont pas harmonisées, mêlées, mariées, les unes avec les autres, les unes dans les autres. Artifice grossier. Carte postale. Nous sommes loin de Matisse, de Braque, de Manet, de Renoir, de Van Gogh, et puis aussi d'un Maupassant. Et il est curieux de constater que le plus sûr moyen d'évoquer Rembrandt est de faire réaliser le film* Jour de colère *par un Suédois de la valeur de Dreyer. Pagnol ignore-t-il la parole fameuse d'Oscar Wilde, selon laquelle c'est la vie qui copie l'art et non l'art qui copie la vie ? Mais Pagnol ne va pas aussi loin. Les voyages de l'Esprit coûtent trop cher.*

Cette Belle Meunière *déroule un scénario imbécile qui ne laisse même pas en paix le grand Schubert. Les mélodies de ce dernier sont chantées par un Tino Rossi agréable, sans plus. La mise en scène n'existe pas ; Pagnol ne sait pas ce que c'est. Je vous signale une présence charmante, celle de Jacqueline Pagnol. Si vous estimez que j'ai eu tort de vous parler de ce film stupide — et je n'ai que fait cela au nom de la couleur et de la peinture — je m'en excuserai volontiers. —* R. T.

CEUX D'HIER

HAN RYNER

Nous commençons à voir grandir dans le recul du temps la noble figure de Han Ryner. Certains s'étonnent de la ferveur que lui porte une petite troupe d'amis. Ils trouvent touchant de voir se rassembler autour de la mémoire d'un écrivain de talent l'admiration de fidèles. Mais s'ils ne se rendent pas encore compte de la place qui est marquée pour Han Ryner dans les lettres, dans la pensée, dans l'ensemble de civilisation contemporains, à qui la faute ? D'abord sans doute, une critique sans conscience a pu, pendant quarante ans, faire la conspiration du silence sur l'œuvre ou minimiser son importance. Le cas n'est pas unique. Nous savons que la renommée actuelle de tels « best sellers » est sans aucun rapport avec la considération que leur accordait la critique patentée voici quelques années. Tel « Prix Nobel », comme Gide, était ignoré du public malgré sa qualité. Ainsi de Paul Valéry, de Claudel, et hier de Vallès ou de Nietzsche. La gloire, soleil des morts ?... La grandeur de Han Ryner est de s'être opposé à son siècle et d'apporter, lui aussi, de nouvelles « tables de valeur ». Cela suffit à expliquer l'incompréhension des endormeurs et des endormis du « Bon Sommeil ».

Han Ryner est un pseudonyme. Henri Ner est né le 7 décembre 1861 à Nemours (département d'Oran), de parents catalans français. Son enfance s'est passée en Provence. Licencié de philosophie, professeur en divers collèges de province, maître répétiteur à Paris, principalement au lycée Charlemagne, il prit sa retraite en 1921. Il est mort le 6 janvier 1938.

Sa vie, extérieurement, n'a rien d'éclatant. Elle prend sa teinte quand on sait qu'elle est toute dirigée par ce qu'Albert Thierry a nommé : « refus de parvenir ». De multiples dons, d'orateur et d'écrivain, l'intelligence, la volonté, la puissance de travail, auraient permis à l'homme d'atteindre le rang officiel le plus élevé, s'il l'avait désiré. Dès sa jeunesse, il se traça une voie trop haute pour l'abaisser à la flatterie des stupides et des puissants qui tiennent les allées de la « réussite ». Il se voua à la tâche de construire une œuvre probe, forte et solide.

Je dois souligner, à l'origine de cette conscience d'homme, le refus de la violence organisée et martiale. Le jeune homme travaille pour être professeur et échapper ainsi, selon les lois en usage aux ans 1880, à la conscription militaire. Jamais il n'a cessé sa lutte antiguerrière. Il en a pris une conception de plus en plus vaste et précise, pour nous apparaître enfin comme un des plus persuasifs apôtres de la Paix, un de ceux qui en ont le mieux connu la voie et les moyens. Si en 1912, une cohorte enthousiaste de jeunesse littéraire l'élut et le salua comme « prince des conteurs », il peut porter, plus rayonnante couronne, le nom de « Han Ryner le Pacifique ».

N'est-ce pas *Les Pacifiques*, le titre d'une des plus merveilleuses « utopies » ? cette Atlantide ironique qui flagelle notre civilisation de « Cruels » et nous présente le tableau d'une humanité pleinement réalisée. Souvenons-nous que cet avertissement a paru en 1914, après avoir été refusé pendant dix ans par nos subtils éditeurs français. Mais l'auteur du *Crime d'obéir* leur faisait peur, sans doute. C'est en cet ouvrage — en 1899 — que paraît sculptée en pied la figure du « Réfractaire » : Pierre Daspre refuse toute la servitude sociale, et d'abord l'infâmante et dégradante livrée du soldat.. « Objecteur de conscience » rigoureux, il arrache le masque hypocrite à tous les apologistes de l'obéissance passive et de la loi de meutre autorisé — pour le bien collectif, paraît-il. En 1905, *Le Sphinx Rouge* annonçait le conflit armé et condamnait par avance les naïvetés de « Tueurs de la Guerre » qui croyaient parvenir à empêcher par la violence la grande Hystérie. Il me semble nécessaire de rappeler ces dates. Elles accusent ceux qui n'ont pas voulu écouter ni

entendre. Elles montrent aux jeunes que le combat pour la paix n'est pas une nouveauté. J'ai déjà dit ces choses voici quinze ans dans la *Patrie Humaine*... Je n'espérais pas plus qu'aujourd'hui convertir une humanité qui n'a pas écouté de voix plus prenantes, et celle, si émouvante entre autres, de Han Ryner. Mais, hommes de bonne volonté, Han Ryner nous avait enseigné que d'abord c'est en nous que se fera la Paix et qu'il n'est pas besoin d'attendre du dehors la réalisation qui tarde.

En 1914, Han Ryner garda d'abord le silence. Il ne voyait pas la possibilité de dire avec efficacité toute sa pensée sur le massacre absurde, au milieu du déchaînement de fièvre collective. Il déchargea son cœur trop lourd et sa raison dans les *Dialogues de la Guerre*, encore presque tous inédits. Puis, dès que les ruses requises pour traverser le barrage de censure lui permirent de s'exprimer, il affirma avec courage son pacifisme clairvoyant, notamment dans le journal de Sébastien Faure, *Ce qu'il faut dire*, et dans les petites revues d'avant-garde où se réveillait l'esprit d'humanité. En 1934 paraissait la biographie romancée de : *Bouche d'Or, Patron des Pacifistes*, vie d'un apôtre militant de la Paix au premier siècle, Dion Chrysostome, philosophe estimable, disciple de Musonius Rufus et émule d'Epictète. N'est-il pas un peu un avatar de Han Ryner, et ne traduit-il pas bien sa pensée ?...

C'est par la sagesse que Han Ryner pense délivrer les hommes. Toute son œuvre est une préparation à l'accomplissement du Sage. On ne peut, ni en quelques lignes, ni en quelques pages la résumer. Sagesse, pour lui, est vie, et simplement, l'art de vivre harmonieusement. Si un art se pouvait enfermer en une formule, voici celle où Han Ryner mettait son accent personnel : « Libère ton rythme ». Nos abstentions qui éliminent tout ce qui ne dépend pas de nous, tout ce qui n'est pas nous, sont les puissances intérieures qui parviennent avec le plus d'efficience à nous former. L'homme se dégage par la résistance énergique à toute la pesée des orthodoxies, coutumes, croyances traditionnelles, lois écrites — et leurs menaces et leurs appels aux prostitutions basses, séduction des « honneurs qui déshonorent », tentations de commander et d'exploiter autrui.

Han Ryner trouve dans l'individu la seule réalité vivante. Mais l'individu doit se réaliser, exemplaire unique d'humanité, pour exister vraiment. L'épanouissement équilibré des individus est la première étape vers une culture vastement humaine, la condition indispensable de la Paix, le premier signe de l'apparition d'un règne d'amour entre les hommes. Détachement des faux biens, renoncement à la violence, connaissance réfléchie et création attentive de soi, art de l'accord qui s'appelle bonheur, entre les besoins du cœur et de l'esprit — raison et lumière — voilà la sagesse rynérienne.

Elle s'est exprimée avant tout dans une existence faite de noblesse, de grâce et d'amour, puis dans une œuvre variée, étonnamment riche, féconde, belle — et peu connue. C'est à cette œuvre que ceux qui sont soucieux de perfectionnement intérieur recourront. Han Ryner, sans forcer vers lui aucun être, apporte à chacun l'élan et le sursaut de la découverte, et il aide fraternellement à se faire. Comme Socrate, il fut un grand « accoucheur » d'âmes. Artiste de sagesse, il sait aussi les méthodes qui conduisent au seuil de la libération harmonieuse. Son œuvre donne les conseils du praticien averti, soit directement, soit sous forme de fables. Son invention se joue en symboles divers, animés, et qui ne s'oublient plus. Mythes, dialogues, songes, voyages... Philosophe, poète, romancier, historien, exégète érudit et subtil de toute la pensée de ceux qui l'ont précédé et de ses émules, l'analyse de son œuvre considérable demanderait un volume au moins. Et ce puissant créateur nous laisse encore à faire de grandes publications posthumes.

Il faut tout de même citer quelques-uns de ces livres qui prendront une place de premier plan dans la production intellectuelle contemporaine. Les apprentis de sagesse liront d'abord le *Petit Manuel Individualiste*, la *Petite Causerie sur la Sagesse* et *Le Subjectivisme*, avant d'étudier ces maîtres-livres qui sont : *La Sagesse qui Rit* et *Le Rire du Sage* (ce dernier à paraître), où il développe son éthique, accompagnés de cette *Histoire de l'Individualisme dans l'Anti-*

quité, splendide raccourci de l'enseignement éthique des écoles anciennes.

Ils liront *Les Paraboles Cyniques,* livre unique d'initiation à la pensée et à la conduite eurythmiques, où la beauté des images et l'imprévu des actions s'unissent à la musique et l'éclat d'un style souverain. Ils seront émus aux profondeurs par le *Cinquième Evangile* où vit la figure de rêve de Jésus. Ils participeront à toute l'épopée des races en marche vers l'unité humaine, dans *La Tour des Peuples,* immense fresque de nos espoirs et de nos découragements millénaires. Ils s'égaieront aux aventures du *Père Diogène,* Don Quichotte philosophe qui a voulu restaurer sous nos climats la vie des anciens cyniques.

Alors pourront-ils aborder les œuvres plus secrètes dans leurs multiples sens cachés — qu'il faut trouver soi-même — et plus hautaines : *Les Voyages de Psychodore,* incursion de génie dans le royaume du mystère ; *Songes perdus* et *Crépuscules,* énivrantes cuvées des élixirs les plus forts de la pensée ; les *Apparitions d'Ahasvérus,* cette confrontation dialoguée et incisive entre le champion de la Justice et les tenants du Pouvoir, de la Révolte, de la Science — de la Sagesse. Ils oseront entrer dans la demeure sévère du *Fils du Silence,* là où des éclairs éblouissants révèlent la doctrine du père mythique de la philosophie, le savant et sage Pythagore, et les harmoniques qui vibrent autour de cette puissante base fondamentale irradient une clarté pure sur les civilisations antiques — où nous n'avons pas fini de trouver des sujets de méditation.

Celui qui a laissé de telles leçons n'a pas non plus fini de nous intéresser, et de retenir l'attention des siècles futurs. Les hommes d'aujourd'hui se doivent, dès à présent, de mettre à la disposition de tous, les moyens d'étudier cette œuvre et de s'y réjouir ; œuvre faite pour eux parce qu'elle a été faite pour la durée. Il faut lire, relire et faire lire les livres de Han Ryner qui, mieux que tout commentaire, expriment le suc de la connaissance primordiale, celle qui débute par le : « Connais-toi toi-même ! »

Louis SIMON.

Si le droit et les bonnes mœurs font règle, chacun a le droit de mourir pour ses idées, mais que personne ne soit forcé de mourir pour les idées des autres, car c'est assassinat, assassinat, et encore assassinat. — DIDEROT.

Propagande

Tout pays, la propagande l'emplit.

Partout de grands peuples, qui protègent les petits,
Qui secourent, libèrent les petits.
Partout rien que des vainqueurs et, vaincus, des troupeaux dits d'ennemis
Et puis des attaques repoussées et puis,
Sublimement pour le Juste bataillant des pays et des pays.
Des amis de l'humain font tomber des bombes qui tuent femmes et petits :
Le Juste est réalisé quand le bestial ennemi périt

De la haine et du sang, de la haine et du sang !

Jouis, Moloch : jamais tu ne fus dieu géant comme aujourd'hui.
Pas un instant tes curés ne sont assoupis.
Jours et nuits, jours et nuits,
Radios, manchettes grasses des journaux
Et ces chiens que sont les gouvernants
Vont hurlant
L'honorabilité du dieu de la guerre et du faux.

PENNTI Lahti.

(Traduit du finnois par Armand ROBIN.)

Analyse spectrale du monde contemporain

L'ABSURDITE du monde contemporain est saisissante.

L'économie, qu'une technique industrielle dote de moyens de production accrus, chancelle et laisse apparaître, au sein d'une certaine abondance, un paupérisme inqualifiable.

La Finance ne se maintient que par des artifices et des mesures d'une complication byzantine.

La Politique oscille suivant des lois mystérieuses entre deux pôles d'attraction.

Marcher sur la tête est peut-être une mauvaise position pour voir les choses selon les normes de la vie, selon les normes de l'homme. Nous voulons pourtant en tenter l'expérience.

⁂

Deux faits sont à l'origine du monde moderne : le capitalisme et l'industrie.

La surabondance de monnaie et sa concentration en peu de mains, permit à partir du XVIIIe siècle et grâce à l'apparition de la machine et, ultérieurement, à l'application du moteur, des carburants et de l'électricité, la concentration industrielle et commerciale.

Comme l'explique fort clairement Huxley, dont tous les ouvrages devraient être davantage lus, la concentration initiale d'argent entraîna la concentration industrielle, l'une venant renforcer l'autre et aboutissant à l'édification de fortunes colossales.

Ces agglomérations d'intérêts capitalisés sont finalement devenues des trusts, qui tiennent entre leurs mains l'âme même de la civilisation mécanique. Les grandes compagnies pétrolifères en sont un exemple typique, déjà un peu connu du grand public, et dont les superbénéfices, c'est-à-dire les profits qui viennent s'ajouter à ce qu'on peut légitimement désigner comme le bénéfice ou rétribution du travail, se chiffrent par de très nombreux milliards annuels, au détriment des consommateurs mondiaux d'essence.

Cette concentration commerciale et industrielle, aux mains de quelques individus détenant les leviers de ces ensembles complexes que sont les sociétés associées, ne pouvait manquer d'alarmer les politiciens, émanation apparente des citoyens des diverses nations.

Les nations ont en effet des intérêts particuliers, qui sont d'ailleurs le plus souvent ceux de certains particuliers. Et si les trusts mondiaux sont en opposition avec ces intérêts-là, la nation, par l'entremise de ses diplomates, intervient avec plus ou moins d'efficacité.

A titre d'exemple, on peut citer les tentatives de pénétration de l'industrie allemande dans le Proche-Orient, avant 1914 et les oppositions que la Grande-Bretagne suscita à l'occasion de la construction du chemin de fer de Bagdad.

Ces interventions diplomatiques n'ont pas toujours de répercussions dans la presse : la censure veille. Mais il suffit d'ouvrir certains dossiers de ministères pour comprendre qu'un incident, le plus banal en apparence, puisse conduire, si un Etat l'estime utile, à une guerre.

Or, précisément, si la centralisation économique internationale a provoqué la centralisation politique interne, à titre de réaction d'un groupe d'intérêts contre un autre, les guerres tendent, elles aussi à être centripètes. Depuis 1914 les conflits sont à l'échelle mondiale, parce que la concentration économique est de plus en plus poussée et que la Terre est partagée en zones d'influences. Celles-ci impartissent aux conflits un caractère aigu. La conséquence de cet état de choses se traduit, lors du retour à la paix, par de profonds bouleversements que la Finance enregistre.

On aboutit à des complications infinies entre les nations, du point de vue monétaire, car les économies ne sont plus harmonisées. La monnaie du pays le plus puissant sert d'étalon aux autres et c'est par les astuces d'une étonnante gymnastique que les monnaies nationales s'apprécient, se dévaluent, s'alignent et se cotent mutuellement. Tels les différents francs coloniaux. Cet artifice permet d'éviter ou de retarder dans certains territoires d'outre-mer, tributaires de l'industrie métropolitaine, une trop forte montée des prix. Mais il est évident qu'une telle réglementation exige, de la part de ceux qui l'appliquent dans le détail, des efforts disproportionnés au résultat obtenu.

Le dirigisme que le monde subit de plus en plus était inévitable et le demeure. Toutefois, un danger supplémentaire est apparu : c'est l'alliance des Etats avec les trusts. Les intérêts particuliers sont d'abord nationalisés, soit par paliers (France, Angleterre), soit

en bloc (U.R.S.S.). Puis les Etats, du fait qu'ils sont possesseurs des moyens de production, recourent aux trusts internationaux pour obtenir la matière première, et celle-ci leur est livrée dans des conditions qui, parfois, sont imposées par d'autres Etats puissants. C'est le cas des trusts pétrolifères du Moyen-Orient, que les U.S.A. dirigent en sous-main.

⁂

Faire cet inventaire n'est pas suffisant. Il est bon de comprendre ou de rappeler les grands principes qui gouvernent le monde d'aujourd'hui. Mais il faut encore en tirer quelques conclusions.

Nos réactions sont avant tout celles d'individus. Nous constatons, sans avoir à forcer le tableau, que les Etats ont, dans leurs préoccupations, infiniment plus le souci de défendre des positions économiques, que de promouvoir des idéaux.

Etant donné que l'homme est plus sensible aux suggestions émotives qu'aux exigences rationnelles, les Etats, dont le principe est de maintenir l'ordre, c'est-à-dire l'ignorance, ont par des moyens divers, appuyé les organismes religieux ou laïcs, chargés d'entretenir les idéaux et d'alimenter les émotions humaines. La Patrie, abstraction habilement greffée sur la réalité antique de la propriété familiale romaine, s'est mêlée aux sentiments, a perduré par l'enseignement, et en l'absence de toute religion, est devenue un culte par ses propres vertus. Il convient d'en dénoncer la fausseté et de souligner l'escroquerie qui fit la fortune du mot Patrie, dieu sanguinaire qui mange par millions ses propres enfants.

L'artifice, ou l'abstraction, n'est pas toujours sciemment voulue ni organisée à des fins déterminées. En revanche, il est certain que l'abstraction domine l'ensemble des relations mondiales, à tous les degrés.

Pensons seulement aux statistiques et à ceux qui les interprètent. Les statistiques partent de données exactes ; elles sont une expression chiffrée de phénomènes réels, contrôlables. Et pourtant, leur abstraction vient de ce que, agissant sur les grands nombres, elles ne font apparaître que des lois, masquent forcément les cas particuliers sur lesquelles elles se fondent pourtant et rendent ainsi anonymes chacun d'eux.

Or, s'il est vrai qu'il existe des lois, expression de la généralité, la Vie, elle, est particulière. L'homme vit par et pour lui d'abord ; c'est du moins ce dont il a conscience. Il applique ou subit des lois naturelles, certes, mais il EST, et c'est son caractère essentiel que d'être existant et conscient. Qu'importe à l'homme de savoir que la longévité moyenne dans son pays est de 50 ou 55 ans ? Ce qui lui importe, c'est l'âge auquel lui, sa femme, ses enfants, mourront. Le reste est une abstraction née des statistiques dont l'usage est utile aux compagnies d'assurances, par exemple.

Le plus grave, c'est que ceux qui gouvernent les hommes le font, non d'après les besoins humains réels, mais d'après des moyennes statistiques. Les mesures prises ne correspondent donc à aucune réalité ; l'adaptation dans la pratique se fait à coups de mécontentements à tous les échelons.

Il est possible que la ration moyenne d'un travailleur soit de X calories journalières. En fait chaque individu a besoin de X — x ou de X + x calories pour maintenir SA VIE.

Le dirigisme s'est si bien condamné lui-même, que tous les plans, théoriquement, mathématiquement exacts, s'effondrent au stade de leur réalisation.

Que je sache, la Vie ne se met pas encore en équation ! S'il est vrai qu'il n'y a de science que du général, l'homme demeure un particulier. Pour son malheur, la science, la technique, la mathématique, ont actuellement la préséance et régissent un monde abstrait. C'est, je crois, l'explication de la crise profonde dont pâtit tout le genre humain.

Il est probable que cette tendance va s'accentuer au détriment de l'homme, disons plutôt des hommes, car il ne convient pas d'abstraire l'homme, nous non plus, et d'en faire une notion vidée de tout contenu, puisqu'aussi bien chaque homme à lui seul est un microcosme. Pas plus d'ailleurs qu'il ne convient d'être moralisateur quant à la situation mondiale, à partir de notions abstraites.

La morale théologique, la morale laïque, toutes les morales, en essayant d'engager l'homme, ont abouti spirituellement à la même faillite qu'aboutissent aujourd'hui, sur le plan matériel, les techniques généralisées.

L'homme ne peut guère se sauver que par lui-même, et si l'unité absolue doit un jour être atteinte, elle demeure une hypothèse dont le maniement ne doit pas être laissé entre les mains de dictateurs des âmes, des consciences ou des corps.

C'est en définitive à chacun qu'il appartient de se défendre lui-même.

Edouard ELIET.

Histoires vécues du jour et de la nuit

C'EST bien vrai que la sensibilité s'émousse. Il y a tant de souffrance sur la terre, on en a tant vu quand on a un peu vécu qu'on finit par se juger, sinon égoïste (c'est un qualificatif qui me fait encore peur), tout au moins anesthésié par la force de l'habitude.

L'habitude qu'on prend de la souffrance d'autrui ? Bien sûr ! Mes lecteurs ont rectifié d'eux-mêmes. Merci !

Je suis ainsi excusé de ne point tenter de vous émouvoir avec ces histoires banales et désuètes de mères de famille qui se suicident avec leurs enfants affamés. L'abondance en cette matière a dépassé ce mois-ci les calculs les plus pessimistes. Et cela me rappelle ce mot savoureux d'un directeur de journal en 1916 qui, devant la multitude des mutilés cherchant à trouver leur pitance en vendant les cartes postales, disait à un jeune rédacteur :

— Ne parlez plus des mutilés, ils sont trop !

Oui, le proverbe est vrai. L'excès en tout est un défaut. Et quand l'imagination ne vient pas au secours du chroniqueur, ou s'il s'obstine à se confiner dans la réalité, il connaît souvent des instants d'inquiétude : la corde de la souffrance humaine est usée ; comment la faire vibrer encore ? Tout n'a-t-il pas été écrit... et vécu ?

Mais il nous reste le tragi-comique.

C'est en somme cette formule qui a permis au romantisme de « faire neuf » en substituant le « drame » à la monotonie classique. Et puis, ce fut « la tranche de vie », celle des Goncourt qui subsisteront longtemps encore, grâce surtout au Prix qu'ils ont fondé. On en parle beaucoup cette semaine encore et cela remet en actualité cette fameuse « stratégie littéraire » où Fernand Divoire a si bien analysé les moyens de parvenir nécessaires aux jeunes écrivains en quête d'honneurs. Reconnaissons donc franchement que « la tranche de vie » est, parmi tant de systèmes, ce que nous avons de mieux pour connaître la vérité du jour. Ainsi, en même temps que « la feuille de température de la planète » dont je parlais dans le dernier numéro, nous pouvons connaître « sa tension ». En voici un singulier symptôme :

La torture est à l'ordre du jour.

Ça c'est grave. Plus grave que la mort. Il fut un temps où la torture était inscrite dans les lois, disons mieux, dans les coutumes, plus fortes que les lois. Jusqu'au dernier tiers du XVIIIe siècle, nul ne rougissait d'ordonner de torturer, de voir torturer ou de torturer un misérable. Le doux poète Robbe de Beauvesest nous a conté allégrement le supplice de Damiens en place de Grève, c'est-à-dire devant un public innombrable, où l'aristocratie se mêlait à la plèbe dans une ignoble jouissance. Ce monstre, Damiens, avait d'un coup de canif échancré l'habit de Louis XV. Condamné à l'écartèlement après les multiples épreuves de « la question ordinaire et extraordinaire », Damiens opposa d'abord à ses bourreaux un stoïcisme farouche qui maintint ses complices à l'abri. Son courage, comme vous le pensez, n'émut nullement ses tortionnaires, qui continuèrent leurs premières besognes. Mais, où notre homme se montra tout à fait original, ce fut à l'heure de son écartèlement.

En effet, malgré les quatre percherons attelés à ses quatre membres, les bras et les jambes du patient se refusèrent à se détacher de son tronc.

Tête du bourreau !

Les chevaux tiraient. Fouaillés, faisant crépiter le pavé sous leurs sabots, ils s'efforçaient encore.

Et les membres de Damiens s'allongeaient, démesurément, sans quitter le tronc !

— Ça ne peut pas durer ainsi, dit le

chef des tourmenteurs. Il faut deux chevaux en plus.

— Cela est interdit par la coutume, observa un juriste. Tout ce qu'on peut faire dans l'intérêt du condamné, et pour permettre un arrachement rapide de ses membres, c'est de sectionner les muscles.

— Faites ! ordonna le bourreau à ses aides.

— Oui, mais pour cela, répliqua le juriste, il faut l'autorisation du Châtelet.

On attendit. L'autorisation arriva au bout d'une heure. Après quoi, la justice fut satisfaite. Chaque cheval emporta à son arrière-train un membre de Damiens dont le tronc, grésillant de plomb fondu, resta sur le pavé.

Vous croyez que je m'écarte de mon sujet ?

Pas du tout. Car la torture est une histoire vécue du jour et de la nuit. Sa seule différence avec le passé réside dans ce fait que son « application » ne figure plus dans nos codes. En pratique elle a toujours droit de cité, dans presque tous les pays civilisés et, notamment, chez « les Grands ».

Tant et si bien que, sans plus être niée, elle a fait tout dernièrement dans une des salles de la Faculté de droit, l'objet d'une conférence ayant pour titre : « Faut-il rétablir la torture ? »

L'assistance était de choix : le président de la Cour de justice, le président du Tribunal militaire, des juges d'instruction, des avocats généraux, des membres du Conseil de l'Ordre, des professeurs à la Faculté, etc. Et n'oublions pas le conférencier, un jeune avocat de talent : Mᵉ Alec Mellor. Celui-ci, empressons-nous de le dire, conclut à l'abolition de la torture.

Voilà qui est bien.

Mais, si j'en crois les relations que j'ai lues de cette conférence, Mᵉ Alec Mellor aurait principalement insisté pour faire valoir sa thèse sur *l'inutilité de la torture, étant donné les moyens scientifiques dont la police dispose actuellement pour ses enquêtes.*

Et c'est là un signe des temps. Car nous sommes amenés à conclure, d'après l'argumentation même du conférencier, que *si la torture n'était pas inutile,* on pourrait réinscrire son application dans le Code pénal et dans celui d'Instruction criminelle !

Certes, et j'aime à le croire, c'est parce que Mᵉ Alec Mellor s'adressait à un auditoire de juristes qu'il a spécialement souligné, habilement et pour gagner sa cause, *l'inutilité* de la torture ; en avocat expert, il savait bien que l'argument pratique et utilitaire est préférable à tout autre.

Mais cela ne nous empêche point de déplorer la nécessité d'un tel argument. Quand Louis XVI abolit la torture, il fut uniquement animé par un de ces sentiments qui feront toujours honneur aux hommes de tous les pays et de toutes les époques. Et c'est ce sentiment seul qui devrait, selon nous, l'emporter sur toute autre considération.

La torture doit être abolie dans les codes et dans la pratique uniquement *parce qu'elle est la torture,* c'est-à-dire une souillure pour ceux qui l'ordonnent et pour ceux qui l'appliquent.

Quand la supprimera-t-on ?

Mais, pour l'instant, un fait demeure. On torture partout. Comme je le disais au début, on s'habitue de mieux en mieux à la souffrance d'autrui ; et Breffort a fait l'autre jour *sur la perte de la faculté d'émotion* un bien beau papier.

Aussi est-ce une chose fort curieuse de constater, à côté de tant d'horreurs inscrites au programme des civilisations, des cas spontanés, individuels, de pitié, voire d'abnégation qui demeurent encore, ici et là, comme de vagues lueurs d'une conscience humaine qui persiste à ne point s'éteindre.

Qui veut mes yeux ?

C'est là proposition de vente à un acheteur éventuel, faculté ou chirurgien, que faisait l'autre jour une mère de famille de Cincinnati. Elle n'avait pas d'autre moyen pour nourrir ses gosses que de *vendre ses yeux.* Il y a, paraît-il, en Amérique, un marché des yeux, une banque des yeux. Certes, puisqu'il est aujourd'hui démontré que la chirurgie peut rendre la vue à certains aveugles en leur greffant des yeux « vivants », ce sont les plus recherchés, surtout quand ils sont jeunes. Nous devons reconnaître que le fait de vendre ses yeux pour nourrir ses enfants est plus « raisonnable » que

se suicider avec eux. Mais ne trouvez-vous pas que cette résignation à la souffrance est plus affreuse encore que le geste, souvent irréfléchi, d'un infortuné se donnant la mort ? Ne pensez-vous pas, comme moi, que cette acceptation de la douleur est encore une des caractéristiques d'une époque où l'individu, tombant de plus en plus bas, finit par admettre sa déchéance comme une inéluctable fatalité ? Ce qui lui fait accepter, sans entraves, la soumission totale de son corps et de son esprit à ceux qui sont en somme responsables de sa dégradation.

Des yeux de star.

Et voilà que la publicité s'en mêle. Depuis la vamp jusqu'à la pin up girl, nombreuses sont les vedettes qui proposent un œil à vendre. Elles pourraient aussi bien en proposer deux. Car malgré ce principe de droit que « la proposition publique de vente vaut vente aussitôt qu'elle est acceptée », je ne pense pas qu'un tribunal obligerait une personnalité de l'écran à exécuter son contrat. On comprend donc fort bien que la publicité accordée à des propositions de ce genre puisse tenter une star soucieuse de maintenir son standing. Le marché des yeux n'en sera pas pour cela plus encombré de marchandises. Car, bien entendu, répétons-le, il s'agit d'yeux vivants et jeunes. Un œil cueilli sur une vieille star ne vaudrait pas plus que celui d'une vieille chouette.

Il en est tout autrement des :

Donneurs de sang.

Car le sang n'a point besoin d'être fraîchement tiré pour revigorer un déficient. Le sang se met facilement en conserve, par des spécialistes, bien entendu. Et il faut, ose-t-on nous affirmer, que les réserves de sang soient considérables. En effet, la guerre continue partout. Et il faut penser aux « p'tits soldats » qui nécessitent tant de soins de la part de ceux qui les font tuer. Aussi le métier de donneur de sang constitue-t-il une profession libérale dont le recrutement semble se raréfier, si l'on en juge par les demandes pressantes des metteurs en bouteilles, des cavistes du sang. Car le sang que la terre a bu n'est rien à côté de la masse qu'on y veut encore répandre. Et puis il faut du sang jeune. Du beau sang de France. C'est le meilleur. Comme son vin !

C'est pourquoi on songe en haut lieu à reprendre ce projet, auquel le journal *l'Illustration* avait largement prêté ses colonnes avant la guerre. Il s'agissait tout bonnement, *en cas de disette de sang*, de sélectionner les jeunes conscrits pour leur pomper les veines si l'on manquait de volontaires — je n'invente rien —. Là-dessus, un autre journal suggéra l'idée d'utiliser à cet effet nos colonies !

— Oh ! du sang de noir ou de jaune ! lui répondit-on. Pouah !

Et pourtant.

Il paraît que « les hommes de couleur », qui commencent à s'y connaître dans l'art de la guerre, dont les civilisés leur ont appris les derniers secrets, s'intéressent de plus en plus à « l'atomique ». Un journal de New-York ne dissimule point ses inquiétudes à ce sujet : *Certains noirs*, écrit-il, *font preuve d'extraordinaires aptitudes aux sciences. Nous devons nous en préoccuper.*

⁂

La crainte des « civilisés » de voir « les sauvages » se hisser à leur hauteur dans la science de tuer est une des angoisses collectives les plus divertissantes pour le philosophe comme pour l'humoriste.

Aurèle PATORNI.

A PROPOS DE LIVRES...

Il nous a été reproché de n'avoir insisté, dans la rubrique des livres du précédent numéro, sur la personnalité trouble de l'auteur de la plaquette *Le Communisme et la France.*

Nous pensons que la critique objective doit s'en tenir à l'examen de l'œuvre et n'implique pas la nécessité de situer biographiquement l'auteur. Il n'est du reste guère possible de juger l'intérêt des ouvrages en fonction du climat politique et de rechercher si tel auteur fut collaborateur ou résistant, tel autre mythomane, ministre ou tenancier de maison close...

En ce qui concerne Jules Moch, nous pensions, en le taxant implicitement d'incompétence, n'avoir accordé que trop d'attention à un personnage qui travaille à des fins qui n'ont rien à voir avec les conclusions antiétatiques que nous tirions des nombreux discours du Palais-Bourbeux. — SERGE.

L'Homme et les mythes

Le mirage des Majuscules

Burnham, dans son ouvrage désormais célèbre (1), a donné une analyse très poussée du phénomène bolchevique. Il le considère comme l'une des formes accentuées, avec le fascisme et le national-socialisme (le « new-dealisme » n'étant qu'une étape intermédiaire) d'une révolution que doit fatalement subir le monde moderne. D'après l'Américain, l'erreur de Marx a été de prophétiser que le prolétariat devait succéder à la bourgeoisie, alors que, d'après lui, le pouvoir tombera inéluctablement entre les mains d'une caste nouvelle, celle des *managers*, des technocrates.

Il paraît nécessaire, et possible aujourd'hui, d'aller plus avant dans l'analyse. En réalité, c'est d'une « techno-théocratie » qu'il s'agit en l'occurrence. La caste des technocrates — professionnels de la politique, bureaucrates et techniciens supérieurs — qui mène provisoirement les destinées de l'U.R.S.S., a réussi empiriquement ou consciemment à créer une religion. Pour renforcer cette opinion qui commence à se répandre, il n'est pas inutile de confronter les éléments qui composent le bolchevisme à ceux d'une religion traditionnelle, au catholicisme par exemple, qui est la plus proche de nous dans le temps et dans l'espace.

La clé de voûte de toute religion est le mythe que la *Grande Encyclopédie* que j'ai sous la main définit ainsi : « Récit d'événements dont une partie seulement peut être rationnelle, mais l'élément principal étant irrationnel, pénétré de mysticisme. » Les mystères, dans le catholicisme, forment un ensemble très riche, et la grande crise traversée actuellement par l'Eglise doit être attribuée à la difficulté de plus en plus grande, chez l'homme contemporain, à croire ce qu'il considère comme rationnellement impossible. Aussi le maniement des mythes, à notre époque, exige-t-il une technique nouvelle. Il ne peut plus être question d'enseigner qu'un Jupiter quelconque se transformait en cygne, que Moïse pouvait mettre la mer à sec ou qu'un homme-dieu était né d'une vierge. Le problème est tout autre : il s'agit, partant d'un élément rationnel, ou du moins qui peut être fondé logiquement, d'en opérer une telle transposition lyrique qu'il s'entoure d'un *aura* mystique, mobilise toutes les puissances de foi et de crédulité qui sont en l'homme, et se place sur le plan du *sacré*. La Russie contemporaine vit sur deux mythes exploités, alternativement d'abord suivant la psychologie et l'opportunité, et maintenant presque spontanément d'après ce qu'on peut juger : la mission historique du prolétariat et le messianisme slave, aboutissant d'ailleurs l'un et l'autre à l'Age d'or que les progressistes, depuis Saint-Simon, placent devant nous alors que les réactionnaires le situent dans le passé.

Vient ensuite la mythologie, panthéon où se coudoient les dieux, demi-dieux et héros : les trois personnes de la Trinité, les anges, les saints pour le catholicisme ; les trois personnes de la Trinité (Marx, Lénine, Staline), les chefs européens du communisme, les héros de la guerre et du travail, pour le bolchevisme. Là encore intervient la nécessité de s'aligner sur la psychologie de l'homme moderne : si Staline est décrété créateur du ciel et de la terre, comme le prouvent de nombreux textes dont deux ont été cités précédemment, ce n'est que par les « poètes » officiels, il serait impossible d'en faire un point de doctrine. Au vingtième siècle, le mythe a du plomb dans l'aile, il est obligé de se présenter avec un masque et d'user de subterfuges.

L'âme des hommes étant prise ainsi, il s'agit de s'adresser ensuite à leur raison qui réclame sa part. Nous entrons alors dans le domaine de la doctrine, qui s'étend à mesure que les facultés raisonnantes se développent, comme le prouve l'évolution du catholicisme depuis un siècle, exprimée par les encycliques et les

différents courants de démocratie chrétienne. Là encore le bolchevisme offre une satisfaction à un besoin essentiel, il apporte les schémas du marxisme-léninisme prétendument enrichis par Staline.

Nulle religion ne peut durer sans une minorité qui incarne l'autorité qu'elle prétend exercer : ici le clergé, là le parti.

Enfin, ce clergé doit assurer sa puissance par une technique faisant appel à un certain nombre de facteurs psychologiques et émotifs : le catholicisme a instauré la confession dont la contrepartie, dans le bolchevisme, est représentée par « l'auto-critique » et les *mea culpa* collectifs des grands procès ; et les gestes liturgiques, tout le cérémonial cultuel, y sont remplacés par la magie que nous connaissons bien des emblèmes, symboles, insignes, décorations, réunions de masse dont la technique a été scrupuleusement mise au point pour éveiller le mysticisme collectif.

A partir de cette analyse, on s'explique fort bien que le communisme russe ait laissé se pratiquer de nouveau, ouvertement, le culte orthodoxe, qui pouvait canaliser des forces que la nouvelle religion ne parvenait pas à satisfaire ; et que les popes et métropolites acceptent sereinement cette collaboration politique en espérant qu'une fusion s'établisse, dans les conciles futurs, entre prêtres et membres éminents du parti qui auront fait encore un bout de chemin dans la voie de la « mythification » des masses.

On a souvent reproché aux religions d'avoir presque toujours abouti, en contradiction avec le sacrifice de leurs martyrs, à couvrir et à renforcer les exactions des castes possédantes. De même que le catholicisme a été utilisé par la féodalité, puis par la bourgeoisie réactionnaire, il semble désormais acquis que l'appareil mythique, doctrinal et magique du bolchevisme sert la volonté de puissance et de jouissance des technocrates, démarquant les religions classiques pour les adapter à la mentalité du Russe contemporain. Nous verrons d'ailleurs par la suite que le but n'est atteint que provisoirement, et fort incomplètement, la nécessité de l'alliance avec l'Eglise orthodoxe le prouve. Mais ce parallèle entre le bolchevisme et le catholicisme nous permet d'arriver à cette constatation : la pièce maîtresse du système de la pseudo-religion, comme de la religion traditionnelle, est le mythe. Supprimons-le, la doctrine ne se fonde plus sur rien, le parti ne se justifie plus, les moyens magiques ne sont que dérision et clinquant, les demi-dieux et héros n'ont plus de raison d'être, les confessions ne s'adressent plus qu'à des juges sans prestige.

Le bolchevisme nous donne donc la clé du mythe contemporain, beaucoup mieux que ne le fit Sorel : il s'agit de prendre une idée qui peut fort bien ne pas être mauvaise, et de la pénétrer d'un tel mysticisme que son contenu en soit totalement transformé. Les exemples abondent, depuis que la religion a perdu son pouvoir sur une grosse partie des masses. Récemment, le national-socialisme nous a montré ce qu'on pouvait faire du concept de race, et nous savons que l'idée de patrie, en partant d'un certain nombre de valeurs créatrices de vie, en arrive à exalter la mort : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie... entre les plus beaux noms, leurs noms sont les plus beaux... » a dit un poète qui était pourtant un homme de gauche et un progressiste.

On peut faire ici une remarque qui situe le caractère mythique d'un concept : *il y a mythe à partir du moment où il se présente avec la majuscule*. C'est qu'alors il est nécessaire d'exalter les hommes, de leur faire oublier l'instinct de conservation, pour les préparer au sacrifice. La race, la patrie, autant de notions qui possèdent une valeur concrète ; mais la Race, la Patrie, autant de falsifications dont le lyrisme couvre pour une moitié des dangereux échauffements de la pensée, pour l'autre des intentions cachées de machiavels qui savent très bien ce qu'ils veulent.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans indiquer que j'ai pris le bolchevisme en exemple parce qu'il se couvre d'alibis révolutionnaires, qu'il falsifie l'énergie la plus fruste mais aussi la plus saine, celle dont les classes encore toutes fraîches sont dépositaires, et qu'il détourne la « jeunesse du monde » de sa vocation créatrice pour en faire l'instrument d'une volonté réactionnaire. Nous pouvons en trouver un exemple de plus dans les mémoires d'Eisenhower racon-

tant que son « ami » Jdanov critiqua les Américains de ne pas utiliser les parades militaires, qui donnent aux soldats le goût de la guerre (ceci après l'effondrement du nazisme). Mais ceux qui jugent différemment les Américains, dont l'évolution vers le totalitarisme n'a pas atteint le même degré, se laissent peut-être duper par une illusion. Au nom du Socialisme, le bolchevisme ne reculerait devant aucune ignominie. Au nom de la Liberté, les technocrates américains, bien que leur théocratie soit encore en voie de création, n'hésiteront pas à manier la bombe atomique, dont ils nous affirment qu'ils vont en faire un satellite de la terre. Dans les deux camps, les mythes mènent le jeu.

Alain SERGENT.

(1) *L'ère des organisateurs.*

Vers une paix physique

APRÈS 1914, qui sonna le « ralliement des peuples contre les tyrans » ; après 1939, qui vit s'organiser la « croisade des démocraties contre le fascisme », l'humanité se laissera-t-elle entraîner dans un nouveau conflit sous le prétexte, chaque fois proclamé et chaque fois démenti par les événements, de « faire disparaître la menace du militarisme dans le monde ? »

Cela ne sera possible qu'avec le consentement des travailleurs. Les hommes d'Etat qui ordonnent le grand massacre le savent bien, qui ont impudemment félicité la classe ouvrière — c'était à la Conférence Syndicale de Londres, en 1945 — d'avoir permis l'écrasement du nazisme en prenant l'engagement inconditionnel de ne pas recourir à la grève en temps de guerre.

Hitler est mort, à ce qu'on prétend — encore sa disparition fût-elle purement accidentelle — mais pas la guerre avec lui. C'eût été trop beau ! Aussi prépare-t-on, en grande hâte, une prochaine « fraîche et joyeuse » pour sauver, une fois de plus, le Droit et la Civilisation...

Cette fois, ce n'est plus le germanisme qui est en cause. Pour varier les plaisirs, on ressort « l'homme au couteau entre les dents », réalisant ainsi le rêve du sinistre incendiaire du Reichstag : la croisade antibolchevique.

Seulement, la mobilisation amorcée suscite des réactions qu'on n'avait pas prévues. Nos slavophiles occidentaux ne vont-ils pas déclarant à qui veut les entendre, que « le peuple de France ne fera jamais la guerre à l'Union Soviétique » ! Cette attitude serait-elle l'indice d'un retour au défaitisme révolutionnaire préconisé par les pionniers du syndicalisme et trahi par tous leurs successeurs (à de si rares exceptions près !).

Mais non. L'internationalisme n'a que faire en ce débat. Deux chauvinismes se heurtent désormais : l'occidental et l'oriental, pour reprendre une terminologie chère à nos commentateurs diplomatiques, et de leur choc désiré par les uns, redouté par les autres, mais attendu par tous, comme un événement fatal, ne peut plus rien sortir que l'anéantissement de l'espèce humaine, sinon de la planète.

Est-il encore possible de se dresser contre la folie collective, d'éviter la catastrophe atomique qui nous guette ? Ce sera l'honneur de *Défense de l'Homme* d'avoir tenté ce suprême sursaut de la raison contre le crime dont chaque jour forge les instruments.

Garry Davis, qui s'est intitulé lui-même avec courage « premier citoyen du monde », paraît beaucoup attendre d'une Constitution, d'un Parlement et d'un Gouvernement mondiaux. Saluons le « petit homme » comme il convient, sans ironie ni mépris, mais gardons-nous des douces et toujours dangereuses illusions. Quand on a soi-même éprouvé, dans son propre pays, l'efficience du parlementarisme, on ne peut qu'incliner au doute à l'égard d'une semblable initiative.

L'essentiel, à mon sens, est de promouvoir une action directe contre la guerre. Le véritable « minimum vital » n'est-il pas d'abord le droit à la vie ? Et pour ceux qui ne se sentiraient pas la force d'âme nécessaire pour lutter contre le monstre, exploitons ce qui reste d'instinct de conservation aux humains, cultivons la peur du grand fléau.

Puisque le pacifisme demeure, pour la plupart de nos contemporains, une maladie honteuse, répandons l'horreur de la « guerre dégueulasse », que Gabriel Chevallier désigna un jour par cette innommable périphrase : « Une sacrée vacherie d'apocalypse de merde. »

A défaut de vertu, la diarrhée sauvera le monde.

Eugène MERSER.

REVUE DES LIVRES par Serge

Fernand PLANCHE et Jean DELPHY *: Kropotkine* (Slim - 210 fr.).

On croirait lire un conte du bon Nodier, ce Juif errant de la littérature, tant est émouvante la vie de ce descendant des grands Princes de Smolensk, savant illustre qui préféra la science au plaisir et la bonté à la richesse. Les auteurs ont raison de dire que nos modernes parasites aux dents longues font bien piteuse figure à côté de ce vulgarisateur de la pensée anarchiste qui pratiqua toute sa vie le désintéressement le plus absolu.

Les œuvres de Kropotkine : « Paroles d'un révolté, La Conquête du Pain, etc., furent traduites dans toutes les langues, même en chinois. Ce livre rappelle la fin tragique du « Kropotkinien » Li-Chi-Fou. Rappelons aussi que le Japonais Denjiro Kotoku, qui fut exécuté en 1911, traduisit Kropotkine et exposa ses idées dans Heimin Shimbum, Nippon Heimin et dans Chien Ye et les Chinese Anarchist News, deux organes qui s'adressaient plus spécialement aux étudiants chinois de l'Université de Tokio.

Albéric VARENNE *: Quand la France occupait l'Europe* (Le Portulan).

Plus de cinq cents pages de faits, d'anecdotes, de documents présentés dans un style agréable, avec une impartialité rare. On peut confronter avec les événements de notre époque ce déchaînement d'instincts et de passions caractérisant « l'épopée » napoléonienne qui fut aussi une habile duperie de l'enthousiasme public.

D.H. LAWRENCE *: Lady Chatterley* (Editions des deux Rives - 315 fr.).

La première et la meilleure version d'un roman qui a remué bien des passions, surtout en Angleterre où son audacieuse conception de l'équilibre sexuel a vivement heurté l'élément puritain.

Christina STEAD *: Vent d'amour* (Editions des Deux Rives - 285 fr.).

Une âpre satire du cœur humain. Ce roman soulève la question de l'amour et du mariage, avec un réalisme des plus crus. Toutefois, il est regrettable que, surtout dans la première partie, le traducteur ait cru devoir s'en tenir à une reproduction un peu trop littérale.

Pierre NAVARRE *: Saint-Pétrole,* roman syrien (Editions Self - 300 fr.).

Une intrigue qui se déroule parmi les pétroliers de Mésopotamie, pays qui pourrait devenir l'enjeu d'une prochaine guerre mondiale. Une documentation précise aide à comprendre la signification des remous du Proche-Orient, de 1900 à la guerre de Palestine. Un style alerte et non dépourvu d'un certain humour donne un attrait soutenu à ce roman d'une indéniable actualité.

H.G. WELLS *: Les Enfants dans la Forêt* (Editions des Deux Rives - 285 fr.).

A 72 ans, Wells est resté le conteur alerte et l'humoriste souriant que nous avons connu à travers ses premières œuvres. Dans ce livre, il traite du thème essentiel de la destruction qui guette les hommes qu'il compare à des enfants perdus dans la forêt. Il apporte un point de vue original sur les événements passés comme sur l'avenir, une nouvelle manière de voir sur la sexualité et il défend une nouvelle psychologie synthétique opposée à la psychanalyse de Freud.

CRAPOUILLOT (magazine non conformiste), troisième tome de l'histoire de la guerre, par J. Galtier-Boissière, avec la collaboration de Ch. Alexandre. (250 fr.)

L'histoire n'est le plus souvent que l'art d'étouffer les vérités gênantes, pour l'esprit partisan, sous les lieux communs convenablement ajustés à la « taille » de l'époque. Ici rien de pareil. Le *Crapouillot* fait craquer malicieusement le corset de Procuste des conventions ; son animateur estimant fort audacieusement que toute vérité est bonne à dire !

Dans ce troisième tome, c'est donc Juvénal, déclaration en moins, qui nous met sous les yeux l'âpre satire d'une époque qui égale en stupre celle du poète d'Aquinum. L'intronisation de Pétain, le panier de crabes londonien, les coulisses de Vichy, les plans de Hitler, Montoire, l'embrassade Hitler-Molotov, la guerre russo-allemande, autant de chapitres traités avec une maîtrise qui fera de cet ouvrage un document impérissable.

CASSE-COU

NON, mon cher Lecoin, non ! Je ne suis absolument pas de ton avis en ce qui concerne l'amnistie. Je comprends que tu aies la phobie de la prison, et je ne cesse pas d'admirer en toi l'homme qui a passé un quart de son existence derrière des barreaux pour avoir défendu tant de nobles causes. Ceux qui t'ont retenu sont-ils les mêmes que ceux qui gardent les gens en faveur de qui tu viens d'élever la voix ? Je ne sais. Mais ils appartiennent au même monde et cela me suffirait *a priori* pour les condamner. Mais cela suffit-il pour innocenter leurs prétendues « victimes » ? Non ! Je t'en prie, mon vieux, cesse de t'apitoyer sur celles-ci ! Cesse de plaindre leurs familles ? Je veux bien, avec toi, pratiquer personnellement le pardon des injures et l'oubli des offenses ; je veux bien, avec toi, demander l'indulgence pleine et entière pour les malheureux qu'une entorse à des lois humaines jette dans des prisons ; je veux bien qu'on soigne les criminels et non qu'on les tue — d'un coup ou à petit feu — car je sais bien qu'ils ne sont ce qu'ils sont que parce que la société n'est que ce qu'elle est ; mais, de grâce, veux-tu donc empêcher les loups de se manger entre eux ?

Car enfin, de quoi s'agit-il ? De restituer à la société — disons à la France, puisque nous vivons dans ce doux pays ! — ceux que l'on a, un temps, flétris du nom de « collaborateurs ». C'est bien cela ? J'ai bien compris ?

Eh bien, non ! mon vieux, non ! Je ne te suis pas du tout ! J'en arriverais presque à dire : « Périssent plutôt deux innocents que de voir relancés dans le circuit public mille de ces gens-là ! » Que m'ont-ils donc fait ? vas-tu dire. A moi ? Rien ! Personnellement, individuellement, directement, physiquement : RIEN.

A l'homme, à l'être humain que je suis et que je veux rester : LE PIRE.

A quels mobiles ont obéi ces gens qui se sont mis aux genoux du Maître du moment, et qui se sont signalés par leur ardeur à lui lécher les bottes, parce qu'il leur paraissait plus terrible ou plus puissant que celui qui venait d'être détrôné ? Il n'y en a au fond que deux : la peur et l'intérêt. La peur : je sais. C'est une forme de maladie. L'intérêt : je sais. C'est une forme de l'égoïsme. J'irais même plus loin. La peur et l'intérêt ne sont-ils pas autre chose que deux formes de l'instinct de conservation ? Mais dis-moi : sont-ils vraiment des Hommes ; sont-ils dignes de l'espèce humaine, ces êtres qui, *lorsque leur vie n'est pas menacée, se laissent dominer par cet instinct* ? Et vas-tu t'apitoyer vraiment parce qu'ils ont eu, depuis quatre ans seulement, le temps de la réflexion ? Non, je ne suis pas indulgent à ceux qui les retiennent prisonniers, et dont beaucoup sans doute ne valent pas cher, mais je me dis : n'y a-t-il pas assez comme cela de lâches et de cyniques ? N'est-ce pas une chance que je ne sois pas exposé à en rencontrer bien davantage chaque jour ?...

***

Ceci n'est encore rien. Moi qui n'ai pratiquement pas souffert, je te l'ai dit, du régime nazi (j'étais prisonnier de guerre, privé de liberté physique et parfois de pain), je suis obligé de penser au genre de complicité dont les « collaborateurs » les plus infimes se rendaient coupables. Il y en a eu jusque dans les camps de prisonniers, et nous étions quelques-uns à penser : chaque prisonnier de guerre qui, n'y étant pas contraint, va librement travailler en Allemagne libère un Allemand qui prendra l'uniforme et, s'il ne peut combattre, viendra au moins prendre place autour des barbelés. *Chaque prisonnier travailleur volontaire renforce la prison de ses anciens camarades.* Car, que fût-il advenu de nous si Hitler avait gagné la partie ?

De même, chaque civil travailleur volontaire renforçait les possibilités d'oppression nazie sur les autres Français. *Chaque collaborateur notoire était le complice, conscient ou non, des atrocités commises dans les camps de la mort.* Et rien, tu m'entends bien, Lecoin, ne m'empêchera jamais de penser que l'immense

majorité de ceux que tu plains, dans un mouvement dont j'admire la générosité, mais dont je te dis amicalement qu'il est une erreur, n'étaient pas conscients. C'est te dire que j'ai pardonné depuis longtemps à ceux qui s'étaient laissé entraîner par sottise à servir les desseins du loup botté. La sottise, hélas ! quelle qu'en soit l'origine (hérédité, milieu familial, éducation — propagande et faux patriotisme), il semble bien qu'elle soit incurable ! Je crois bien que j'ai pardonné à Pétain. Il était général... Qu'il crève donc dans un lit. A Maurras. Il était superpatriote... Qu'il crève donc de sa surdité mentale.

Mais pas à Béraud. Non. J'ai su que, jeune, il crevait d'orgueil autant que de faim. La faim apaisée, son orgueil a suffi à le perdre. Tant pis pour lui. On ne l'a pas eu « à la loyale » ? Que veux-tu que j'y fasse ! Mais, sauf peut-être Dumoulin, que je ne connaissais pas et en faveur de qui ton témoignage pèse beaucoup pour moi, je n'ai pardonné à aucun de ceux qui croquent, ou ont fini de croquer, en Espagne, en Italie ou ailleurs, les millions sanglants de l'occupation. Je ne pardonne pas à l'ingénieur — libre, celui-là, et qui tient le haut du pavé — qui mettait au point les brevets d'invention français pour l'industrie de guerre allemande. Je ne pardonne pas à l'armateur qui livrait le charbon, les bateaux, le matériel qui pouvait être utile à la guerre sur mer. Je ne pardonne pas à l'industriel qui recevait les états-majors allemands à sa table, et les commandes de matériel pour le front russe à ses bureaux. Je ne pardonne pas à l'intellectuel qui misait sur la sottise humaine pour engager les pauvres types à se faire les complices du nazi (n'est-ce pas, Albertini !).

Tous, tu m'entends, *tous*, sans exception, savaient le véritable sens qu'il fallait donner au mot « terroriste » s'appliquant à ceux du maquis ; tous savaient la signification des raids des tractions avant de la Gestapo ; tous savaient ce qui se passait rue Lauriston ; *tous savaient l'existence de Buchenwald et de Mauthausen ; TOUS SAVAIENT ETRE LES COMPLICES DU SADISME ERIGE AU RANG D'UNE INSTITUTION D'ETAT ET D'UNE METHODE DE GOUVERNEMENT*. Et tous tiraient profit de leur complicité. Tous insultaient à la misère générale, et, placés du côté du plus fort, *tous étaient des oppresseurs* — plus vils que ceux devant lesquels ils courbaient l'échine !

Alors, excuse-moi, mon vieux Lecoin, mais j'ai peur. Quoi qu'il m'en coûte, je te dirai quelle crainte m'obsède. J'ai peur, vois-tu, qu'abusant de tes bons sentiments et de ta générosité, quelqu'un ne t'ait lancé sur une piste où tu risques de perdre beaucoup de bons et loyaux amis. J'ai peur qu'à ton corps défendant, et parce que tu es droit, on ne t'ait entraîné à faire un travail parallèle par exemple à celui d'une certaine « revue syndicaliste » pour laquelle je ne ferai pas autrement de publicité, et qui, se couvrant des grands noms de Proudhon, de Pelloutier et d'Albert Thomas (dussent les mânes de ceux-ci en être horrifiées) cherche à faire passer pour de petits saints les amis de Marcel Déat.

Excuse-moi encore pour le rapprochement qui me vient à l'esprit. Je me souviens, vois-tu, d'un temps où certains d'entre nous, pressentant les conséquences qu'aurait pour l'Homme l'attentat contre le Reichstag, disaient : « Van der Lubbe a sans doute accompli un geste en lui-même héroïque, mais a-t-il mesuré les intentions de ceux qui l'y poussaient ? A-t-il même soupçonné qu'il pouvait y être poussé ? S'il avait pu, si peu que ce soit, envisager les conséquences de son geste (nous savons maintenant qu'*il contenait en germe et la guerre et toutes ses séquelles*), l'aurait-il accompli ? » Beaucoup de bons camarades n'étaient pas, alors, de notre avis...

Je n'ai pas envie, tu le penses bien, d'assimiler une campagne pour l'amnistie avec l'incendie du Reichstag. Mais, entre nous, ce n'est pas si souvent que les loups se mangent entre eux. Alors, pourquoi cette indulgence pour les maîtres d'hier — et quels maîtres ! — quand je te sais prêt à lutter contre ceux qui voudraient, demain, abaisser l'homme au niveau de la brute ?

Alors, je te crie : *CASSE-COU ! Réserve ta pitié pour ceux qui en sont dignes,* pour les malheureuses contraintes à se faire avorter et qui se sont fait prendre, entre autres ; mais, de grâce, NE LA GASPILLE PAS !

LAUMIÈRE.

OUI, amnistie intégrale

Au début de la guerre, en septembre 1939, lorsque je pris l'initiative du tract *Paix Immédiate* et que je le répandis abondamment dans le public, de bonnes âmes me calomnièrent à qui mieux mieux. Cela les gênait qu'un pacifiste puisse encore agir et leur faire honte de leur apathie et de leur lâcheté devant le danger réel que les hommes couraient.

Les accusations les plus viles furent lancées à mon sujet et à propos de mon activité. Daladier voulait me faire fusiller. Eux, les anciens amis, se contentaient de m'assassiner moralement, avant.

L'insinuation la moins blessante avancée alors à mon endroit fut celle-ci :

— De qui fait-il le jeu ? Qui est derrière lui le poussant dans cette voie ?

Et les moins malpropres d'entre eux m'accordaient une part d'inconscience, pendant que le juge d'instruction m'inculpait de propagande d'inspiration étrangère.

J'avais cinquante et un ans et il y avait trente ans que sur la guerre et la paix je professais les théories qui sont miennes encore aujourd'hui. Trente ans que le sort des patries m'indifférait et que celui des hommes, au contraire, me tenait tant à cœur. Trente ans que, sans le savoir, je m'affirmais, à mes risques et périls, un citoyen du monde.

Comme mon éducation générale date de la même époque, que j'ai ouvert les yeux en même temps sur tous les problèmes que pose la triste condition humaine, voilà quarante années que je hais toutes les formes de la servitude et que je réprouve la répression de la Société à l'égard d'individus dont elle-même a forgé la mentalité et armé le bras.

Voilà donc quarante ans que je trainerais à ma suite et à mon insu quelque mauvais génie qui régirait ma conduite.

Misérable argument, Laumière, que seul un partisan de mauvaises causes peut mettre en avant. Insulte toute gratuite que je ne méritais pas — moi qui ai fait preuve toujours d'un esprit de continuité que tu as le droit de blâmer mais dont tu ne peux mettre en doute, même de façon oblique, ni l'indépendance ni la sincérité.

⁂

Au fond, ce n'est pas tellement la question de l'amnistie qui nous divise, Laumière et moi. Certes, il n'admet pas le coup d'éponge que je préconise et j'analyserai ses raisons tout à l'heure. Mais je crains bien qu'il n'admette pas davantage le pacifisme intégral qui me fit maudire l'ours mal léché au moins autant que son loup botté. Pacifisme qui m'empêchera de pencher d'un côté ou de l'autre et me préserva de bien des souillures.

Qui m'élève aujourd'hui au-dessus des préoccupations patriotardes pour réclamer que les relents de la guerre cèdent devant le souffle du large ?

⁂

Je crois sincèrement que la plupart des emprisonnés doivent surtout être considérés comme des victimes ; qu'ils sont devenus en tous cas des êtres plutôt falots et qu'il serait puéril de chercher maintenant des loups dangereux parmi eux — on ne trouverait que des fauves édentés. Ah ! il fut un temps où les loups ayant déclenché la bagarre risquaient bel et bien de s'entredévorer si ces imbéciles de moutons ne s'en étaient mêlés et n'avaient fait à leurs maîtres et saigneurs un rempart de leur corps.

Une occasion perdue, Laumière, et pas de ma faute.

⁂

Se montrer adversaires de la peine de mort n'implique pas que vous prôniez l'assassinat, ni que vous approuviez son auteur, autrement les socialistes, Jaurès à leur tête, n'eussent pas engagé leur parti, en 1908, dans une campagne retentissante pour l'abolition du droit légal de tuer.

Ils portèrent même le débat devant le Parlement. Les orateurs les plus renommés s'acharnèrent pour ou contre et un abbé Lemire, se souvenant des préceptes de l'Evangile, appuyait la S.F.I.O.

Le vote allait avoir lieu et tout laissait supposer que Deibler et ses aides prendraient des vacances indéfinies, lors-

que Soleilland accomplit son forfait : viol et assassinat d'une enfant.

Sous les outrages des foules, ameutées par une presse sans scrupules, les socialistes tinrent bon et défendirent leur position. En vain.

Mais quelle différence avec les socialistes d'aujourd'hui qui vont jusqu'à réclamer la révision d'un jugement ne condamnant qu'à la détention perpétuelle, dans l'espoir que d'autres juges condamneront à mort le justiciable.

⁂

Amnistier ne veut pas dire non plus approuver. Autrement je laisserais moi-même là où ils sont nombre de délinquants dont les actes me répugnent. Autrement chacun n'amnistierait que les siens. Autrement un Poincaré, cœur dur et patriote exacerbé, n'eût jamais sorti de prison le moindre déserteur. Autrement les Chambres de 1880 eussent patienté encore pour relâcher les communards.

Pauvres communards, pauvre Louise Michel, qui ne revinrent de la Nouvelle-Calédonie que neuf années après leur révolte noyée dans le sang.

Je ne pus jamais lire sans frémir et m'indigner une relation de l'agonie de la Commune et des exactions qui suivirent. Les bourgeois versaillais qui torturèrent les prisonniers avant de les livrer aux tribunaux du général Galliffet m'apparaissaient exceptionnellement bas et sanguinaires.

Mais c'étaient des bourgeois et j'étais satisfait de ne pas appartenir à leur classe.

Je croyais et, hier encore, je l'eusse juré de toute ma ferveur d'homme du peuple, que ceux de ma classe, la classe des pauvres, dont les aspirations étaient tendues vers le progrès, ne commettraient jamais des actions aussi infâmes.

Ils les ont commises, hélas !

Cent mille êtres humains ont été sommairement exécutés, pendant les tragiques semaines de 1944, par une populace ivre de vengeance et des gouvernants j' m'enfichistes, débordés, complices.

⁂

Dès ce moment-là et pendant de longs mois des juges ont, de leur côté, condamné à la peine de mort et aux travaux forcés des prévenus auxquels, aujourd'hui, s'ils les rejugeaient, ils n'imposeraient guère que quelques années d'emprisonnement ; à d'autres, qu'ils puniraient maintenant de quelques mois, ils infligèrent des dix ans de prison.

On n'a pas jugé. On s'est vengé.

Et comme il est impossible de reconsidérer un à un tous les procès, il faut vider toutes les prisons.

La justice y trouvera son compte et la pitié également.

Pour la pitié je n'insisterai pas, mon vieux Laumière, tu te cabres à cette éventualité et tu parais présentement imperméable à ce sentiment.

Mais je veux parler Justice, Justice vraie, Justice pour tous.

Et la Justice pour tous exigerait, si on n'ouvre pas les prisons, qu'on y fourre des millions de gens. Les millions de Français qui ont commercé, trafiqué, pactisé avec l'occupant.

Ceux-là, Laumière, tu les rencontres tous les jours, tu ne leur dis rien, tu les acceptes. Peut-être les trouves-tu honorables — ils n'ont pas été condamnés.

Une fois tous les industriels en prison qui « mirent » leurs usines au service de l'Allemand, il te faudrait exiger que les y rejoignent tous leurs ouvriers, tous les communistes gaullisants et tous les gaullistes communisants — des centaines de mille — qui fabriquèrent des armes pour tuer de l'Anglais et du Russe et qui ne furent pas les derniers à crier haro ! sur leurs patrons lorsque l'envahisseur battit en retraite.

Il vous faudrait ouvrir de nouvelles geôles, créer de nouveaux camps de concentration tellement la clientèle abonderait si la Justice était juste à défaut d'être humaine.

Les gardes-chiourme eux-mêmes ne seraient pas épargnés, eux qui embastillèrent les victimes de tous les régimes et celles du nazisme plus particulièrement. Les policiers et les gendarmes non plus qui accompagnèrent l'agent de la Gestapo allant cueillir l'indésirable, lui prêtant main-forte.

Je pourrais ainsi à l'infini t'indiquer, Laumière, d'innombrables personnages dont on ne s'expliquerait pas qu'ils demeurassent libres si la Justice n'était boiteuse et aveugle.

La Justice ? N'en parlons plus, ça vaut mieux. Elle n'est pas du domaine de l'homme, de l'homme d'aujourd'hui. C'est

un beau mot et dans la réalité une vilaine chose.

Une vilaine chose qui ne m'en impose pas. Je l'ai vue à l'œuvre, de près, et je n'ignore point toutes les injustices commises en son nom.

Je réclame l'amnistie parce que les tribunaux sont des machines à frapper, non à juger. Je la réclame avec insistance au lendemain d'une guerre qui a désorienté le monde, et bouleversé l'existence des hommes. Je la réclame parce que cela est dans mon tempérament, dans ma nature, et qu'un libertaire se parjurerait s'il consentait qu'on enfermât même ses adversaires.

Avec la vieillesse, mon cœur ne se racornit point, il se contracte même douloureusement chaque fois que mes courses m'amènent dans les parages de la Santé.

Je n'ai jamais compris l'acharnement contre le vaincu. Et je me rappelle l'horreur que j'ai éprouvée lorsque je connus le rôle ignoble des nettoyeurs de tranchées.

Je vais peut-être surprendre des lecteurs, qui ne savent rien de mon passé, en leur avouant que j'ai été un révolutionnaire et le demeure, oh ! avec des précautions, pour éviter les faux pas que guettent tant de hyènes alentour. C'est dire que la lutte ne me fait pas peur et que je la mènerais jusqu'à ses extrêmes conséquences si l'occasion s'en présentait et si l'avenir des hommes en dépendait.

Ce n'est pas toujours très beau, les révolutions, et si l'on pouvait en faire l'économie il ne faudrait pas hésiter. Je dis cela en songeant à certaines visites domiciliaires qu'accomplirent les révolutionnaires espagnols. Ils avaient le courage d'arracher l'époux à la femme éplorée, le père aux enfants en pleurs et suppliant de leurs petits bras tendus. A leur place j'eusse laissé le mari à la femme, le papa à ses petits et, ce faisant, j'aurais travaillé davantage pour la révolution, en profondeur.

La force du pardon étant incommensurable.

Aujourd'hui pas un criminel emprisonné n'y resterait insensible.

Mais faut-il vouloir pardonner, amnistier.

Lorsque Violette Nozière eut accompli son double forfait : empoisonnement de son père et tentative de le déshonorer, François Mauriac puisa dans son christianisme assez d'amour pour plaider en faveur de la prisonnière en invoquant le vouloir de Dieu. Dieu ayant laissé faire l'assassin, pour des fins indéfinissables, les hommes ne devaient pas s'en mêler. Ce plaidoyer imprimé dans *l'Echo de Paris* ne manquait pas d'allure. Depuis lors, je regarde Mauriac avec sympathie.

Ce n'est pas tout, car Dieu est puissant : Violette Nozière pardonnée par un écrivain catholique fut graciée par la Société après dix années d'encellulement — elle avait été condamnée à l'emprisonnement à vie.

Je ne crois pas qu'il se puisse perpétrer un crime plus abominable que le sien. Pourtant elle est libre et je n'ai pas souvenance que sa libération eût indigné quelqu'un.

Alors ?

Je ne crois pas à Dieu et ne puis l'implorer pour autrui.

Je ne sais pas non plus écrire suffisamment, mon cher Laumière, pour rendre convaincante l'expression de mes pensées et emporter tes scrupules, tes hésitations et tes erreurs.

Pourquoi Mauriac reste-t-il muet ? La défense de Violette Nozière aurait-elle épuisé toute sa miséricorde ? Ou bien le Chrétien capitulerait-il devant le Résistant ?

⁂

Pour conclure, je constate que le brigandage est officiel. Que les scandales se renouvellent, éclaboussant les dignitaires du régime. Que mille milliards de francs ont été dilapidés par ceux qui en avaient la garde. Que le dol, le vol, la corruption, la prévarication, la concussion s'étendent comme une lèpre sur tout le territoire. Que notre époque est maudite, la faillite généralisée et que la plupart des gouvernants sont des coquins en puissance quand ils ne le sont pas en fait.

Et c'est d'eux que dépend le sort des 90.000 emprisonnés.

De quoi trembler pour les prisonniers s'il faut planer au-dessus du marais pestilentiel, être soi-même irréprochable, pour tendre une main secourable à qui se trouve dans un cul de basse-fosse. Et Violette Nozière eut de la chance d'avoir Dieu dans son jeu.

Louis LECOIN.

Défense des jeunes

Croisade contre le suicide

POUR mettre fin à une épidémie de suicides qui a été constatée récemment dans plusieurs grandes villes d'Italie, et notamment à Naples, un journal romain ouvre une croisade contre le suicide et lance un appel à toutes les forces intellectuelles et spirituelles pour la diffusion, surtout parmi les jeunes, des principes spirituels qui soulignent combien le suicide est déplorable et absurde.

Remarquons d'abord que souligner l'absurdité du suicide est à peu près aussi efficace que faire une leçon de propreté à des enfants qui habitent un taudis.

Employons donc une méthode plus rigoureuse, celle du praticien qui, en présence d'une maladie, en étudie l'évolution, s'efforce d'en déceler les causes, pour prescrire en conclusion un traitement approprié.

Pour ne pas être surpris par les faits signalés, il faut avoir vu ces grandes villes d'Italie où voisinent le luxe le plus inutile et la misère la plus poignante. Il faut avoir parcouru cette Campanie luxuriante où les grands propriétaires et l'Eglise courbent toute une population sous un joug féroce. Il faut avoir vu Naples : les somptueuses villas du Pausilippe et les ruelles sordides du port, le grouillement de ses « Sciuscias » délurés et faméliques, accrochés en grappes à l'arrière des tramways ou endormis sur le seuil des maisons ; Naples où, sans le soleil, « les choses ne seraient que ce qu'elles sont » : un étalage médiéval de détresses, une preuve de la sottise et de la rapacité des hommes, qui, sous un climat idéal et parmi une végétation de Paradis terrestre, n'ont réussi qu'à organiser l'inégalité sociale et la misère.

En Italie, comme ailleurs, le peuple paie des années de fascisme et de guerre, les destructions, l'occupation militaire, la surpopulation et l'obscurantisme entretenu par un clergé tout-puissant.

Les systèmes nerveux sont fortement ébranlés. La guerre passée, la guerre future, le chauvinisme, l'agitation, un travail de robots, l'alcoolisme, les taudis, l'alimentation nocive ou insuffisante, la violence dans les actes et dans les paroles, les mensonges de la presse et de la radio, la résignation enseignée par l'Eglise : autant de facteurs générateurs de névroses et de dissolution de la force vitale des individus.

Au bout de la course, dans le fracas de tout un système qui s'écroule, Dieu ne répond plus. Les prières, les cierges, les ex-votos, les pèlerinages ne relèvent pas les ruines, ne guérissent pas les tuberculeux, ne fortifient pas les enfants élevés sans hygiène, ne suppriment pas le chômage. La charité des privilégiés ne soulage plus les pauvres.

Alors, on ne sait plus... La seule solution de désespoir est le suicide.

Contre cette démission, la seule propagande utile sera celle des « pacifiques » que nous sommes, de ceux pour qui l'objection de conscience commence dans le travail, de ceux qu'anime une foi inébranlable dans les possibilités humaines.

Les jeunes veulent vivre et vivre heureux. Les aînés portent la responsabilité de leurs faiblesses, de leurs défauts ou de leurs vices, parce qu'ils leur ont légué le lourd héritage d'une société régie par l'égoïsme et la loi de la jungle.

Organisons un monde viable où le chiffre de la population sera proportionné aux ressources de la planète. Apprenons aux jeunes le renoncement aux faux besoins, donnons-leur le sens des vraies richesses et le goût du travail utile.

Apprenons-leur à ne compter que sur eux-mêmes et non sur une Providence.

Certes, le vaisseau de l'humanité est abandonné sur une mer démontée. Il fait eau de toutes parts. Mais le phare de la « Raison » éclaire à l'horizon et soutient dans la tourmente ceux qui n'ont pas encore perdu l'instinct de conservation et ne veulent pas sombrer, sachant que la terre habitable reste promise à ceux qui trouveront en eux-mêmes et en eux seuls la volonté de l'atteindre.

Denise ROMAN-MICHAUD.

Regard méditatif
sur quelques aspects de l'utilisation de la Méthode

La plus grande faiblesse de la pensée contemporaine me paraît résider dans la surestimation extravagante du connu par rapport à ce qui reste à connaître. — ANDRÉ BRETON.

LA première chose qui me frappa dans mon observation du monde, à l'aube romantique de l'adolescence, fut une stupéfiante découverte de la méconnaissance des hommes dans l'atmosphère sensible de l'INTELLIGENCE.

Je venais de pénétrer dans le château enchanté de Mozart et j'entrevoyais, non sans frisson, le malentendu qui, déjà, annonçait pour moi l'évidence du Pluriel et du Singulier et les recherches de « tout ce que nous ne savons pas encore ». Je vivais alors de philosophie et, comme le Gide des Nourritures Terrestres que j'allais rencontrer peu de temps après, je braquais mon regard dans toutes les directions de ce qui ne me ressemblait pas. Anarchiste et sensuel, j'éprouvais ainsi le plaisir du heurt passionnant des contraires et me plaisais orgueilleusement dans les voluptés du paradoxe. De deux solitudes, celle du philosophe que j'interrogeais et celle du flâneur que je suis resté, je faisais un curieux dialogue.

Des Sages de la Grèce au Discours de la Méthode, je visitais des trésors, ne sachant pas encore que de tous, le capital est en soi. N'étant pas entièrement libéré de ce fameux « cartésianisme » français, je me sentais troublé par le vague ennui que m'inspirait le mécanisme rigoureux et combien pratique (!) de la Raison.

Rêveur né, je ne parvenais pas à adapter la méthode permettant de penser avec précision aux mystères de ma sensibilité. Je ne comprenais pas ce drame de l'inadaptation. Toutes les explications du monde que me fournissaient les philosophes me plongeaient dans un malaise. Trop solitaire pour suivre le mouvement évolutionnaire de la formation intellectuelle des « autres », trop maladif, donc trop lucide, pour m'avouer vaincu par le « fixe insurmontable », je traversais une sorte de crise durant laquelle Hugo, ce faiseur d'ombres, et Nietzsche, ce faiseur d'éclairs, fortifièrent un « métal » que j'ignorais mais dont je souffrais.

Que se passait-il ?... Il se produisait simplement ce phénomène intellectuel qui fut à l'origine et à la base de départ de la belle rigueur de Valéry : au contact de la place publique, je voyais un monde inintelligent et raisonneur. Dès lors, ma lanterne éclairée, je comprenais que les hommes répétaient avec les mêmes gestes, les mêmes données, le même sens géométrique, mais un langage moins noble, ce que leur avaient appris leur ancêtres et qu'ils avaient trouvé commode en vue d'une exactitude relative dans leurs rapports de tous les instants. S'apercevoir brutalement qu'une société préfère le fini à l'infini, le net au flou, le raisonnement à l'intuition, le rapport administratif au poème, la déduction à l'invention, la littérature du Rien à la musique, la géométrie à la finesse, la logique à l'esthétique, le confort trompeur au risque de l'aventure, équivaut à un coup de feu reçu en pleine poitrine. Ne guérit de la blessure que celui qui doit aller plus loin, là où il se sait attendu.

Que l'on ne trouve surtout pas d'égocentrisme dans les lignes qui précèdent. Dans un tel écrit, il ne saurait y avoir place ni pour une modestie fausse, mauvaise ou maniérée, ni pour une vanité encombrante. Il est plus difficile qu'il n'y paraît à prime

abord de vivre ce séduisant « gidisme », selon lequel l'homme ne s'estime que dans ce qu'il pourrait faire.

La méthode cartésienne est le résultat magistral d'une culture objective de l'évidence raisonnée, sous le signe de la logique. Dans son classique Discours, Descartes, cet architecte de la haute pensée mathématicienne, expose une conception du monde modérée et honnête et dit admirablement la lente édification de « son » système. J'ai souvent lu ce grand livre et je me suis toujours surpris de l'impossibilité navrante dans laquelle je me trouvais de « méditer » profondément la pièce lumineuse si achevée et si harmonieusement écrite, de l'un des plus solides philosophes que la science spirituelle ait connu. Descartes a tout dit ce qu'il avait à dire; il ne nous laisse rien à deviner.

Ce penseur génial ne me fait pas penser.

A l'antithèse, un Pascal « émeut » la pensée et, pareil à un musicien que guette le gouffre, inspire l'homme, le laisse libre et seul avec lui-même dans un prodigieux et musical flottement de courbes impressionnantes et le porte à « rêver ses pensées ».

Descartes est exact comme un chiffre.

Pascal est sensible comme une note.

Toute la différence est là, chez deux penseurs choisis dans le rayonnement immortel d'une si juste gloire. Choix dont je m'excuse.

Mais, à quelle raison d'être peuvent prétendre des considérations philosophiques qui n'apportent rien d'autre que des critiques toutes personnelles, déjà exprimées d'ailleurs, et, de plus, que viennent-elles faire dans une revue humaniste au socialisme large dont la tâche consiste à défendre l'homme au nom de l'homme bien plus que de confronter des esthétiques pour le seul profit d'un « cérébrisme » raréfié par rapport à la moyenne des hommes, sinon à la multitude ? — seront sans doute tentés de me demander certains lecteurs.

Ce ne serait là que la continuité très logique de ce malentendu que je nomme en commençant ce texte. A de telles questions, il me sera facile de répondre que l'intelligence et l'erreur de sa domestication dans le domaine d'une méthode devenue habitude, puis véritable atavisme, ont tout de même quelque importance, malgré et peut-être à cause du numéro 1949 que porte la fraction du temps que nous traversons.

Dans les « Pensées » qu'il nous a laissées, Pascal aime l'homme en ces termes : « Mais quand l'Univers l'écraserait, l'Homme serait plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'Univers a sur lui, l'Univers n'en sait rien. » L'homme pouvait-il rêver plus belles lettres de noblesse ? Malheureusement, il semble que l'homme actuel s'éloigne de l'idée haute qui le faisait homme. Au vingtième siècle, si l'Univers écrasait l'homme, l'homme ne le saurait plus. Cela tient au fait que l'homme de Pascal était pascalien, c'est-à-dire sublime et comme ennobli par « le silence éternel des espaces infinis », alors que l'homme de la Société moderne cesse d'être dans le spirituel et n'existe au matériel qu'en fonction de son rôle social et de son milieu ambiant. Il manque d'âme. Il ne sait pas l'universalité et l'immortalité de l'esprit.

Jamais le monde n'a raisonné avec un sens mathématique aussi aigu et sur un mode d'introspection aussi facilement polémisant. Lorsqu'il m'arrive de parcourir des journaux et des revues, j'ai l'impression de m'être égaré dans un endroit où des êtres prétendus « intellectuels » passent leur temps à « ergoter » sur des idées toutes faites et maniables à leur guise. Je jouis intensément en contemplant jusqu'à quel degré absurde, tous disent « juste » et savent « avoir raison ».

Baudelaire était très intelligent lorsqu'il écrivait à son « cher Ancelle » : « Ne me parlez plus jamais des diseurs de riens ! » Je songe très souvent à ce cri d'illumination du grand poète maudit et divin, devant le bavardage de ceux que l'on paye afin qu'ils nous donnent médiocrement la comédie d'alcove d'une intelligence très frelatée.

Certes, je ne fais aucune espèce d'allusion aux meilleurs esprits de notre époque. Les vraies valeurs n'ont nul besoin d'être nommées. Leur « passage » se fait très bien sans trompettes et les salves d'artillerie font bien du bruit pour ces aventuriers du silence ! Lorsque Sartre vulgarise ses thèses, il perd du temps, mais aussi il gagne sa vie et vit dans « son » métier. Il n'y a rien à dire. Laissons à des marxistes ennuyeux le soin de critiquer et gaspiller du papier pour la plus grande indifférence des foules... Si l'on en croit Herriot (il est question ici de l'universitaire) : « La réthorique est l'art de se taire quand on a rien à dire. »

Nous revenons à l'auteur des « Fleurs du

mal » en reconnaissant que les « gens de lettres et autres économistes engagés » disent très consciencieusement des multiplicités de « riens »... Ils sont les réthoriciens du vide doublés des logiciens de la sottise brillante. L'unique talent de tous ces gens serait de cesser d'écrire. Mais il ne faut pas demander l'impossible à ceux qui sont incapables de savoir que cet « impossible » plane quelque part. « Fausses certitudes » des gens heureux.

Quand la poésie est en cause, on prononce assez souvent la phrase célèbre : « Enfin Malherbe vint... » Dès lors, toutes les questions du langage français, en poésie, se trouvent singulièrement enrichies. On se souvient qu'à un certain moment, « il s'est passé quelque chose ». En philosophie, dans le sens large du terme, on pourrait dire aussi : « Et Descartes intervint. » Il sortit de sa longue méditation qui avait commencée auprès d'un poêle, et ce fut pour nous faire comprendre que « la raison a toujours raison », slogan non dépourvu d'orgueil et proposant les interprétations les plus diverses. Ce « trait » qui veut tout résumer et qui, tenons-en compte, a su tout résumer dans l'association et la morale des hommes, ne vaut pas davantage que n'importe quel trait profitant de son ton gravement désinvolte et de son pouvoir de surprise. J'ose aller plus loin : une telle parole, exprimée par un maître de la philosophie rationnelle et de la méthode, ne vient pas du langage mais d'un superbe jargon d'homme ébloui par son système, habitant du monde qu'il a créé, sûr de sa lente progression puisqu'il a bouclé son cercle, résolu à son goût les énigmes qui le hanhaient, solutionné les problèmes qu'il s'était proposé, clarifié les points obscurs, expliqué ce qu'il ne croit plus inexplicable, mis en valeur l'outil devenu indispensable intitulé : logique. Comment et pourquoi la raison aurait-elle raison puisqu'elle est basée sur un code moral et que ce code moral ne vaut que sur un plan très circonstanciel et très relatif ?... Descartes a construit sur une métrique déterminée, utilisant sa logique véhiculaire qu'il conduit avec une minutieuse exactitude. Même dans les espaces flous de la métaphysique, il s'exprime avec l'objectivité froide du scientifique. Mais, que devient l'intelligence dans cette maison de l'évidence ?

Dans ce musée de l'équilibre, où la visite commence par le sous-sol et finit au dernier étage, et, où le guide fait remarquer à chaque instant que cette architecture contient, à ses yeux, vraiment tous les secrets de l'Univers, que devient la « gravitation insensée » du monde et que pense-t-on de la vie impondérable qui nous entoure, qui est en nous, et de laquelle nous tirons d'extraordinaires « longueurs d'onde » ? Tout trait tiré en géométrie d'un autre, ne signifie rien, sinon un conventionnel nécessaire aux besoins et aux agréments du commerce des sociétés humaines. Toute l'exactitude tend vers une extériorisation, c'est-à-dire dans le sens d'une qualité utilitaire, d'un outil matériel. La vérité, appellation délicate d'un sentiment inscrit dans la durée, n'a rien à voir avec l'exactitude. Une pensée « utilitaire » n'est déjà plus qu'une « fausse pensée » parce qu'elle va servir immédiatement aux hommes, de sorte que ceux-ci n'auront pas le loisir de la méditer ; elle formera des peuples travailleurs, réguliers, respectueux d'eux-mêmes ; elle n'apportera rien au DEVENIR humain.

Le message de Descartes ne me paraît « valable » que dans la mesure où il soulève une excitation des esprits qui lui sont essentiellement opposés, et sert, par ses « parfaites » faiblesses, une profonde compréhension d'un dépassement de la méthode tout en en considérant les vertus, l'esprit orienté vers un « éveil des mondes » à travers l'infinie navigation dans l'inconnu. Ce message est tombé au sol des intérêts humains et le sage système s'est transformé en automatisme de réflexion allant de l'entretien et de la conversation au travail philosophique le plus abstrait. Le marxisme se situe dans un genre généralisateur identique, avec, à son actif, une parade psychologique, sorte de haut-parleur d'une influence certaine sur les masses, et un machiavélisme sublimé, dédaigneux des courtoisies philosophiques du « passé » et aussi peu moralement élégant que l'exigent les situations et les incidences. Cependant, cette dernière doctrine — puisque doctrine il y a — ne saurait être comparée à l'échelle des valeurs, aux noblesses cartésiennes, enfantées dans le seul et beau souci d'une amélioration culturelle de l'Esprit humain.

Si je ne m'abuse, de l'Intelligence — cette terrible maîtresse des philosophes — Bergson disait approximativement qu'elle est « la faculté de saisir les rapports ». Conci-

sion visuelle qui ressemble à l'idée d'après laquelle, elle est la faculté sensible interprétative des perceptions, des sensations, des impressions et de toutes les valeurs qui en découlent. Cette vie intérieure est parcourue en tous sens et à tout instant par des lignes de forces divinatrices et affectives, génératrices de tout un Potentiel Emotionnel. Le cartésianisme indique l'immobilité doctrinale et considère le mouvement par rapport à la forme. L'intelligence « anarchiste » (je prie de lire ce mot sous un angle très particulier et très propre aux nuances) se meut sans arrêt, vit avec le mythe diabolique, gagne en hauteur de vue ce qu'elle perd en ordonnancement et en clarté géométrique. Cette intelligence sensible n'a que faire des rudiments d'une méthode qui ne vaut que sur une table de valeurs comparatives et où le mouvement se répète sans plus jamais se créer au désavantage de la mobilité linéaire de la création.

Jean Epstein écrit quelque part ces lignes remarquables relatives à l'essence du cinématographe : « Toute notre science et toute notre philosophie, toutes ces notions primordiales, cadres ou catégories de l'esprit, qui sont les instruments premiers de connaissance aussi bien philosophique que scientifique, résultent de notre expérience superficielle d'un monde apparemment peu mobile, où la permanence des formes prévaut sur leur devenir, où le mirage d'une certaine rigidité crée des étalons dont nous nous servons pour y accrocher un prétendu cadastre, une ambitieuse législation de la nature. Mais le cinématographe nous arrache à ce rêve de la solidité par un autre rêve, par le cauchemar d'un univers fluidifié, dans l'inconstance duquel les barrières de nos classifications s'en vont à la dérive, les règles de nos déterminations se dissolvent. Il ne s'agit pas de chaos qui signifie mélange désordonné d'éléments disparates. Il ne peut être question de désordre ni d'ordre, quand il n'y a ni ressemblance, ni différence, sur lesquelles on puisse tabler. Il s'agit d'une seule nature ; d'une seule essence : le mouvement qui se réalise par son propre changement, par un mouvement de mouvement. »

Musique de la musique ! serais-je tenté d'ajouter.

En suivant Epstein — ce rêveur précis, disait Gance — on voit combien la méthode suit difficile le mouvement courbe, fou et musicien, de l'intelligence sensible, de l'INTELLIGENCE.

Ainsi, il devient très compréhensible de s'apercevoir combien la mécanique raisonnante est peu spirituelle, réfractaire même à toute vie de l'intelligence « pure ». Qu'il ne soit pas question de l'inconscient « Bergsonien ». L'intelligence libre et musicale agit en pleine et lumineuse conscience. L'esprit peut alors aller très loin, dépasser son support et même faire des fous dont Nietzsche est un saisissant exemple. Ne souriez pas : il vaut mieux finir dans la folie que dans l'idiotie. La folie des intelligents est toujours géniale. Par l'intelligence logicienne, l'homme rabache une gymnastique dans un ordre organisé de points de comparaison. Par l'intelligence pure, l'homme « se réinvente », se cultive en s'approfondissant, « devient ». Le stable paraît estimable et parfois admirable ; l'instable est une variation modulatrice dans l'infini. Prévert ne croyait pas si bien dire en écrivant : « C'est fou ce que l'homme invente pour abîmer l'homme. »

Et ailleurs, Epstein dit encore : « Nous sommes — surtout nous, Français — si imprégnés du préjugé cartésien, qu'il nous semble souvent que, hors de l'ordre raisonné, il n'y a pas de pensée valable. Or le domaine sentimental et plus ou moins irraisonnable possède, lui aussi, ses vérités profondes et subtiles, plus profondes et plus subtiles peut-être, quoique moins nettes, que les claires données de la raison. »

Depuis le début de ce texte, je n'ai quitté de vue l'Homme un seul instant. Mais ce « roseau pensant » n'est pas assez esthète, au vingtième siècle, pour suivre les « feux tournants » d'un phare qui lui dit « attention », au seul nom de l'Esprit humain. Cet homme ne sait pas à quel point il raisonne. Il ignore qu'il a cessé de « s'exprimer » depuis sa dernière émotion ou sa dernière rage de dent. Il est entraîné dans le rythme puis dans l'engrenage de la machine sociale, tributaire d'un monde de choses, synchronisé.

L'éducation elle-même est impuissante à déraciner l'homme de ses habitudes ; et, si elle y parvient, c'est au profit d'un nouveau système, d'un nouveau code, d'une nouvelle ébauche, d'une ritualisation. N'oublions jamais que « le monde » est une immensité humaine inextricable et pathétique. Ne jouons pas de l'orgue de Barbarie sur les tourments, les souffrances et

les failles intellectuelles des diversités sociales, culturelles, géographiques, historiques et raciales de plus de deux milliards d'êtres qui prient, raisonnent d'une façon devenue atavique, aiment physiquement dans un comportement sexuel propre à leur mentalité et au frémissement épidermique de leur race. Dans chaque pays habité, il est un « cartésianisme » plus ou moins paralysant.

Les religions détiennent les forces les plus subtiles des Etats. Elles surveillent la façon de penser, c'est-à-dire de « ne pas penser » des hommes qui entendent marquer leur « passage » d'un signe, d'une lueur, d'une parole, d'une note de musique, d'une association d'idées ou d'une révolte de la sensibilité. Toute religion répond à un besoin obscur de l'homme simple, inintelligent ou mystique. Elle discipline la raison par la morale, ce code de l'imbécilité, et fait miroiter un merveilleux qu'elle s'est composé et dont le pouvoir de rayonnement ne fait que s'accroître à travers les âges. Sur la carte européenne, la religion chrétienne a su s'adapter au cours de l'évolution des choses et aux révolutions des faits, sans toutefois compromettre ses valeurs essentielles, en un style d'une stupéfiante souplesse, qui indique sa force et sa capacité d'infiltration souterraine. Il est possible — quoique cela soit difficile à prévoir pour un proche avenir — que l'humanité européenne se détourne d'un christianisme enfin reconnu néfaste, mais ce ne sera alors — si cela est — que le prélude à une nouvelle guerre sainte. Ce n'est pas la science qui mènera les hommes à l'irréligion ; elle n'est pas assez intelligente pour cela.

« Nous autres, civilisations, savons que nous sommes mortelles », disait Valéry du haut de sa terrasse. Cet avertissement pessimiste doit faire méditer longuement. Les rêveurs sont les plus lucides. Les yeux de Nietzsche savaient voir.

Ecrire sur de l'eau quelques pages traitant l'intelligence pure face aux aspects de la méthode ne désigne pas aux applaudissements. Pourtant, si les hommes n'attachaient pas un prix dérisoire à ce qu'ils croient savoir, cette époque pourrait se regarder en face et ne ferait pas dire ce que déjà disait Hegel en son temps : qu'elle aura mérité de périr.

Roger TOUSSENOT.

Liberté, liberté chérie

CE cri connut toujours la même vogue dans tous les temps et dans tous les pays. Il, résume, en effet, des aspirations infinies vers des réalités innombrables qui touchent à la fois au corps et à l'esprit. Et ce fut toujours un signe éblouissant de promesses auquel se ralliaient tous les misérables et, aussi, ceux, plus rares, qui souffraient de la détresse d'autrui.

Liberté !

Ce mot claque à tous les souffles humains bien mieux qu'un drapeau au vent. Et puis, un drapeau comporte des couleurs et même le drapeau noir a la sienne. Un drapeau, c'est encore un programme..., on le discute.

La liberté n'a pas de programme.

C'est pourquoi la liberté ne doit point avoir de drapeau.

Et pourtant, à chaque fois qu'une poignée d'hommes (issus d'une révolution qui avait proclamé la liberté) accèdent au Pouvoir, la première chose qu'ils font c'est de fabriquer un mannequin qu'ils exhibent devant le peuple, en lui criant :

« La voici votre liberté que nous vous avons promise ! C'est elle ! Regardez-la bien ! Et quiconque lui manquera de respect sera passible de nos lois et connaîtra nos juges, nos prisons et nos bourreaux !

Et la foule, abrutie après tant d'efforts, salue chaque fois le mannequin avec idolâtrie.

Et quand au bout d'un certain temps le mannequin ne répond plus à ses supplications, la foule se range docilement autour de ceux qui lui fabriquent un autre mannequin.

Après cinq mille ans d'expériences successives, la masse opprimée espère encore dans un nouveau mannequin. Et cette masse est aussi bien composée de manœuvres, que « d'intellectuels ».

Oui, j'insiste là-dessus. On a trop tendance, démagogiquement, à plaindre ceux qui ne souffrent que de l'estomac. Et, par habitude, les âmes charitables ne s'apitoient que sur les meurt-de-faim, sans culottes, ni logis.

Mais il n'y a pas qu'eux. Il y a aussi des « intellectuels » dans le même cas et qui, en outre, souffrent, quotidiennement, de cet inaltérable besoin de proclamer leurs pensées de par le monde, aussi subversives qu'elles soient.

Je sais bien que beaucoup de gens hausseraient les épaules en entendant ce propos.

— Alors, me diraient-ils, ce besoin impérieux que vous avez de dire ou d'écrire ce que vous pensez, vous l'assimilez à un besoin physique ?

— Mais oui !

— Vous prétendez avoir autant droit à la satisfaction de votre esprit qu'à celle de votre estomac ?

— Mais parfaitement !

— Je ne vous comprends pas.

***

Et voilà le drame.

Les masses en réclamant la liberté ne savent pas au juste ce qu'elles veulent.

Les dictateurs qui les mènent depuis des millénaires l'ont fort bien compris.

Et même un « pacifiste » de la classe de Giraudoux ne semblait pas savoir très bien ce que c'est que la liberté, ou, sans doute, l'avait-il oublié, ou sans doute encore voulait-il la taire quand il nous menaçait en 1939 de nous supprimer nos appareils de T.S.F. si nous écoutions la radio allemande.

Tout comme les autres dans la suite.

La guerre de Troie n'aura pas lieu.

Mais quand elle a lieu, on supprime le peu de liberté dont on jouissait.

On supprime la liberté au nom de la liberté, de même qu'on part en guerre au nom de la paix.

Et on tente de faire oublier aux générations nouvelles les quelques libertés acquises par les générations qui les ont précédées.

J'en ai eu trop souvent la preuve. J'ai été trop souvent stupéfait de l'étonnement que je lisais sur de jeunes visages quand j'exposais brièvement les petites libertés dont nous jouissions avant 1914. Quand j'affirmais qu'à cette époque on pouvait prendre un billet pour Londres, Bruxelles, Cologne, Rome, Madrid, Berne, etc., sans passeport, sans carte d'identité.

On logeait où on voulait, à la nuit, à la semaine, au mois, dans la quiétude absolue du sommeil ou de l'amour satisfait.

Il n'y avait pas d'inquisitions fiscales.

Et le Théâtre Antoine faisait honnir les horreurs de Biribi, tandis que « Le Grand soir » était acclamé au Théâtre des Arts.

Les perquisitions étaient exceptionnelles.

Le régime politique existait encore dans les prisons.

Et nombreuses étaient celles qui étaient dépeuplées ; il y avait des geôliers sans travail et des directeurs de maisons de force sans emploi.

Mais ça ne suffisait pas aux passionnés de la Liberté. Ils en voulaient d'autres, ils les voulaient toutes ; et ils avaient bien raison. Car il n'y aura jamais assez de libertés dans le monde.

Et le seul fait de vouloir les conquérir dans le domaine matériel, comme sur le plan spirituel, cette seule tension de l'individu vers un idéal d'émancipation absolue, tout cela lui confère un titre de noblesse immarcescible qui laisse loin derrière soi les hochets puérils des honneurs accordés aux vertus civiques officiellement accréditées.

SIMPLICE.

Il y a un âge de la vie où il faut oser être injuste, où il faut oser faire table rase de toutes les admirations et de tous les respects appris, et tout nier — mensonges et vérités — tout ce que l'on n'a pas reconnu vrai par soi-même. Par toute son éducation, et par tout ce qu'il voit et entend autour de lui, l'enfant absorbe une telle somme de mensonges et de sottises mélangés aux vérités essentielles de la vie que le premier devoir de l'adolescent qui veut être un homme sain est de tout dégorger. — Romain ROLLAND.

L'Homme à défendre

IL faut, disent la plupart, en finir à tout prix, à n'importe quel prix, avec nos mortelles incertitudes.

Depuis toujours, nous sommes ballottés dans tous les sens. En matière de paix, après avoir cru en la venue de la fraternité universelle, nous sommes retombés dans la plus odieuse déchéance.

Dans le domaine de la liberté et du pain quotidien, après avoir entrevu la Terre promise de l'abondance dans une quasi-délivrance de l'asservissement, nous avons souffert de la faim dans un quasi-esclavage.

La douceur de vivre, à peine entr'aperçue, nous a fuis. De quelque côté que porte notre interrogation, aucun symptôme d'apaisement. Rien que des conflits qui s'accumulent, rien que des *casus belli* en perspective.

Plutôt mourir donc ?

*
**

Voilà où en sont, en cette triste époque, les trois quarts de nos semblables.

Voilà le résultat des déceptions ajoutées aux mystifications. C'est aussi le résultat de la lente désagrégation où les ont conduits tant de faux prophètes, tant de faux pasteurs, tant de marchands de verbe et de monteurs de cou.

Combien s'en est-il levé de ces apôtres sans foi, de ces défenseurs sans courage, de ces bateleurs inconvenants qui, forts seulement de la vanité ou de la prébende, les ont anesthésiés ou abêtis ?

A qui voulez-vous donc qu'ils se fient maintenant, ces bafoués pitoyables ?

Qui lui fera croire, à ce pauvre homme qui est là, partout, car il est la multitude, qu'un autre homme peut s'intéresser à son sort et que cet homme est loyal, qu'il n'est animé à son égard que de bonnes intentions ?

A d'autres ! dira-t-il. On me l'a déjà trop fait ! Passez votre chemin, Monsieur le Sauveur...

Et, en admettant que le pauvre bougre veuille bien une fois encore prêter l'oreille, comment va donc procéder l'homme loyal pour défendre l'HOMME ?

Ne va-t-il pas être tenté, tout d'abord, de malmener quelque peu l'infortuné ?

Ne va-t-il pas aussi, histoire de le réveiller de sa léthargie, lui faire entendre quelques dures vérités, l'accuser d'être un nigaud, un avaleur de bourdes, une espèce de pitre qui coupe dans tous les panneaux, sans contrôle, sans esprit critique ?

Ou bien va-t-il entreprendre un travail de rééducation complète, faire l'effort de volonté et de mémoire qui mettra en lumière le processus de sa propre évolution ?

*
**

La bonne volonté ne suffit pas. Nous ne dirons pas que l'homme loyal est nécessairement pauvre. Nous dirons seulement que c'est le cas le plus fréquent. Pour rester le frère compatissant du malheureux, il faut être mêlé à son existence, il faut peiner comme lui, il faut voir sa misère; il faut aussi, en quelque manière, partager ses incertitudes. Pour rester un homme juste, il faut — à de rares exceptions près — connaître soi-même les difficultés matérielles, être astreint à la vie de travailleur, avoir le souci des lointains jours de paye.

C'est là que surgit le dilemme : *primum vivere-action,* alors qu'il faudrait pouvoir concilier les deux...

Ce n'est pas commode...

*
**

Et puis, quel homme faut-il défendre ?

Quel homme faut-il blâmer ?

Ce jeune prêtre qui passe près de moi, je le regarde sans ironie. Je me sens plutôt attiré vers lui par une sorte de compassion indulgente. Il a un visage intelligent, de bons yeux bien clairs et aucune crispation dans les traits. Il marche la tête haute, sans fierté. Il n'est ni hautain, ni indifférent à ce qui se

passe autour de lui. Il a fait une concession à la mode : il porte un petit béret basque. Il a le sens du ridicule.

Les petits gars du patronage doivent le cataloguer dans la catégorie des « types sympa ». Pour les enfants de Marie, « il est bien ».

Moi, en le regardant, je me reproche cette compassion indulgente qui est mon sentiment dominant à son égard.

Je lui en veux de sa sérénité. Je m'en veux aussi de mon parti pris puisque je n'arrive pas à me persuader qu'il est de bonne foi.

Pour moi, c'est un comédien. Il a choisi un « job » pour lequel on lui a appris bien plus à étudier ses attitudes qu'à appliquer le message du Christ.

« Monsieur Vincent », le curé d'Ars, ça ne me convainc pas : des saints, il y en a partout, en soutane aussi bien qu'en cotte bleue ou en veston.

La foi, ça ressortit au luxe. C'est à l'usage des dilettantes qui ont le temps de disserter, de supputer.

Ce petit curé est peut-être un chic type et sans doute est-il convaincu qu'il est utile à la Société. Il se considère pour le moins comme un élément moralisateur et, par là même, participant à la grande besogne de bonté, d'éducation.

Dans ses moments de dépression et de découragement — de doute, peut-être, — il prie. Et pendant qu'il prie, sa pensée s'égare et vagabonde. Il pense aux autres hommes, à ceux qui ont choisi une voie moins spectaculaire, qui se sont faits ingénieurs ou comptables, soldats ou commerçants, qui se sont mariés, qui ont des enfants...

Eperdument, il prie, il lutte pour se persuader que son destin à lui est d'une autre qualité, qu'il est un être d'exception et que, sans lui, tous les autres courraient à leur perte...

Bouffon ou Quichotte ?...

⁂

Cet avocat au nom connu, ancien ministre, actuellement président administratif du parti politique auquel appartient le président du Conseil en exercice, prend en main les intérêts des commissionnaires en bestiaux, poursuivis pour avoir provoqué une élévation des cours de la viande en utilisant leur monopole de fait.

Bien sûr, un avocat a le droit de défendre n'importe quel accusé. Cela va de soi. C'est même une des bases de la Justice qui ne sera jamais contestée.

Cependant, en la circonstance, comment ne pas être choqué par la confusion que fait naître inévitablement le double visage du défenseur ? Peut-on être à la fois homme public et avocat ? N'y a-t-il pas là une situation fausse ?

Interpellé à ce propos, l'avocat en question répond qu'il n'admet pas d'être mis en cause, arguant qu'il s'agit d'une atteinte à son indépendance d'avocat...

Alors ? Don Quichotte ?

Mille regrets, mon cher maître, mais je ne marche pas.

⁂

Un excellent journaliste — ils sont rares, mais il en reste, — pensant qu'une telle affaire met en cause la sérénité de la Justice, écrit :

« Si ses clients sont innocents, ils n'ont pas besoin de son appui (de l'avocat-homme politique en question). S'ils sont coupables, ils ne devraient pas l'avoir... »

Que voilà donc l'affaire bien située et comme cette opinion nous ramène avec pertinence à notre propos !

Il faut défendre l'Homme ? Oui, parfaitement d'accord.

Prenons seulement la peine d'en donner la définition.

Pour nous, seul importe l'Homme qui n'apporte à la défense de ses intérêts matériels que le souci de vivre décemment, l'Homme qui ne compte pas plus sa peine que sa richesse, l'Homme qui s'enorgueillit d'appartenir à cette grande famille de ceux qui ne peuvent se décider à haïr et dont la faiblesse consiste à aimer leurs semblables, à aimer la vie, ne demandant rien d'autre que leur équitable part en toutes choses.

Marcel LAMBERT.

Où est la pire lâcheté ? Paraître lâche vis-à-vis des autres et assurer la paix ? Ou être lâche vis-à-vis de soi-même et assurer la guerre ? — Jean GIRAUDOUX.

CONSTRUISONS

On nous a parfois traités d'assembleurs de nuées, de ratiocinateurs, de discoureurs dans l'inconnu ; il est vrai que, trop souvent, la littérature de nos milieux a reproduit des opinions vagues, sans portée politique. Essayons de remonter le courant, d'instaurer des directives positives, en attendant le moment favorable de les mettre en action.

Bernard Malan a démontré que le progrès humain était impossible à conduire à des fins favorables tant que les Sociétés admettront en tiers le *profit*. La solution de ce problème est le plus urgent de tous, aucun des autres ne pouvant être résolu avant celui-là.

L'argent est source de luttes, de disputes, de conflits familiaux, nationaux ou raciaux ; aucune fraternité, aucune union humaine n'est possible tant que régnera l'Argent.

Une autre source de luttes et de conflits réside dans ce fait que les hommes ne se comprennent pas parce qu'ils sont séparés par des croyances différentes. Eclaircissons ce problème. Essayons.

RELIGIONS. — Il n'est pas nécessaire de remonter aux anciennes guerres de religions ; elles sont dans toutes les mémoires. Elles persistent encore : deux auteurs contemporains, l'un mort, Pierre Loti, montrait, à la fin du siècle dernier, dans son livre *Au Maroc*, que les étudiants du Moghreb allaient puiser dans les mosquées un seignement qui leur faisait détester à tel point juifs et nazaréens qu'il n'y avait pour eux aucune sécurité dans ces pays ; les luttes actuelles entre juifs et arabes en Palestine confirment ces sentiments. Un autre auteur, encore vivant, J.-J. Tharaud, dans *La Bataille à Scutari*, fait un bon portrait du primat de Serbie qui pensait utile de sacrifier quelques milliers d'hommes pour reprendre Scutari aux Turcs musulmans ; cet auteur montre la « rivalité, la haine sourde entre frères chrétiens ennemis », catholiques et orthodoxes. « Ces moines se haïssent à mort », ajoute-t-il. Et ces lignes sont extraites de l'œuvre de littérateurs qui sont bien loin d'être révolutionnaires.

Pourquoi ces haines ? Pourquoi ces luttes ? Si toutes leurs causes ne proviennent pas des religions, celles-ci en ont toutefois une bonne part.

Elles en ont bonne part parce que, jusqu'aujourd'hui, elles ont cherché leurs dieux sous des formes qui n'étaient pas, qui ne pouvaient pas devenir universelles.

Les hommes ne pourraient plus se disputer à propos de leurs dieux s'ils avaient tous le même.

Des esprits sagement intentionnés ont proposé de remplacer les cultes des différents dieux par des cultes abstraits : culte de la Liberté, de l'Egalité, d'une République, de la Patrie, culte de l'Humanité, culte du Grand-Etre, culte de la Société, culte de la Vie, que sais-je ? Tous cultes abstraits qui ne pouvaient s'établir et durer précisément parce qu'abstraits. L'homme, être concret, ne comprend facilement que ce qui est concret, comme lui-même.

Pour remplacer les dieux fauteurs de luttes, un dieu doit être concret et universel.

Où le chercher ? Où le trouver si ce n'est en soi-même ?

A part de petites différences de couleur de peau ou de caractères légèrement dissemblables, les hommes sont partout pareils, sur tout le globe. L'homme n'est pas une chose abstraite, c'est un être concret, certes difficilement modifiable, mais modifiable quand même ; modifiable par l'instruction (il n'y a qu'à voir ce que deviennent les enfants sous l'influence de maîtres appartenant à telles ou telles religions), capable de changements selon les influences extérieures, familiales, de propagande (il n'y a qu'à voir ce que le nazisme a fait — et a fait rapidement — de plusieurs générations d'Allemands).

Tous les dieux anciens sont des dieux-objets ; ils étaient donc différents, selon leurs origines. Pour être universel, tou-

jours semblable à lui-même, partout, sur toute la terre, le dieu nouveau sera un dieu-sujet. Un seul est possible : l'Homme.

LA RELIGION DE L'HOMME. — Des philosophes ont déjà pressenti cette éventualité. Il y a une cinquantaine d'années, Guyau écrivait :

« L'individu se sent de plus en plus citoyen de l'univers, solidaire de tout ce qui s'y passe, cause et effet à l'égard de tous les phénomènes. Il reconnaît qu'il ne peut se désintéresser de rien, que partout autour de lui il peut exercer une action, si minime qu'elle soit, laisser sa marque aux choses. Il constate avec étonnement la puissance de sa volonté intelligente. A mesure que sa raison établit un lien entre les phénomènes, elle les relie par là à lui-même ; il ne se sent plus isolé dans l'univers. Puisque, suivant une pensée célèbre, le centre du monde est dans chaque être, il s'ensuit que, si ce centre était assez conscient de lui-même, s'il voyait aboutir à lui tous les rayons de la sphère infinie et s'entrecroiser en son sein toutes les chaînes des phénomènes, il verrait aussi le champ de sa volonté s'étendre à l'infini, il s'apercevrait que, par un côté ou par un autre, il a action sur toutes choses ; chaque être se sentirait devenir une providence universelle.

« Si l'homme n'en est pas là, c'est pourtant vers cet idéal que la marche de l'humanité nous emporte. Une part du gouvernement de la nature est entre nos mains, une part de la responsabilité des événements qui se passent dans l'univers retombe sur nous. Tandis qu'à l'origine l'homme ne vit guère que l'état de « dépendance » où il se trouvait par rapport au monde, état que les religions antiques symbolisaient, il constate à présent que, par une réciprocité naturelle, le monde à son tour dépend de lui. La substitution de la providence humaine à l'action omniprésente de l'action divine apparaît, à ce nouveau point de vue, comme l'une des formules les plus exactes du progrès. La croissante indépendance de l'homme en face des choses aura ainsi comme conséquence une indépendance intérieure croissante, une liberté toujours grandissante d'esprit et de pensée. »

L'HOMME PEUT-IL DEVENIR DIEU ? — Définissons les termes. Qu'est-ce qu'un dieu ? Qu'appelle-t-on dieu dans le langage courant ? On appelle dieu l'être parfait.

L'homme désire-t-il être parfait ? Certainement. Les êtres normaux — c'est-à-dire la presque totalité des êtres humains — tendent, dans leur intimité propre, c'est-à-dire quand ils n'en sont pas détournés par l'ambiance, tendent vers le plus de perfection possible, parce qu'ils sentent instinctivement que plus ils en approcheront et plus ils s'approcheront du bonheur, but de chaque vie humaine, comme l'écrivait Bernard Malan dans le n° 2 de cette revue.

Cela lui sera-t-il possible ? Si l'on interroge les prêtres des diverses religions, ils répondront naturellement que c'est impossible, puisque la perfection humaine rendrait désormais leurs interventions inutiles. Des penseurs éminents ont professé une opinion contraire. Les stoïciens recouraient à l'égalité d'âme pour lutter contre la douleur ; ils prétendaient puiser cette force dans le sentiment que le sage, parvenu à un haut degré d'impassibilité, est devenu l'égal de Dieu. Pour Hegel, l'homme est un Dieu. La conception nietzschéenne du Surhomme est un mouvement vers l'homme-dieu. Le poète Verhaeren pensait que l'homme deviendrait dieu lorsqu'il pourrait « un jour, bâtir seul son destin ». Jules Romains a prétendu que Freud avait « apporté sa pierre à la déification du groupe humain ». Faut-il parler de Lamartine pour qui « l'homme est un dieu tombé ? ». Le Yôgui dit : « Je suis Dieu lui-même. » Dans ses *Esquisses de l'Homme,* Alain prétend que « l'homme est un dieu pour l'homme » et dans ses *Souvenirs concernant Jules Lagneau :* « Dieu est intérieur, écrit-il, non extérieur. » Emerson pensait que « pour autant qu'un homme est juste dans son cœur, pour autant cet homme est Dieu ». (Discours de l'Université d'Harvard, 1838.) Faut-il, enfin, citer Pascal s'écriant : « Croirai-je que je suis un Dieu ? » Et Gœthe passant son temps, suivant un commentateur catholique, à « diviniser son Moi ? »

Que l'homme puisse devenir Dieu, cela n'est qu'un mot. Mais que l'homme puisse, à force de travail, de méditations, se rap-

procher de la perfection, cela peut demander des millénaires, mais reste possible. Or, en langage courant, Dieu représentant la perfection, l'homme parfait serait un dieu et, qu'on l'appelle comme on voudra, un être heureux s'il devenait parfait.

La religion de l'homme ne peut être qu'une religion sans dogme, sans rites, sans liturgie, sans initiation, sans prêtres. Chaque homme doit être son propre prêtre, son propre directeur de vie et de conscience et ne pas en avoir d'autres. Bien entendu, tous les clergés condamneront cette prétention puisqu'elle les rend inutiles.

OBSTACLES A L'INSTAURATION D'UNE RELIGION DE L'HOMME. — Ils sont de deux sortes. Le plus grand est inhérent à la condition humaine ; c'est son imperfection. Que l'homme soit né bon, comme l'enseignait Rousseau, qu'il soit naturellement mauvais, cela n'importe guère. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est actuellement imparfait. Mais qu'a-t-on fait, que fait-on pour améliorer sa nature ? A peu près rien. Les religions ont prodigué des conseils moraux ; on en a vu les résultats lors de la dernière guerre ; on en voit tous les jours, on en verrait bien d'autres si tant d'entre eux n'étaient soigneusement dissimulés. Voilà le fruit des efforts religieux poursuivis pendant toute la période historique ; voilà le fruit de l'enseignement de toutes les religions, sans en omettre aucune, qu'elles soient théistes, monothéistes, polythéistes, panthéistes, même athées, comme le boudhisme, dont Lafcadio Hearn disait qu'elle était celle qui correspondait le mieux aux conceptions de la science et de la philosophie modernes ; qu'elles soient vieilles de dix-huit cents ans comme la catholique ou de quarante siècles comme la védique.

Dans la 52e leçon de son *Cours de philosophie positive*, A. Comte note la décroissance de nombre des dieux. Si le nombre des dieux diminue, le nombre des religions a augmenté ; rien qu'à Paris, on pourrait énumérer plus de vingt petites sectes différentes qui, heureusement, n'ont ni beaucoup d'adeptes, ni beaucoup d'influence ; il en est de même en Amérique. Aucune vraiment n'est bien nocive.

Il n'en est pas de même de ce qu'on pourrait appeler des religions laïques, ennemies de toute pensée généreuse et de toute liberté : religion de « la race », par exemple, au nom de laquelle nous avons vu tout un peuple entraîné contre les peuples voisins ; religion du « parti », au nom de laquelle tant d'hommes critiquent et haïssent des camarades de travail aussi démunis qu'eux ; religion du « costume », juges, prêtres, militaires, hauts fonctionnaires ; religion de l' « argent », la plus importante à déraciner... Combien d'autres.

L'homme trouve un autre obstacle à se rapprocher de la perfection dans les conditions économiques où il accepte de vivre. L'insécurité du lendemain, pour lui-même et pour sa famille, stérilise ses réflexions, empêche ses méditations. Fatigué du travail journalier, c'est à peine s'il peut songer à ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille ; sa force de pensée, son intelligence même est diminuée et en fait une proie facile pour toutes les propagandes.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce point. Affirmons, en couclusion, que les événements qui ont abouti aux ruines actuelles prouvent qu'une civilisation dont les résultats, matériels et moraux, sont ce que nous voyons aujourd'hui, est mauvaise jusque dans son tréfonds ; la route suivie jusqu'ici est donc une route détestable ; une nouvelle route s'impose, *toute à l'opposé* de l'ancienne si le monde ne veut pas périr.

Dr MIGNON.

UN TIMBRE POUR LA REPONSE S. V. P.

L'époque n'est vraiment pas favorable aux périodiques comme celui-ci, et l'augmentation récente des tarifs postaux nous contraint à demander à nos correspondants de joindre à leur lettre un timbre pour la réponse.

Il sera tout de même répondu à ceux qui oublieraient de le faire, ou ne le pourraient.

Les données de la pré-guerre

L'Allemagne était travaillée par un complexe de grandeur. Cela paraît incontestable quand on se réfère non seulement aux propos de politiciens, mais aux actes de personnages éminents aux œuvres d'authentiques savants. On a traduit ce complexe de supériorité par la formule : *l'Allemagne au-dessus de tout !* C'est singulièrement le rétrécir. Il n'y a, en effet, dans ce slogan, rien qui ne ressortisse au nationalisme le plus vulgaire, alors que le *Deutschtum* prend une signification bien plus générale et plus vaste qui en appelle non seulement à la géographie et à l'histoire, mais à la biologie même et à l'ethnologie. Au regard de tout Allemand d'élite, le grand dolycocéphale blond nordique prend le pas, à tous égards, physiquement, intellectuellement, moralement, sur le brachycéphale brun méridional. Et, en conséquence, le monde appartient virtuellement aux races et aux peuples anglo-saxons, dont l'Allemagne, cela s'entend, est la monitrice. Ce dogme est spécialement vrai pour l'Europe centrale et occidentale. Il sous-entend que les races slaves, mongoloïdes, et celles qui peuplent les continents noir et jaune sont inévoluées sinon inévoluables et qu'en tous cas elles mettront du temps pour s'aligner au rang des civilisés.

Le complexe psychologique allemand apparaît donc d'une qualité, d'une portée, tout autre que ce *chauvinisme* qui agite et qui trouble le tempérament national du Français moyen, forme stérile et inquiétante de narcissisme historique.

L'anglo-saxonnisme allemand jaillit hors du cadre national. Il explique que l'Angleterre, considérée comme de sève germanique, ait bénéficié auprès des dirigeants allemands d'un coefficient admiratif et la France, en tant que puissance, en tant qu'Etat et peuple, d'un coefficient de dédain, pour ne pas dire de condescendance ou de mépris.

Cependant rien d'absolu. Le Français conservait des sympathisants en Allemagne, des hommes prêts à une bonne entente, et l'Anglais y rencontrait des opposants. On peut même affirmer qu'un certain courant de rapprochement vers la France s'esquissait en Allemagne dès avant 1900. Il avorta du fait que les dirigeants allemands n'y participèrent point, du fait aussi que les dirigeants français, anglomanes, s'y montrèrent hostiles et qu'enfin la Grande-Bretagne, renonçant à son splendide isolement, scellait avec la France, une *Entente cordiale* dont le premier effet serait de raviver l'esprit de revanche. C'était la guerre en perspective, alors qu'une entente franco-allemande c'eût été la paix assise sur le continent pour des générations.

Au lendemain de la guerre contre les Boers, l'heure eût été propice à un rapprochement franco-allemand. La mainmise brutale de l'Angleterre sur les républiques sud-africaines, peuplées de Hollandais, c'est-à-dire de Germains, sur lesquels l'Allemagne, en vertu de ses théories raciales officielles, exerçait comme un droit de consanguinité, démontrait aux Allemands que pour l'Anglais, il n'y avait d'Anglo-Saxons que ceux qui parlaient le langage des *yes*. Et, dès lors, les Allemands anglo-saxonnisants pouvaient se dire : « Nous nous sommes mépris sur le caractère des Britanniques, les succès qu'ils remportent ne sont pas les nôtres, les gains qu'ils acquièrent sont des pertes pour nous. » Bien des Allemands lucides se tinrent alors ce raisonnement, les hautes sphères n'en demeurant pas moins sur leurs positions premières. Elles s'y maintinrent jusqu'à la veille de la guerre de 1914. Et l'on assure même, du moins on en a fait courir le bruit, que le Kaiser et ses suppôts immédiats auraient dit : « Ah ! si nous avions su que l'Angleterre était contre

nous, jamais nous n'aurions déclaré la guerre à la France et à la Russie ! »

Il est de fait que l'Angleterre parut longtemps devoir conserver une attitude expectante et qu'elle n'abattit ses cartes que lorsque la Belgique fut envahie. Néanmoins, c'est prêter aux diplomates allemands, si imbéciles qu'on les suppose, beaucoup de candeur que de les croire tout à fait ignorants du jeu et des desseins de la Grande-Bretagne.

⁂

Les faits rendent un son de vérité que les propos subjectifs ne sauraient avoir. C'est pourquoi il faut les interroger. Eux seuls permettront, en fin de compte, d'établir quels sont les responsables de la guerre de 1914, si tant est que l'on estime à l'heure présente que cette question vaille d'être élucidée. Mais si même on estime, une catastrophe chassant l'autre, qu'il est vain de remonter aux sources, les faits qui remontent à un demi-siècle conservent leur valeur intrinsèque d'édification et la philosophie qui en découle est une arme pour la gouverne de l'individu. Rappelons donc quelques faits de « la belle époque ». Il en est de trois ordres dominants : le fait des *trusts* sur lequel nous avons déjà attiré l'attention, le fait *colonialiste* que nous avons entrevu et, pour la France spécialement, le fait *protectionniste*. Tous ces faits en relation directe avec la guerre de 1914.

LE COLONIALISME

L'expansionnisme français s'était heurté, dans la dernière décade du XIXe, à l'impérialisme anglais, sur le Nil, en plein sur la verticale du Caire au Cap. Avec une insolence sans borne, sommation avait été faite à la colonne Marchand d'abandonner ce qui faisait l'objet de sa mission. Il paraît même que les couleurs nationales n'avaient pas été ménagées. Bref, il y avait là un *casus belli* beaucoup plus caractérisé que le prétendu coup d'éventail du Bey de Tunis. On en fut quitte pour une « sanglante humiliation ». L'Empire britannique était alors au summum de sa gloire. Il ne manquait aucune gemme à la Couronne. La fièvre impériale pouvait tomber et Albion tourner ses regards vers le continent. Elle aperçut alors que l'Allemagne avait grossi étonnamment.

Si la sidérurgie est bien, comme nous le pensons, la critère infaillible de la puissance d'un Etat, aucun doute que l'Allemagne, dans les vingt dernières années du XIXe siècle, avait accru sa puissance. Sa production de fonte avait progressé à la cadence de 300.000 tonnes par an environ, tandis que celle de l'Angleterre n'avait avancé qu'à la cadence de 60.000 tonnes. Bref, en 1900, la production de fonte allemande s'élevait à 7,5 millions de tonnes et tout annonçait qu'elle irait encore de l'avant, tandis que la production anglaise ne pourrait plus dépasser les 9 millions de tonnes atteintes. Il était ainsi clairement démontré que l'Allemagne, extraordinairement dynamique du point de vue industriel et commercial, deviendrait une puissance maîtresse. Carthage cesserait de régner. N'en pouvant douter, l'Angleterre songea à prendre pied sur le continent. La France s'offrait. La liquidation du dreyfusisme y avait amené la liquidation de tout ce qui demeurait d'aristocratie républicaine de tendance jacobine et les anglomanes, les Briand, les Clemenceau, les Viviani, etc., trônaient. Il fut facile de faire oublier la « frasque » de Fachoda. En esprit, les bases d'une *Entente cordiale* furent jetées bien avant que Delcassé se présentât pour la sceller. (N'oublions pas que la « belle époque » fut la belle époque de la diplomatie secrète.)

⁂

Nous sommes déjà engagés dans le XXe siècle. Un coup de maître va être tenté. Il est sans risques et sans périls. Il s'agit de pénétrer *pacifiquement* l'étendue du Maroc. On prendra prétexte de razzias opérées aux confins de l'Oranais. A ce propos, le « requin » Etienne, des Tréfileries du Havre, lâchera son fameux : « L'or appelle le fer ! » L'Angleterre est « avec nous ».

Le Maroc est un gros morceau. Aussi étendu que l'Algérie et la Tunisie réunies, il avait, en 1903, le double de po-

pulation : 10 millions d'habitants. L'élément berbère, laborieux, actif, y dominait sur l'élément arabe nonchalant et rêveur. Un pays bien peuplé, avec de vastes plaines de bonnes terres à céréales, de grands plateaux qui attendent qu'on les irrigue et, en Kabylie, des canaux d'arrosage qui amènent l'eau à profusion dans des prairies, des jardins, des vergers, de grands villages effervescents de vie. Tel s'offrait le Maroc aux « civilisateurs ». Nous ne parlons pas des richesses souterraines : minerais de toute nature, phosphates, houille et pétrole...

Or, la sidérurgie allemande s'était implantée en Mauritanie, sous les espèces des frères Mannesmann, magnats de la Ruhr. Ces ressortissants de l'Allemagne allaient-ils subir la judicature et l'administration militaire françaises tel de vulgaires Moghrébains ? Il serait curieux vraiment d'enregistrer la réaction germanique. Les conquérants devenus protecteurs prétendant ignorer la présence allemande, on vit se profiler dans les eaux marocaines un bateau de guerre qui jeta l'ancre dans la baie d'Agadir. La diplomatie teutonne avait la main lourde. Il fallut causer. Par chance, un gouvernement compréhensif, Joseph Caillaux. Et l'on eut Algésiras. Suivant le vœu allemand, le Maroc, sous protectorat français, resterait ouvert à tous. Tanger serait une ville libre. Les intérêts immédiats de l'Espagne seraient sauvegardés. L'Allemagne obtiendrait quelques rajustements du côté du Togo. En somme, le « coup d'Agadir » n'avait pas déçu l'Allemagne. Elle obtenait ce qu'elle avait désiré, et récoltait en plus des droits à la reconnaissance et aux bons offices de l'Espagne alphonsiste, bons offices qui ne lui firent pas défaut au cours de la guerre...

Mais l'Angleterre, de son côté, sut tirer du « coup d'Agadir », singulièrement révélateur d'une Allemagne qui désormais n'entendrait plus qu'on se passe d'elle pour résoudre aucun des grands problèmes européens ou mondiaux, la leçon que portait la conjoncture. L'Angleterre des Balfour, des Chamberlain, des Asquith et des Grey comprit que les temps du *fair play* étaient révolus. Sous peine de démission, il fallait contre-attaquer diplomatiquement, mais résolument. Et ce fut l'*Entente cordiale*, le commencement de l' « encerclement » qui, par la Russie, aboutirait en moins de dix ans au déclic de Sarajevo. On peut penser que l'anglo-saxonnisme allemand perdit graduellement, au long de ce processus, toutes ses illusions.

***

Il est admis par de doux savants et de tendres philosophes, dont on ne peut pas dire qu'ils soient des imbéciles ou des hommes de mauvaise foi, que la France et même l'Angleterre sont des agneaux et l'Allemagne un loup. Il est absurde que les agneaux aient voulu provoquer le loup.

Cependant l'agneau français, sous la IIIe République, avait assez démontré qu'il avait les dents longues et les pattes griffues. A grands coups de gueule et à grands coups de pattes, il s'était constitué un Empire qui groupait quelque soixante millions d'habitants. Groupait est une façon de parler. En réalité, l'Empire colonial français était fait de pièces et de morceaux disparates. Ni ordre, ni méthode, ni plan, ni idée. L'Etat attribuait des fiefs à des castes de militaires, de fonctionnaires, de capitalistes, d'armateurs, etc. Il en finançait l'établissement à coups de milliards et il en protégeait le parasitisme et les rapines par des baïonnettes. Si bien que l'Empire reposait, et repose encore aujourd'hui, sur du sable mouvant en dépit de toutes les coulées de ciment démocratique qu'on lui injecte à la base. L'agneau français n'est pas un agneau pour les peuples colonisés...

L'agneau anglais, lui, s'il s'est révélé un tigre à l'origine, s'est très rapidement adapté à des manières que font que ses « dominations » se transmuent graduellement en des indépendances qui ne gardent avec la Couronne que des liens symboliques. C'est là un succès que nos anglomanes attribuent tout d'abord à l'énorme prestige dont le nom Britannique jouit de par le monde et aussi aux pratiques traditionnelles fondées sur des principes d'autonomie et de libre échange, deux principes que la bourgeoisie française, y compris les anglomanes

les plus distingués, tiennent en horreur. J'en viens ainsi à parler du *pro*-*tectionnisme*, autre aspect signalétique de l'agneau français.

LE PROTECTIONNISME

Le protectionnisme, c'est l'art d'élever artificiellement les prix de vente de certaines denrées ou marchandises à l'intérieur d'un pays et ainsi de faire payer, au profit des producteurs protégés, un impôt aux consommateurs. Et ceci au nom de l'intérêt général.

Cet art, ou cette astuce, la bourgeoisie française, les maîtres des moyens de production l'ont pratiqué avec audace, avec insolence. Ils en ont fait un système et ce système ils l'ont étendu à chaque colonie séparément. C'est naturellement dans la métropole, face aux pays européens, que le système a porté ses fruits les plus beaux.

Le Second Empire avait conclu, en 1860, avec l'Angleterre, un traité de commerce instituant la clause de la nation la plus favorisée et abolissant les prohibitions. Il s'en fallait que ce fût là un retour au libre échange, mais c'était une atténuation très nette, très sensible du protectionnisme. Tous les pays d'Europe se mirent à conclure entre eux et avec la France des traités de commerce. Les échanges internationaux s'accrurent et les consommateurs en général s'en trouvèrent bien. Le coût de la vie se stabilisa. Avec l'abondance s'amorça une tendance à la baisse.

La bourgeoisie d'affaires ne pardonna pas au « gouvernement personnel » d'avoir abaissé les barrières douanières. Une puissante ligue se constitua en vue de rétablir par tous les moyens en son pouvoir le système des prohibitions. L'un des porte-parole de cette ligue ne craignit pas de dire, en 1869, que si, par suite de la dénonciation du traité, l'Angleterre déclarait la guerre à la France, cette guerre serait « nationale » parce qu'elle prouverait que l'Angleterre voulait ruiner la France grâce au traité... Ce n'est pas avec l'Angleterre qu'on eut la guerre, mais avec l'Allemagne.

Après la défaite, la bourgeoisie étant installée, la réaction se déploya contre le régime de semi-liberté commerciale. En 1880, les tarifs furent élevés d'une façon générale et des droits furent mis sur des denrées qui en étaient exemptes. Toutefois, les traités de commerce restèrent en vigueur. Ils furent abolis par la fameuse loi douanière de 1892 à laquelle le sinistre Méline, représentant des agrariens, prit une grande part. Derrière les agrariens et les poussant, venaient les industriels, les trusts. La loi douanière de 1892 créait un tarif général et un tarif minimum ; la clause de la nation la plus favorisée était supprimée, sauf pour l'Allemagne (car Bismarck l'avait fait insérer dans le traité de Francfort). En 1895, une loi, dite du cadenas, autorisait le gouvernement à modifier sans discussion tel ou tel tarif. En une quinzaine d'années, plus de cent cinquante décisions furent prises sur simple avis d'un Comité des Arts et Manufactures et une quarantaine de lois apportèrent des retouches aux tarifs de 1892. En dépit de quoi il fut procédé en 1910 à une « révision générale » qui, en réalité, était une loi douanière aggravant considérablement la protection. Les trusts sidérurgiques se trouvaient cette fois embusqués derrière une « commission des douanes ».

La loi douanière de 1910 était plus spécialement dirigée contre l'Allemagne. Ses promoteurs avaient même agité la question du « dumping », c'est-à-dire des primes à l'exportation, contre lesquelles on réclama des « armes de défense ». Les conseillers gouvernementaux firent valoir que ces armes seraient « dangereuses, inefficaces et contraires à notre intérêt ». Ainsi on se désintéressait du « dumping » qui, en vérité, n'atteignait que l'Angleterre exportatrice. Pour justifier les nouveaux tarifs, il fut fait état de propos qu'aurait tenus von Bulow, mais il fut prouvé par la suite que von Bulow n'avait tenu aucun des propos incriminés...

(Il est remarquable que le loup allemand s'en tenait à des traités de commerce. L'agneau français se montrant agressif, le loup avait répliqué en élevant les droits sur les champagnes, les cognacs, etc. On sait que son intervention au Maroc avait eu pour motif déterminant d'empêcher l'agneau français de fermer la porte.)

Je ne sais pas si les doux savants et les tendres philosophes que j'évoquais plus haut arrêtaient parfois leurs regards sur le protectionnisme, phénomène spécifiquement français. S'ils avaient vu dans la longue période de gestation de la loi de 1910 grouiller une immonde vermine de spéculateurs à l'affût des bruits, des amendements, des propositions suscitant ou des espérances ou des appréhensions, leur conception de l'agneau s'en fût peut-être trouvée ternie. Mais cette boue n'est rien en comparaison des remous de l'extérieur. Tous les pays sans exception, même ceux qui, comme la Suisse et la Belgique, sont de bonne composition, se mirent en devoir d'exercer des représailles. L'agneau français faisait figure pour l'Europe d'un agneau enragé... Une rage bon enfant, pas méchante. On nous aimait bien quand même. On nous estimait, on nous admirait... Allons ! Que faisions-nous pour qu'on nous aimât ? Quel sujet d'admiration offrions-nous ? Un petit peuple décadent, cumulant les records de l'alcoolisme, de l'analphébisme, de la tuberculose, de la morbidité... Un peuple étouffé par une bourgeoisie avide et rapace comme pas une au monde...

⁂

Le protectionnisme était une des formes inséparables du brigandage capitaliste français.

Un ministre venu du socialisme électoral, Millerand, constatait en 1901 que la prime accordée par la protection douanière aux trente et une grandes usines sidérurgiques s'élevait : à 33 % du prix des wagons à voyageurs ; à 6 % du prix des machines hydrauliques ; à 33 % du prix des machines dynamo-électriques ; de 3,5 à 12 % du prix des machines pour tissages et filatures ; à 4 % du prix des machines à imprimer ; à plus de 5 % du prix des constructions navales.

L'industrie lourde était une industrie protégée au premier chef. A l'abri de son mur douanier infranchissable, elle pouvait pratiquer des prix richement rémunérateurs et ainsi s'édifiait le « Mur d'argent ».

Les compagnies houillères apparentées au Comité des forges n'étaient pas moins favorisées que la sidérurgie. Elles étaient autorisées à pratiquer des prix de vente, sur le carreau des mines, en fonction des prix des charbons d'importation rendus à quai. Or il fallait coûte que coûte importer annuellement quelque 22 millions de tonnes de houille, plus de la moitié de la production française. Et, bien qu'en principe les matières premières fussent exemptes de droits de douane, les charbons supportaient une taxe équivalente au transport d'une tonne sur cinquante kilomètres. Ainsi les compagnies houillères françaises s'adjugeaient une plus-value supplémentaire sur le compte du protectionnisme. Mais le consommateur français payait régulièrement son charbon 60 % plus cher que le consommateur anglais et 40 % plus cher que l'allemand. Il en était ainsi, toute proportion gardée, dans tous les domaines de la consommation. Et cela, ne l'oublions pas, dans l'intérêt général de l'agneau français et par la faute du grand méchant loup teuton...

RHILLON.

Notre tribut à la maladie

Plusieurs collaborateurs ayant été sérieusement grippés, nous avons craint de ne pouvoir boucler normalement ce numéro. Mais certains d'entre eux ont voulu malgré tout faire un effort pour que notre organe paraisse à la date indiquée et aussi bien en point que possible.

Notre collaboratrice et amie, Yvonne Menneret, n'a pu, elle, nous donner son article habituel ; elle a été gravement touchée par la maladie et n'est pas encore entrée en convalescence. Nous espérons que ce sera bientôt et que son complet rétablissement ne tardera pas non plus.

Directeur-Gérant : Jean BÉRINGER.

LES IMPRESSIONS MODERNES
37, Bd de Strasbourg - Paris
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.
MARQUE SYNDICALE

Entretien avec les Lecteurs

A LA FETE DU 13 MARS, EN MATINEE

Il n'y aura pas de la place pour tous

Vous rendrez service à *Défense de l'Homme* en y venant tous, avec votre famille et vos amis; mais vous rendrez service aussi à vous-mêmes, car jamais vous n'aurez participé à un gala de cette sorte, jamais une telle pléïade d'artistes ne se seront rencontrés sur la même scène pour les mêmes spectateurs.

Nous serons sûrement en mesure de porter à votre connaissance tout le programme dans notre prochain numéro. N'attendez pas, toutefois, pour vous munir de votre carte d'entrée, qui vous dispensera d'ailleurs de faire queue après l'ouverture des portes.

Demandez-la. Nous la tenons dès maintenant à votre disposition. Prix : 150 francs.

* * *

LES 1.500 ABONNEMENTS SONT DEPASSES

En avant pour les 3.000 !...

Ce mois-ci nous avons reçu 153 abonnements — d'une année, la plupart. Pour un mois de janvier il n'y a rien à dire. Ce n'est pas si mal; c'est même un résultat appréciable.

Nous avons dépassé les 1.500, notre chiffre exact d'abonnés étant de 1.576.

Nous sommes encore très loin, malgré tout, des 3.000 que nous devons absolument atteindre d'ici octobre.

Si l'on tient compte des mois d'été qui n'incitent guère à la lecture ni n'engagent au recrutement de nouveaux lecteurs, il reste une demi-année à peine pour doubler le nombre actuel de nos abonnements.

Nous invitons instamment nos camarades à y réfléchir, afin d'intensifier tout de suite leurs efforts en faveur de leur revue.

Il n'est pas vrai que notre langage franc puisse les choquer, que notre point de vue, exposé avec netteté et sincérité toujours, les effarouche jamais. Et quand on a été une fois ami de *Défense de l'Homme,* on le demeure.

Vous nous le prouverez tous dans les jours à venir.